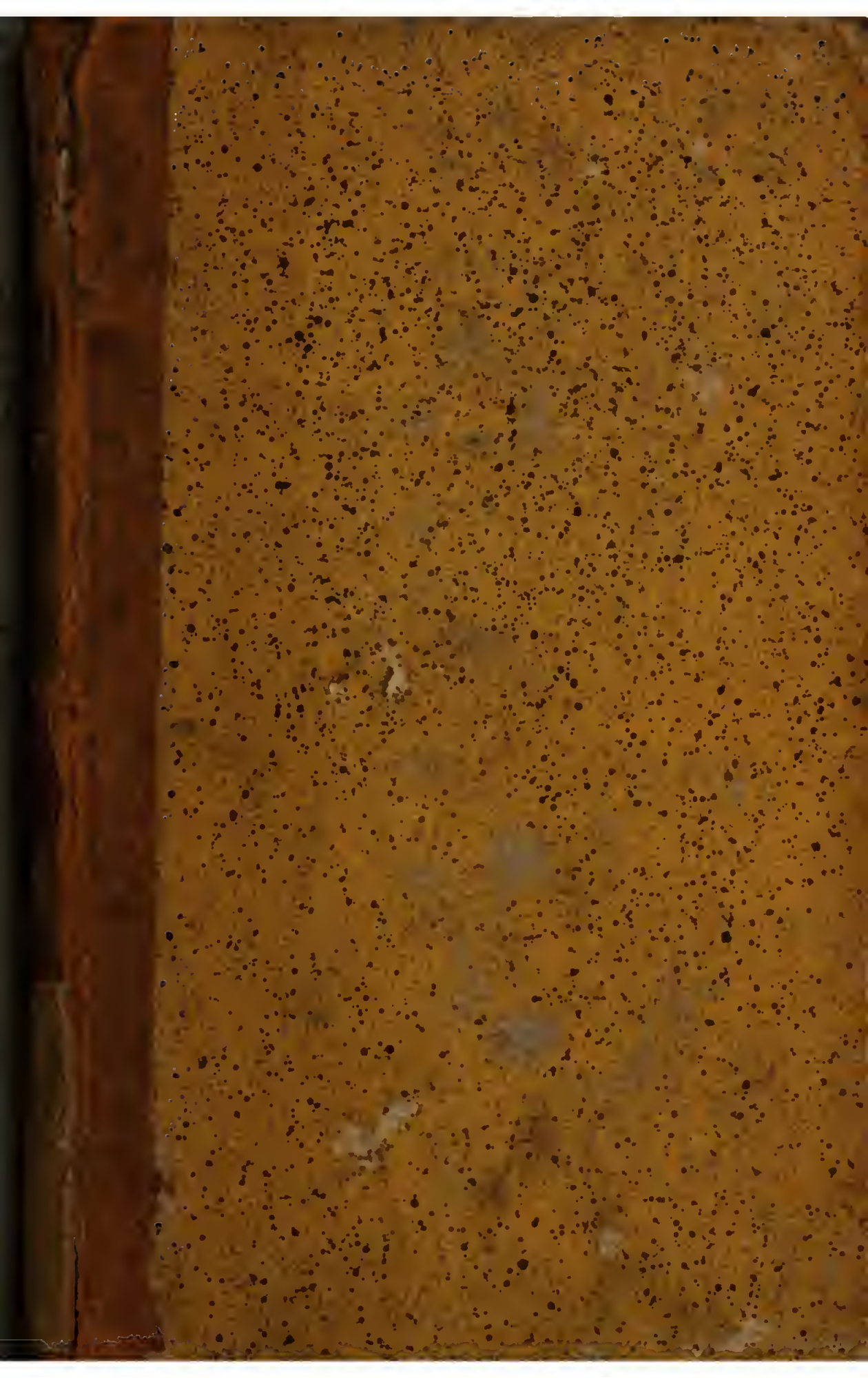
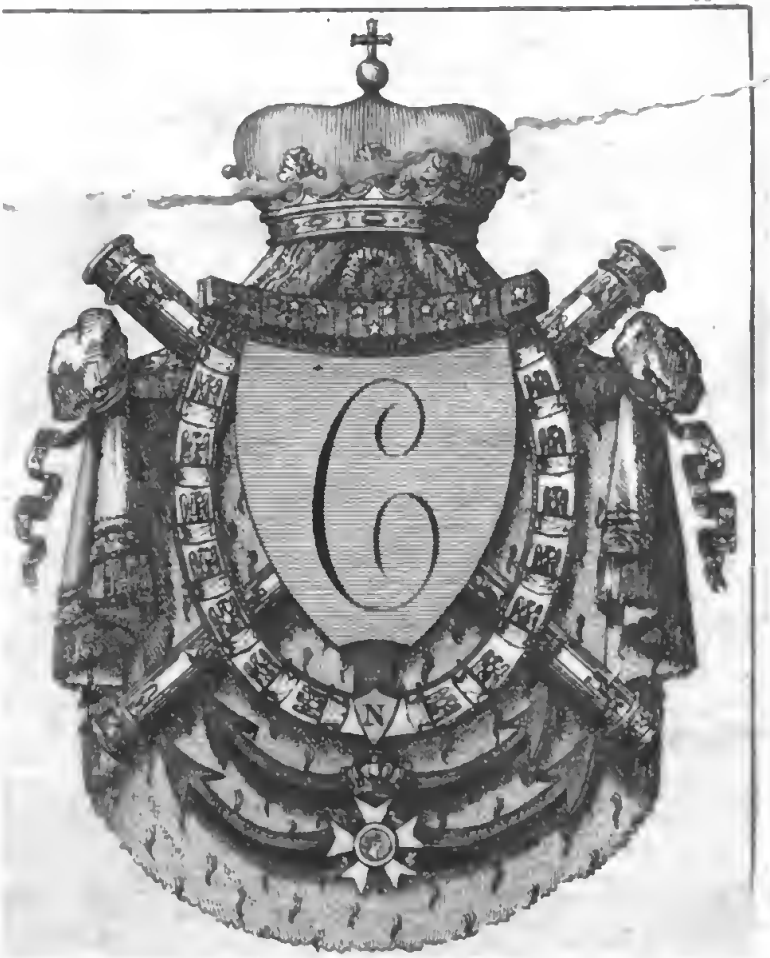



6
N

Polit. XXXVIII-13(1

AÏTHÈS,

OU

LE HÉROS CHÉRI DES DIEUX.

AVIS.

Cet ouvrage est mis sous la sauve-garde de la loi : des exemplaires en ont été déposés à la Bibliothèque. En conséquence, l'Auteur déclare qu'il poursuivra comme contrefacteur tout débitant d'exemplaires qui ne seroient point paraphés par lui.

28 N
584550

AÏTHÈS,

OU

LE HÉROS CHÉRI DES DIEUX:

UNE DES PLUS ANCIENNES HISTOIRES IMITÉE DES GRECS;

CONTENANT les hauts faits d'un grand homme, son enfance, ses plaisirs, sa politique, son élévation, et la récompense de ses vertus; HISTOIRE ALLÉGORIQUE qu'on a tâché d'accommoder au goût de tout le monde; DIVISÉE par chapitres, pour la commodité de ceux qui aiment à dormir en lisant, mais qui sont bien aises quelquefois de retrouver l'endroit du livre qu'ils laissent tomber de leurs mains, en cédant aux besoins du sommeil.

PAR BAUDRY DES LOZIÈRES.

« C'est aux abeilles qu'il appartient de trouver
» le suc des fleurs qui fait le miel et la cire. »

TOME PREMIER.

Bibliot. Nazionale
FONDO PALATINO
N.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, IMP.-LIBRAIRE,

RUE DES PRÊTRES SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N° 42;

ET CHEZ L'AUTEUR, RUE DE VERNEUIL, N° 459,

FAUBOURG SAINT-GERMAIN. *(S'adresser au portier.)*

L'AN 1ER DU RÈGNE DE NAPOLÉON.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A SA MAJESTÉ

L'IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS.

MADAME,

Je supplie VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE *de permettre que mon livre paroisse sous les auspices de votre auguste nom, ainsi que vous l'avez déjà permis pour un de mes ouvrages sur les Colonies.* (*) *Cet honneur ne peut que me faire accueillir favorablement. Au moins, je me sauverai sous le*

(*) 1er germinal an X.

voile des Grâces. Mon cœur et mon esprit, MADAME, *sauront apprécier une telle faveur. Il ne me reste qu'à regretter de n'avoir pas eu le tems d'être plus bref, et de rendre mon style plus rapide : mais aussitôt l'idée conçue, je n'ai plus songé qu'à son exécution; et le* dix-huit brumaire impérial *se hâtant d'arriver, je n'ai pas voulu laisser passer cette mémorable époque sans joindre ma foible fleur au bouquet magnifique que la France vous appréte. Enfin, mes intentions sont pures, vos vertus sont indulgentes; le sourire aimable qui erre toujours sur vos lèvres, annonce la bonté qui donne toujours le mouvement à votre cœur; et si*

quelques pages de mon Roman, qui n'en est pas tout-à-fait un, peuvent inspirer à VOTRE MAJESTÉ *quelqu'intérêt, la récompense surpassera de beaucoup mes soins dans cette heureuse circonstance que nous chérissons tous ; circonstance qui vous élève au faîte des grandeurs de l'Univers, et vous place si avantageusement dans le temple de l'Immortalité..... C'est la valeur de Mars, ce sont l'esprit et la douceur des Grâces qui vous y portent... En vous parlant,* MADAME, *mon ame s'élève ; il me semble que vous me communiquez une étincelle de la vôtre, et je crois être un autre que moi-même. Je vous supplie donc de me pardon-*

ner, si je franchis en ce moment l'intervalle immense qui me sépare de vous.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,

Le très-humble, le très-obéissant et le plus fidèle serviteur,

BAUDRY DES LOZIÈRES,

Ancien Colonel - Inspecteur de Dragons, et Historiographe de la Marine et des Colonies.

AVERTISSEMENT

Que beaucoup de personnes prendront sans doute pour une préface.

PERSONNE n'a moins que moi le goût pour les romans. En effet, ôtez-en quelques-uns dont la sublimité enchante, et que l'on rencontre chez toutes les nations; ceux qui restent, ou sont obscènes, et malheureusement ce sont les plus amusans, ou sont ridicules par leur invraisemblance et leur exagération. Si l'on en commence la lecture, il est impossible aux personnes de bon sens de l'achever: ceux qui peuvent les lire en

sortent le cœur gâté, et l'esprit plus vide qu'auparavant.

Il y a trois mois à-peu-près que dans une société je me permis, contre le goût général, d'en faire une critique, que l'on trouva déplacée; et l'on me supposa beaucoup de partialité, lorsque j'exprimai que les romans à lire étoient en très-petit nombre.

« Hé bien, me dit une dame très-» aimable, faites-nous-en donc un » que nous puissions lire, et montrez-» nous que vous avez autant d'imagi-» nation que de bon sens.... »

J'avoue que cela piqua un peu mon amour-propre; et cette foiblesse a donné naissance à l'amplification que je vais donner.

D'abord, j'ai cherché mon sujet; bientôt le DIX-HUIT BRUMAIRE IMPÉRIAL, échauffant mon cœur et mon

esprit, m'a fait prendre la plume; et elle vient de tracer, sur un fond historique, tout ce que l'on va lire d'une manière très-gazée.

J'ai voulu éviter le style ampoulé et hiéroglyphique des romans communs des Espagnols; les situations forcées, les ombres trop rembrunies des romans soi-disant traduits de l'anglais; les bulles de savon, si je puis m'exprimer ainsi, de la plupart des romans italiens; et la diction trop érudite et trop pesante de la plus grande partie des romans d'Allemagne; enfin, j'ai tâché de faire un roman vraiment français, qui eût la teinte du tems actuel, où le merveilleux admissible semble se lier au naturel; qui se sentît un peu du caractère grec, dont le Français approche plus qu'il ne le croit, et qui devroit lui faire ai-

mer une langue qu'il a trop abandonnée. Dans ma première jeunesse, où je pouvois aussi prendre la qualité d'*helléniste*, j'ai été à même de faire cette comparaison; et depuis, beaucoup de choses m'ont confirmé dans cette opinion. Si l'on pouvoit broyer ensemble un vrai Français et un vrai Grec, on en exprimerait ce qu'il y a de plus aimable dans la nature. J'ai donc fait mes efforts pour remplir la tâche que je me suis imposée.

Je ne sais pas si j'ai réussi; mais je déclare que j'ai eu l'intention de prouver qu'on peut faire un roman historique ou une histoire exagérée, et capter l'attention du lecteur, sans occasionner ni corruption ni ennui.

Depuis trop long-tems il semble qu'on ne puisse amuser le public qu'en

gâtant son cœur; et j'ai toujours desiré qu'on ramenât les mœurs sur les ailes de l'intérêt aimable, qu'on fît passer l'amour de la chose publique dans les ames, et qu'on l'y gravât profondément avec l'arme même d'une gaieté sage. Il est tems que nous reprenions notre caractère véritable; et l'époque qui s'approche nous annonce la fin de nos malheurs, et le commencement d'une félicité nouvelle.

J'ai réuni un peu de merveilleux à beaucoup de naturel; et je crois que ces deux couleurs, bien broyées ensemble, donnent assez la teinte agréable du Français, qui, joint à une grande imagination beaucoup de bon sens qu'il pourroit étendre encore.

J'ai desiré contribuer à nous faire reprendre nos antiques vertus, pour ne garder de nos agitations que cette énergie qui nous a quelquefois distin-

gués d'une manière sublime dans nos calamités publiques. Oublions tout le reste, et réunissons-nous pour soutenir et défendre le moderne Aïthès, qui s'est présenté à nous comme un dieu tutélaire et avec tant de graces, pour essuyer nos larmes, ramener notre bonheur, et protéger les honnêtes gens. Si je fais passer mes sentimens dans tous les cœurs, nous mettrons une confiance pleine et entière dans notre gouvernement, et, lui laissant le soin et le fardeau de notre félicité, nous ne nous occuperons plus que de nos intérêts privés, dont la réunion sera, par ses soins, l'intérêt général et la massue d'Hercule.

J'ai eu pour but d'amuser et d'intéresser un instant le cœur toujours sensible du beau sexe; mais en même tems j'ai tâché, par une assez longue

série de vérités morales et politiques, de me rendre digne de la lecture de quelques hommes dont le suffrage m'honoreroit infiniment, si j'étois assez heureux pour l'obtenir.

Je n'ai fait, pour ainsi dire, que badiner avec les principes que j'ai cru les plus propres à éclairer le cœur et l'esprit. Je n'ai fait que les présenter, de crainte d'ennuyer en les approfondissant. L'on verra, j'espère, que pour le peu qu'on le voulût, on pourroit, en les travaillant, faire de gros volumes; je ne les ai battus les uns contre les autres que pour qu'ils occupassent moins de place, et pour ne pas dépasser les bornes ordinaires d'un roman, qui ne doit tendre qu'à frapper légèrement, qu'à présenter seulement l'objet, et dont la longueur est toujours fatigante, quelqu'intérêt

d'ailleurs qu'il puisse renfermer dans le fond.

Sur-tout, qu'on ne me prête point des intentions sordides qui ne sont point dans mon ame. Je suis incapable de sacrifier mon opinion intérieure à une démonstration fausse; et j'ai pour défenseurs ceux qui me connoissent particulièrement contre ceux qui ne me connoissent pas.

Il vaut mieux mériter ce qu'on n'a pas, que d'être indigne de ce qu'on a. Ainsi, avec mes principes, on a une noble fierté; et si l'on ne dit pas tout ce qu'on pense, du moins on pense tout ce qu'on dit.

AÏTHÈS (1),

OU

LE HÉROS CHÉRI DES DIEUX.

INTRODUCTION.

(On peut à la rigueur se dispenser de la lire.)

JE n'ai point envie que le lecteur m'accuse de manquer tout-à-fait d'érudition. Je lui dis donc, sans pourtant le forcer à me croire, que j'ai puisé mon histoire dans le Bérose et le Manéthon d'Annius de Viterbe,

(1) Celui qu'on aime, qu'on recherche; il vient du mot grec *Αἰτέω, peto.*

dont il n'a peut-être jamais entendu parler, qui cependant a existé comme nous, et qu'on a oublié comme on nous oubliera aussi. Je lui ajoute également les noms de quelques autres auteurs dont j'ai pu profiter sans qu'on s'en aperçoive; ce qui, sans doute, est une indiscrétion ridicule de ma part, et même une gaucherie dans le siècle littéraire où nous sommes, parce qu'on y peut piller tout ce que l'on veut, pourvu qu'on n'en dise rien et qu'on ait l'adresse de déguiser son larcin. Mais j'aime si peu ce qui ne m'appartient pas en entier, que je cite avec franchise tout ce qui peut m'avoir fourni quelques réminiscences, et peut-être dois-je quelque chose à Sarron, Bardus, Galatès, Belgius, Lugdus, Allobrox, Paris, Rémus, Francus et à beaucoup d'autres auteurs barbares qui ont pu

procurer à mon imagination les étin-
celles dont elle avoit besoin pour
former mon roman. Je connois beau-
coup de vieux auteurs dont nos mo-
dernes font d'illustres revenans, et
c'est sans doute ce qui m'a fait croire
plus d'une fois qu'il n'y a dans le monde
qu'une somme d'esprit, qu'une partie
reparoît à différentes époques, que
cette lumière agréable se divise à l'in-
fini par la tournure du langage, et
qu'on la déguise seulement par de sim-
ples modifications qui prennent les
couleurs du temps où l'on vit. Il en
est des livres à peu près comme des
modes : on raccommode ou l'on gâte
les anciens, et on les donne comme
du neuf. Le vulgaire, qui n'aime qu'à
s'amuser, n'y regarde pas de si près,
il lui est plus aisé de croire ce qu'on
dit que d'aller à la source où l'on

a puisé. Voilà comme le hasard passe pour du neuf; et tout le monde, comme on le voit, gagne à ce petit commerce ... Vivent donc l'adresse d'un côté, et la sottise de l'autre ! On vit partout aux dépens les uns des autres ; il ne faut pas être bien fin pour saisir cette vérité.

Ma géographie va paroître nouvelle, précisément parce qu'elle est ancienne, et qu'on ne la connoît plus. Elle ne ressemble nullement à celle des modernes, et l'on auroit également beaucoup de peine à la faire cadrer avec celle qui parut pour la première fois, d'où cependant dérivent toutes les autres. Sa nouveauté pourra aussi ne pas déplaire tout-à-fait aux modernes, chez lesquels tout est à l'antique aujourd'hui. Enfin j'ai tâché d'arranger les choses de manière que, d'un

côté, les amateurs de l'antiquité voient avec plaisir que je m'éloigne des modernes; et que, de l'autre, mes contemporains, qui ne sont point antiquaires, quoique leur mode cependant semble, par leurs habillemens, lier pour ainsi dire les siècles passés avec le leur; que mes contemporains, dis-je, puissent me lire avec quelque intérêt. J'ai conservé pour eux le merveilleux du temps primitif, dont ils dédaignent trop souvent la savante ignorance pour n'estimer en eux-mêmes que leur pauvre science qui leur a fait faire tant de sottises. En un mot, quoique mon histoire commence en l'an du monde 1400, je l'ai rajeunie tant que j'ai pu pour leur plaire.

Dans mon roman, si c'en est un, comme on pourroit le dire d'après l'idée qu'on a de toutes les histoires

anciennes, je présente la copie du héros le plus intéressant à chanter, dont je laisse à la sagacité du lecteur le soin de deviner l'original. Je raconte de grandes actions couvertes exprès d'un voile, et qui ne laissent apercevoir que la plus grande énergie. Je peins de grandes qualités; mais l'on peut reconnoître sous le transparent de ma fiction, les individus qui me les ont fournies. Je retrace de grands souvenirs; mais je les adoucis en ne portant que légèrement l'imagination sur le passé, uniquement pour nous garantir d'un avenir fâcheux. En outre, j'ai fait plusieurs portraits des graces réunies dans une seule dame, et dont la modestie égale la bonté. J'ai donné plusieurs modèles à suivre, en répandant sur plusieurs une foule de belles actions produites par le cœur, que j'ai pui-

sées tout uniment dans la famille d'un grand souverain aussi admiré que connu de l'univers. Beaucoup de sots ou d'orgueilleux, ce qui est à peu près la même chose, s'écrieront *fiat lux*, et moi je m'applaudirai d'être obscur à leur intelligence profane.

Quelques-uns, le front sillonné de morosité, me critiqueront d'avoir approuvé beaucoup de choses qu'ils blâment, sans pouvoir s'en expliquer eux-mêmes la raison, tandis qu'ils se traînent dans l'obscurité des petites intrigues pour profiter de ce qui fait l'objet même de leur critique. Inconséquence aussi ridicule que journalière de ces hommes difficiles! Ils m'appelleront optimiste; mais je ne prendrai sûrement pas leur qualification pour une injure. En effet, heureux qui, au lieu d'être misan-

thrope, se décide à être toujours optimiste ! Bien à plaindre celui qui ne trouve jamais rien de bien ! Sage qui sait être content des choses d'ici-bas ! Le premier est un malade qui trouve tout mauvais ; et à force d'être difficultueux il devient insupportable à tout le monde. « L'homme n'est ni » ange ni bête, dit le célèbre Pascal, » et le malheur veut que qui veut faire » l'ange fait la bête. » Dans ce cas, que d'ennemis et de chagrins on se prépare ! L'autre, au contraire, est plus philosophe, puisqu'il trouve le bonheur partout. Que de peines il s'épargne, que d'amis il se fait !

Ce n'est que trop souvent par orgueil que l'on fronde tout, si même ce n'est point par un intérêt sordide ; et l'orgueil fait presque toujours faire et dire des sottises. Combien de désapprobateurs qui n'ont d'autre intention

que de faire croire seulement qu'ils sont capables de faire beaucoup mieux que ceux qu'ils critiquent, et qui montreroient bientôt leur impéritie dans la place qu'ils convoitent ! Aussi l'approbation est-elle assez naturelle dans l'homme éclairé : elle est dans l'honnête homme la preuve constante d'une réserve modeste, d'un bon cœur, qui ne suppose que de bonnes intentions et le desir généreux de la tranquillité publique.

Le misanthrope, si l'on veut, est plus éloquent, plus énergique, peut-être ; mais l'optimiste qui blâme peu ou qui ne critique que les choses auxquelles on peut remédier, est plus insinuant par sa sagesse et son jugement, que l'autre n'est séduisant et fort par la méchanceté de son esprit. Si l'un intéresse l'esprit toujours méchant

des hommes, l'autre s'empare du cœur, et il neutralise ainsi les actions de la malignité, qui a toujours plus d'amour-propre que d'envie de bien faire.

On est optimiste par respect pour les dieux; c'est être un vrai philosophe, le plus sûr, le plus digne et le plus aimable des hommes. Le misanthrope est un malade rempli d'acrimonie, dont le sourire n'erre jamais sur les lèvres, dont l'air farouche repousse sans cesse. Tous les traits de mon visage prennent malgré moi l'expression du dédain contre un homme aussi fâcheux: c'est ordinairement le masque de la nullité. J'espère que celui qui connoît le monde actuel ne me reprochera pas d'appuyer le pinceau. Tandis que l'optimiste est le consolateur de la malheureuse espèce hu-

maine, l'autre répand son crêpe lugubre sur tous les êtres ; il n'est bon qu'à désespérer la nature entière. Le méchant ne trouvera donc ici rien de ce qu'il desire ; il n'y rencontrera que les principes qui conduisent au bonheur des individus et à la félicité générale.

Cependant, comme parmi certaines gens comme il n'en faut pas, on exige souvent des gens comme il en faut pour intéresser l'esprit et le cœur, nous allons faire paroître deux illustres malheureux, accompagnés de plusieurs autres, qui vont bien attendrir ceux qui aiment ce genre de lecture, et instruire ceux qui desireront avoir une idée de l'art de gouverner les hommes. Pour les uns il n'y aura pas mal d'extravagances ; pour les autres il y aura des avis sages, ou des inspi-

rations utiles à la chose publique. On va rire et pleurer. Les infortunes vont pleuvoir, quelques situations plaisantes vont amuser, et des idées de morale purepourront bien provoquer au sommeil. Enfin j'ai fait un roman pour tout le monde, et une fable légèrement allégorique pour quelques uns. Voilà le lecteur de toutes les classes bien averti. Il ne peut donc pas justement me faire de reproches s'il a le courage de me suivre dans tous les sentiers où je me propose de le conduire. Qu'il m'écoute, je vais commencer.

CHAPITRE PREMIER.

Les deux premiers fils du Dédale.

En l'an du monde 1400, les esprits comme les élémens n'avoient pas encore une grande fixité, et deux grands personnages furent obligés de quitter une patrie ingrate, qui ne les menaçoit pas moins que d'une mort à laquelle ils ne pouvoient se soustraire que par la fuite la plus prompte. Mais ils s'égarent dans une vaste forêt ; et l'on verra que cela ne peut pas être autrement pour que l'histoire ne finisse pas tout de suite. Perdus dans ces bois, la nuit les surprend ; ils sont obligés de s'y tapir, comme des bêtes féroces, aux pieds de quelques arbres. On sent bien qu'ils n'y étoient pas tranquilles ; il est arrivé plus d'un moment qu'ils trembloient comme

les feuilles d'automne. Les grands de ce temps-là n'étoient pas tous faits pour avoir du courage comme les grenadiers, et ces messieurs avoient plus souvent l'ame et les fibres d'une femme, que la patience et les nerfs d'un Hercule.

Au fond, une solitude n'est pas fort amusante quand on n'y entend que le bruit des torrens qui roulent avec fracas, de rochers en rochers escarpés; qui tombent des nues sur la cime des monts, et qui se précipitent en mugissant du haut des montagnes, pour former à leurs pieds des bassins agités; quand on n'y entend que les cris des bêtes féroces qui mugissent par amour, ou qui se désolent par la faim : une pareille solitude inspire plus d'horreur lorsque le crêpe de la nuit la couvre toute entière, et que le silence y grossit encore le mugissement des fauves. C'est absolument la situation de nos deux infortunés. Je prendrai souvent pour eux un style touchant, parce qu'il ne faut pas toujours rire des malheurs de l'humanité, sur-tout si

ceux qui les éprouvent ne les ont pas réellement mérités.

Enfin les couleurs de l'aurore viennent dorer la cime des arbres et le sommet des montagnes, et la frayeur s'enfuit avec les ombres. Nos illustres voyageurs se mettent en marche; mais pour attendrir l'Eternel sur leur sort, ils lui adressent une prière du fond du cœur. On diroit que l'infortune n'a été imaginée que pour ramener vers le ciel ces mortels endurcis dans la prospérité que le bonheur rend incrédules, et dont la tête ne se remplit de bon sens qu'à mesure que leur estomac se vide. La misère, au fond, ne procure pas beaucoup de prosélytes à la philosophie, à moins que ce ne soit à celle de l'an II. Pour être un parfait philosophe, il ne faut pas être parfaitement malheureux; et quand on est écrasé par l'infortune, je ne vois que la religion capable de nous relever de notre abattement.

Après avoir imploré les dieux, ils continuent avec confiance leur pénible che-

min. Mais quel est leur désespoir, lorsqu'après deux jours de marche et de faim, ils s'aperçoivent que la forêt n'a point d'issue pour eux ! Le premier des deux dit à l'autre dans l'affliction de son ame : « Je serois bien moins à plaindre, si j'étois seul ; du moins je me consolerois en » me voyant près de finir! mais je ne me » pardonne pas de vous avoir entraînée » dans mon malheur : c'est ici que mon » courage m'abandonne.... »

L'autre alloit répondre, quand tous les deux furent retirés de leurs douleurs sentimentales par un homme qui traversoit la route où ils étoient. On va voir dans le chapitre suivant ce qu'il en est arrivé.

CHAPITRE II.

Quel est l'étranger qu'ils ont rencontré. Ce qu'il fait pour eux. Ils sont présentés à une princesse. La manière dont ils sont reçus.

En apercevant cet étranger ils sautent de joie et crient après lui comme des malheureux. L'étranger s'arrête, les regarde, et les écoute; il s'attendrit au récit de leurs maux, de leurs alarmes; et, avec un accueil gracieux, il promet de les secourir. « Je suis bien étonné, leur dit-il, qu'en » voulant entrer dans cette forêt, vous ne » soyez pas tombés morts; car il faut que » vous sachiez que cette forêt est sacrée, » et il faut que vous soyez du nombre des élus auxquels elle offre un asile contre la persécution des méchans. Ainsi, suivez-moi avec confiance. »

Ce généreux guide les conduisit avec beaucoup de complaisance, et en chemin il fut informé des vives inquiétudes qu'ils venoient d'éprouver. Peu de tems après ils rencontrèrent deux femmes assises auprès d'un arbre : ces dames, surprises de voir ces deux individus qu'elles ne connoissent pas, se lèvent avec précipitation. Elles alloient fuir, quand le conducteur les arrêta. « Voilà, dit-il à la plus âgée, deux » inconnus qui sont faits pour exciter » votre intérêt ; vous ne tromperez point » leur attente sans doute, et vous leur accorderez le secours qu'ils implorent. »

« Je serois bien ingrate envers les dieux, » répondit-elle, si je ne faisois pas pour » d'autres, ce qu'ils ont bien voulu faire » pour moi. »

Il faut se mettre un peu à la place de ces deux étrangers, qui trouvent au milieu des bois et dans ces deux dames, ce qu'il y a de plus aimable dans le monde, et même dans les romans. Le plaisir les enflamme, le sentiment les interdit, et l'un d'eux n'a

que la force de balbutier . . . . . « Mes-
» dames! le destin ne nous laisse plus que
» la vie, et c'est tout ce que notre recon-
» noissance peut vous offrir. »

On sentit qu'ils avoient besoin de repos; d'ailleurs la nuit approchoit. La première des deux dames présenta sa main à l'un des étrangers, et lui dit : « Allons, il » est tems de nous retirer. »

On arrive dans un palais formé par la nature, qui ne ressembloit point à bien d'autres dont le dehors est imposant par l'architecture, qui ne renferment en dedans souvent que de précieuses bagatelles, tandis qu'ils sont vides de sentimens : le palais dont il s'agit, étoit tout uniment l'entrée d'un rocher qui faisoit peur à voir. Je ne serai pas assez indiscret pour en faire la description : elle feroit pâlir nos petites-maîtresses qui la liroient. Cependant l'intérieur avoit été préparé par la nature, de façon qu'on avoit pu y pratiquer quelques appartemens assez commodes, quoique d'une forme singulière, et que le jour

y vint d'une manière équivoque : la nuit, quand ils étoient éclairés, on ne s'apercevoit gueres de leur irrégularité.

D'abord nos voyageurs n'y prirent pas garde : épuisés de fatigue et de faim, ils ne desiroient que de manger un peu, et de se reposer quelque tems. On se hâta de leur donner des racines, du poisson, des légumes, des fruits, et pour boisson l'expression de quelques corossoles, temperée par un peu de miel. Après ce repas frugal, mais sain, on les engagea par politesse à s'aller reposer ; ce qu'ils firent sans façon, attendu la permission qu'on leur en donnoit, et le besoin qu'ils en avoient.

Le lendemain ces dames se promirent bien de savoir tout ce qui concernoit ces deux étrangers ; aussi elles ne manquèrent pas d'expédiens pour les amener à ce qu'elles desiroient ; en effet, celui qui avoit donné la main à la plus âgée, lui dit :

« Madame, vous avez le droit de tout » attendre de nous, et nous ne pourrions » sans ingratitude vous laisser plus long-

» tems ignorer qui nous sommes : pour » moi, je suis *Bellovèse*, et celui que vous » voyez aussi jeune que moi, est ma sœur » à laquelle j'ai fait prendre ce travestis- » sement; elle se nomme *Bartida*. Nous » sommes tous deux les enfans d'une prin- » cesse amazone, et nos lois exigent que » nous ayons tous le même habillement. »

Aussitôt ce début, les dames s'emparent de Bartida, l'emmènent dans leur appartement, lui ôtent ses armes, et exigent d'elle qu'elle s'habille suivant son sexe. Je les approuve fort en mon particulier; car je n'aime pas qu'une femme s'habille en homme uniquement pour son plaisir; elle me paroît renoncer par-là aux graces de son sexe sans avoir les avantages du nôtre. Bartida gagna donc beaucoup au retour à son sexe. Elles revinrent toutes trois retrouver Bellovèse; la plus âgée lui dit : « Maintenant vous pouvez continuer votre » histoire, et je vous promets qu'ensuite » vous saurez la nôtre. »

Le chapitre suivant va satisfaire à cette obligation.

CHAPITRE III.

Histoire de Bellovèse et de Bartida.

« Je pourrois, dit Bellovèse, comme » tant d'écrivains et de raconteurs, vous » fatiguer par mille détails qui ne sont » bons qu'à faire perdre du tems sans » orner davantage la mémoire. Je ne vous » dirai donc rien des usages des Ama- » zones : on connoît tout cela comme le » soleil et la lune ; mais je vous dirai » qu'une Antiope, descendante de la » fameuse, est notre mère ; qu'elle est » sœur de la reine des Amazones, et » qu'elle en a toujours commandé les » armées.

» Un jour de grande bataille, qu'elle » avoit tué beaucoup d'ennemis, qu'elle » poursuivoit avec ardeur les fuyards, elle » ne s'aperçut pas qu'elle s'étoit séparée

» du gros de son armée, et qu'elle n'avoit
» que très-peu d'Amazones qui la sui-
» voient. L'ennemi s'en aperçut bien;
» lui ! il se rallie, reprend courage ; se
» retournant, il tombe comme un vautour
» sur sa proie, et ma mère à son tour est
» obligée de prendre la fuite. Elle se sauve
» heureusement, et se trouve au milieu
» des siens ; mais elle étoit si fatiguée,
» qu'elle se réfugia dans le temple de Mars
» érigé sur nos frontières. Elle s'y endor-
» mit, et un songe délicieux lui fit appa-
» roître Mars, dont elle reçut les mêmes
» hommages qu'il avoit rendus à Vénus :
» elle y passa la nuit et se réveilla au
» point du jour. Aussitôt elle monte à
» cheval, et charge de nouveau sur l'en-
» nemi qu'elle bat à plate couture. Le
» lendemain elle va rendre compte elle-
» même de sa victoire á la reine. Le sur-
» lendemain l'armée arrive chargée des
» dépouilles de l'ennemi : vous vous dou-
» tez bien des réjouissances publiques, et
» sur-tout de la joie que l'on ressentit à la

» nouvelle de la paix que l'ennemi de-
» manda, et qu'on s'empressa de lui ac-
» corder.

» Quelques mois après, ma mère s'a-
» perçut que le songe du temple de Mars
» se réalisoit. En effet, ce dieu avoit fait
» en une seule fois, ce que beaucoup de
» mortels ne font pas en mille; il avoit
» donné naissance à deux jumeaux. Ma
» mère qui savoit bien ce qui arriveroit
» s'il naissoit un garçon, prit de sages pré-
» cautions en cas d'événement. Enfin ma
» sœur et moi vînmes au monde en même
» temps; et celle qui présidoit à notre
» naissance, s'entendant avec ma mère,
» alla prévenir la reine que nous étions
» deux sœurs qui venoient de naître. Les
» chefs ne peuvent pas tout voir par eux-
» mêmes; ils sont forcés de voir presque
» tout par les yeux des autres; et sans
» examiner si c'est un bien ou un mal,
» j'avoue que j'ai trouvé mon compte à la
» crédulité de la reine.

» Vint le moment de porter les armes:

» l'on

» l'on nous donna, tant à moi qu'à ma » sœur, des leçons d'exercice. Enfin nous » croissions l'un et l'autre dans la plus » forte habitude ; et quand l'habitude » vient renforcer le sentiment, il en résulte » un attachement qui ne peut plus se » rompre sans déchirer les deux cœurs » qu'il unit. Ma sœur savoit mon secret ; » aussi trembloit-elle plus que moi encore » qu'il ne se découvrît.

» Un soir nous nous promenions dans » les jardins de la reine : nous y croyant » seuls, ma sœur me fit part de ses craintes, » parce que l'âge arrivoit où la nature al- » loit marquer sur mon visage ce que » j'étois réellement. Je lui répondis que » j'ignorois l'intention de ma mère, mais » quel que fût son dessein, j'aimois mieux » mourir auprès d'elle que de vivre séparé » d'un objet aussi cher que ma sœur. Elle » me répliqua qu'elle se sentoit le même » courage, et qu'elle partageroit tous mes » périls.

» Comme nous finissions notre entre-

» tien, la reine sortit précisément d'un ca-
» binet de verdure limitrophe au nôtre,
» et elle passa sans nous regarder, ce qui
» n'étoit pas son ordinaire. Nous ne pûmes
» douter qu'elle ne nous eût entendus.

» En effet, dès qu'elle fut rentrée dans
» son appartement, elle fit venir notre
» mère, et lui rendit compte de ce qu'elle
» venoit d'apprendre. Antiope se jette aux
» pieds de la reine sa sœur, la conjure
» d'épargner le fils de Mars. La reine,
» obligée par son rang de suivre les lois,
» ne consentit qu'avec la plus grande
» peine à me laisser prendre la fuite.

» Notre mère, couverte de larmes, vint
» nous rendre compte de notre infortune.
» Il est vraisemblable que la reine ne lui
» avoit pas dit comment elle le savoit, et
» nous crûmes inutile de l'en instruire,
» pour éviter de justes reproches.

» Il fut résolu que je m'expatrierois. Mais
» quand ma sœur exprima fortement son
» desir de partir avec moi, et qu'aucunes
» représentations ne pouvoient changer le

» parti qu'elle avoit résolu, ma mère nous » dit en pleurant : Je vois bien que Mars » a des desseins que j'ignore, qu'il ne » vous a confiés à moi que comme un » dépôt. Ainsi, que ce dieu qui vous a fait » naître, dispose donc de vous! Allez, et » suivez votre destinée. C'est dans de sem- » blables circonstances qu'il est doulou- » reux d'être mère. . . . . Ah! que je vais » souffrir!

» La nuit suivante on disposa tout pour » notre départ, et depuis bien des jours » nous sommes en marche. Mais nous ne » pouvons imaginer que nos maux ne » soient pas finis, puisque le dieu, notre » père, mesdames, nous remet entre » vos mains. Notre confiance en vous est » sans bornes! »

Après que Bellovèse eut fini son récit, la personne à laquelle il s'étoit adressé lui dit : « Quoique je me regarde comme la » plus infortunée princesse du monde, je » ne puis m'empêcher d'être sensible au

» plaisir d'avoir été utile à deux personnes
» de votre naissance et de votre mérite.
» Apprenez, seigneur, qu'ici plus parti-
» culièrement qu'ailleurs, on révère le
» dieu Mars. Cette forêt est consacrée aux
» dieux, et avant nous aucun mortel n'a-
» voit pu y pénétrer. »

Nos deux voyageurs furent comblés de joie à cette nouvelle; et ce lieu, si conforme à leur état d'infortune, leur parut dans ce moment un séjour enchanteur. Ils ne doutoient pas que le dieu Mars ne les honorât d'une protection toute particulière.

Ils firent tout ce qu'ils purent à leur tour pour déterminer la princesse à raconter ses aventures. Mais elle leur dit qu'elles étoient de nature à ne pouvoir pas être racontées par elle-même; qu'Inguiomer, qui les avoit amenés, ayant passé sa vie auprès d'elle, se chargeroit de cette mission; que pour elle et Béritrix, elles alloient les attendre sur le bord d'un lac, où ils viendroient ensuite les rejoindre

quand il leur plairoit. Sitôt qu'elles furent parties, Inguiomer commença l'histoire dont il s'agit, et dont on va s'occuper dans le quatrième chapitre.

CHAPITRE IV.

Histoire de la princesse Celta, racontée par Inguiomer.

« On prétend populairement chez nous » que cette forêt fut dans les premiers » tems la patrie des Titans; que ceux-ci, » après avoir été foudroyés, furent rem- » placés par un autre peuple qui se res- » sentit long-tems encore de la colère des » dieux; que ce dernier porta le nom de » *Barbutien,* parce qu'il portoit une longue » barbe qu'il ne peignoit jamais, par péni- » tence; que sous ce peuple, la terre s'y » bouleversoit à tous momens et en tous » sens; qu'enfin ce pays, profané par » l'impiété des hommes, resta long-tems » en butte au frémissement de la nature. » Ces malheureux Barbutiens qui avoient » remplacé les Titans, ne virent d'autre » moyen que celui de consacrer cette

» forêt aux dieux, et d'en interdire l'en-
» trée aux mortels.

» Ce sacrifice parut satisfaire le ciel, et
» le peuple fut moins tourmenté ; mais il
» succomba également, et fut remplacé
» par les *Franciens* qui, aujourd'hui en-
» core, observent le préjugé attaché à la
» forêt. Ils sont toujours persuadés qu'on
» ne peut y entrer sans risquer sa vie. Je
» suis Francien moi-même, et je suis vrai,
» seigneur! Ce peuple est d'une humeur
» légère, naturellement inconstant, in-
» grat ; oubliant d'un instant à l'autre les
» plus grands bienfaits, et cependant d'un
» enthousiasme en tout, ou d'une diffi-
» culté ridicule ou d'une sévérité injuste,
» qui annoncent l'ignorance et la barbarie.
» Il n'invoque presque jamais que le dieu
» de la guerre ; et quand il ne l'a pas au
» dehors, il l'a intérieurement. Dans une
» révolution qu'il vient d'éprouver, et dont
» il a excité les flammes avec tant de com-
» plaisance, on a vu que sous les pré-
» textes les plus légers ou par les préten-

» tions les plus chimériques, il est aisé-
» ment farouche, inhumain, inhospita-
» lier, et capable de tous les excès dans
» tous les genres. On n'y connoît pas l'a-
» mour, et la tendresse profonde y est la
» foiblesse la plus ridicule. On n'y voit ni
» véritable amitié ni générosité; et la seule
» férocité qui réunit leurs intérêts per-
» sonnels, y est regardée comme la seule
» vertu que l'on doive pratiquer. D'après
» la sincérité de cet aveu, j'ai lieu d'es-
» pérer que vous ne douterez pas du récit
» qu'il me reste à vous faire.

» Notre roi actuel se nomme *Carondas*,
» et la princesse *Celia* qui vient de vous
» recevoir dans ce désert, est sa fille uni-
» que. Ce roi est né parmi les barbares;
» mais il a de grandes qualités, et le seul
» défaut qu'il ait, c'est d'avoir un carac-
» tère qui le porte naturellement, et dans
» toutes les circonstances, à trop de dou-
» ceur. Il faut qu'un roi soit bon; mais s'il
» est foible, il finit par être victime de
» son cœur, et son peuple qui ne le res-

» pecte plus, tombe dans tous les mal-
» heurs de l'ignorance et du caprice : aussi
» les Franciens sont toujours portés à se
» révolter, et ils ne s'échappent que parce
» que la main qui les gouverne ne sait pas
» à propos tendre les rènes, qu'il ne faut
» ni trop lâcher ni trop retenir. Ce juste
» milieu est le chef-d'œuvre de l'art de
» gouverner, et qui n'a pas ce tact n'est
» jamais qu'un roi malheureux.

» Peu de jours après la naissance de la
» princesse Celta, la reine vint à mourir.
» Le roi en fut si affligé, qu'il jura de ne
» jamais former d'autre engagement. Ce-
» pendant il fit donner à sa fille l'éduca-
» tion convenable pour régner après lui.
» C'est à cette époque que j'entrai à son
» service : sa beauté étoit ravissante ; mais
» les chagrins ont bien flétri ses charmes!

» Auprès d'elle est l'aimable Béritrix.
» Elle joint aux agrémens extérieurs l'es-
» prit le plus sensé, le plus entraînant, et
» le caractère le plus humain.

» Enfin, il est étonnant que deux per-

» sonnes aussi accomplies au physique et » au moral, soient nées au milieu des barbares !

» La princesse Celta, d'après les usages » de notre pays, étoit si étonnante par » son habileté à manier les armes, qu'elle » ne craignoit pas de rivaliser avec les » hommes les plus habiles en cette partie.

» On a pour habitude chez nous de » faire publier tous les ans un tournois. » Cela entretient l'esprit guerrier dont » nous avons besoin d'après les principes » de notre gouvernement. Lorsque des » étrangers se présentent, nous leur soutenons que Mars est le plus puissant des » dieux. Si personne ne conteste cette » proposition, la journée se passe dans les » jeux de toute espèce, et après la fête » chacun se retire. Mais si quelqu'un se » présente pour disputer, on l'accueille » avec grandeur, et on ne néglige rien » pour rendre le combat figuré intéressant.

» A la dernière cérémonie de ce genre

» où j'assistai, se présente un étranger qui, » après avoir salué le roi, lui demande » la permission de combattre. On le reçut » très-bien ; mais on le prévint qu'il de- » voit déclarer publiquement pour quelle » divinité il prenoit parti. En conséquence » il fit afficher sur le lieu du carrousel » ce qui suit :

» Je suis étranger, et je viens combattre les » Franciens. Je respecte tous les dieux; mais je » veux prouver, les armes à la main, que » l'Amour est la plus puissante divinité et la » plus digne d'être adorée, puisqu'elle n'offre » que des plaisirs et des bienfaits; que le dieu de » la guerre dont elle répare les torts ne présente » que l'image de la terreur; que son pouvoir ne » consiste qu'à porter les alarmes, et que son » but n'est que la destruction.

» Le peuple murmura beaucoup de » cette hardiesse; mais toute opinion, » dans ce cas, étoit permise. Le roi le dit » au peuple, et le peuple consentit à rester » tranquille, quoique mécontent.

» Le jour du tournois arrive ; la bar- » rière s'ouvre, et Sigismond, c'est le nom

» de l'étranger, s'élance dans la carrière;
» monté sur un superbe cheval Mélade,
» caparaçonné d'étoffe d'or, parsemée
» d'étoiles d'argent. Pour lui, son armure
» étoit noire, relevée par des lames d'or,
» sur lesquelles brilloient les rayons du
» soleil, qui produisoient le plus charmant
» effet. La démarche fière du cheval écu-
» mant et hennissant, ainsi que l'air martial
» du maître, frappoient tous les specta-
» teurs d'admiration.

» La princesse Celta devoit soutenir
» l'honneur du dieu Mars. On la voit su-
» perbement armée. Son cheval blanc étoit
» magnifique, et couvert d'un bleu céleste.
» Elle le conduisoit avec une grace qui
» fixoit tous les regards. Son visage dé-
» couvert et son corps chargé d'une ar-
» mure d'argent, rappeloient la beauté de
» Vénus et l'attitude guerrière de Pallas.

» Sigismond resta frappé d'étonnement
» à la vue de l'ennemie qu'on lui opposoit.
» Dès qu'elle entre il baisse sa lance avec
» l'air le plus respectueux. — Madame,

» lui dit-il, le dieu que je sers me dé-
» fend d'attaquer le plus parfait de ses
» ouvrages. Ainsi veuillez bien me pro-
» curer un adversaire que je puisse com-
» battre sans offenser l'Amour. — Je vois
» bien, dit la princesse, que vous crai-
» gnez de compromettre votre gloire contre
» une personne de mon sexe. Cependant
» soyez sûr que je vous ferai acheter cher
» la victoire; elle ne vous occasionnera
» aucune honte! — Déjà, madame, lui
» répondit-il, je reconnois combien vos
» coups sont redoutables, et je m'avoue
» vaincu. Permettez-moi donc de m'a-
» dresser désormais à quelqu'autre plus
» facile que vous à vaincre.

» Celta ne pouvant le décider au com-
» bat, prit le parti de descendre de che-
» val; elle se retira avec une émotion
» extraordinaire auprès du roi son père,
» qui approuva beaucoup le procédé et la
» galanterie de Sigismond.

» Il semble que ce jour-là Mars s'en-
» tendoit avec l'Amour; car cet aimable

» étranger triompha de tous ses opposans.
» Cette supériorité toucha singulièrement
» le cœur de la princesse. On parut re-
» connoître que les myrtes de l'Amour
» pouvoient s'unir aux lauriers de Mars,
» et qu'un militaire amoureux de la gloire
» n'en est pas moins aimable, si même il
» ne l'est pas davantage. Enfin la prin-
» cesse en lui présentant un magnifique
» bouclier, lui dit : Voudrez-vous bien
» accepter des mains d'une femme la ré-
» compense de vos exploits? — Madame,
» répondit-il, lorsque vous distribuez les
» graces, on croit les avoir méritées, tant
» on a de plaisir à les recevoir; et ce bien-
» fait restera aussi long-tems gravé dans
» ma mémoire que l'expression de vos
» charmes l'est dans mon cœur.

» Après avoir été fêté plusieurs jours,
» Sigismond fit graver sur son bouclier
» un petit Amour suivi de Mars, au bas
» duquel étoit ce distique :

» Partout on m'obéit : j'ai vaincu le dieu Mars,
» Et lui-même chérit et suit mes étendards.

» La princesse Celta n'étoit pas accou-
» tumée à trouver des hommes aussi ai-
» mables, et nous nous aperçûmes, Beri-
» trix et moi, qu'elle avoit ce certain em-
» barras qui décèle les secrets du cœur. Le
» jour que Sigismond vint lui faire sa
» première visite, la princesse eut des
» mouvemens contraints, en l'enten-
» dant parler d'une manière sédui-
» sante. — Vous oubliez, lui dit-elle, que
» vous êtes parmi des barbares, et que
» si vous voulez qu'ils vous comprennent,
» vous ne devez parler que de lances et
» de javelots. — Je ne fais que suivre
» l'exemple de Mars, répondit-il : il ne
» parle que de guerre devant l'ennemi;
» mais devant Vénus il ne songe qu'aux
» graces, et devant vous, madame, je ne
» fais encore que l'imiter.

» L'entrée du roi et de ses courtisans
» suspendit cet entretien. On proposa
» une promenade dans les jardins. Sigis-
» mond prit la main de Celta, et chacun
» suivit également son inclination. Sigis-

» mond et Celta marchoient un peu plus
» vîte que les autres, et ils furent un instant
» hors de portée d'être entendus. — Ma-
» dame, lui dit-il, vous êtes bien plus cruelle
» que vos sujets : ils donnent du moins
» un bouclier pour se défendre ; mais
» vous, madame, vous distribuez des fers
» dont il n'est plus possible de se dégager.
— Sigismond, lui répond-elle avec un
» soupir involontaire, n'êtes-vous donc
» venu ici que pour troubler ma tranquil-
» lité ? — Madame, ajouta-t-il, la gloire
» m'a conduit à vos pieds, pour vous offrir
» un cœur qui n'a jamais brûlé que pour
» vous. — Je ne sais, lui répliqua-t-elle,
» pourquoi j'ai la foiblesse de vous écou-
» ter ; mais puisque je ne puis m'en défen-
» dre, répondez du moins à ma complai-
» sance en m'apprenant quels climats vous
» ont vu naître. — Je voudrois, conti-
» nua-t-il, pouvoir vous satisfaire, ma-
» dame ; mais des raisons indispensables
» m'imposent le silence le plus absolu sur
» cet objet, et j'ai fait serment de ne

» point révéler ce secret. Ce que je puis
» avouer, madame, c'est que ma nais-
» sance est illustre, et que je commandois
» une armée de ma nation dans l'âge où
» l'on ne sait encore qu'obéir, et c'est
» sans doute la cause du peu de respect
» qu'ils ont eu pour mes ordres. Un jour
» donc que je les menois à la guerre,
» pour prix de la victoire que je leur fai-
» sois remporter, ils pillèrent malgré moi
» les temples sacrés et commirent toute
» espèce d'impiétés. Je fus si touché de
» tant d'horreurs commises contre le ciel,
» que je pris le parti d'abandonner ma
» patrie où se commettoient des crimes
» aussi odieux, et j'y ajoutai le vœu so-
» lennel de ne jamais avilir le nom de
» mon pays et le mien; en le découvrant
» j'exciterois le mépris sur la nation où je
» suis né, et quelque tort qu'ait la patrie
» on doit toujours se ressouvenir qu'elle est
» notre mère. Il paroît même que ce vœu
» est agréable aux dieux, puisqu'ils me
» protègent dans mes voyages; puisqu'ils

» semblent ne me conduire ici que pour
» jouir du bonheur de vous voir et pour
» vous demander s'ils veulent me punir
» ou me récompenser.

» Le roi parut aussitôt, et par sa pré-
» sence l'entretien amoureux de Sigis-
» mond fut interrompu; mais cet amant
» passionné sut le renouveler dans des
» momens plus heureux, et il en vint au
» point de voir à travers le cœur de la
» princesse, qui ne lui dissimula pas les
» difficultés qu'ils avoient à vaincre l'un
» et l'autre, et qui leur auroient paru in-
» surmontables, si l'amour doutoit de
» quelque chose. Quoi qu'il en soit, le
» mois de séjour permis aux étrangers
» étoit près d'expirer, et Sigismond n'a-
» voit plus de tems à perdre; il prit donc
» le parti, d'après la permission de la prin-
» cesse Celta, d'avouer son amour au
» monarque des Franciens. Il le lui pei-
» gnit sous des couleurs si franches, si
» aimables, que ce bon roi en fut atten-
» dri; mais il lui dit qu'il ne pouvoit pas

» toujours ce qu'il desiroit, et qu'une des
» lois qu'il ne pouvoit éluder, étoit celle
» qui lui défendoit de disposer de sa fille
» en faveur d'un étranger. Si cela ne dé-
» pendoit que de moi, lui dit-il, je me
» rendrois sur-le-champ aux vœux de
» ma fille et aux vôtres ; mais si je le fai-
» sois vous verriez bientôt tous mes peu-
» ples en armes, et se porter aux plus
» affreuses extrémités : ma fille et moi
» serions leurs premières victimes. Ainsi,
» que cette difficulté insurmontable étei-
» gne votre amour. Soyez persuadé, lui
» dit-il en terminant son audience, qu'il
» m'en coûte beaucoup de vous refuser.

» Aussitôt cet entretien, Sigismond
» court chez la princesse Celta ; il lui rend
» compte de ce qui vient de se passer, et le
» raconte avec toutes les démonstrations
» du plus affreux désespoir. Madame! lui
» dit-il, il ne me reste plus qu'à mourir,
» puisque votre respectable père est dans
» l'impossibilité politique de consentir lui-
» même à l'hymen, qu'il m'a juré être

» agréable à son cœur ; mais une loi à
» jamais détestable lui défend de vous
» donner à un étranger. »

« Ah! répondit-elle en répandant des
» larmes, je l'avois bien prévu! j'étois trop
» ingénieuse à m'imaginer comme possible
» ce qui ne l'est pas! Que le cœur est sé-
» duisant, mais qu'il est trompeur!.... »
Et la tête dans ses mains elle s'abymoit dans sa rêverie.

« Quoi, madame! répliqua-t-il avec une
» vive et tendre agitation, vous seriez
» l'esclave de vos barbares sujets, et
» quand ils doivent vous obéir, ils vous
» font la loi! Est-ce donc à eux qu'il ap-
» partient de régler les mouvemens de vo-
» tre cœur? la nature et la raison ne sont-
» elles pas d'accord pour leur disputer ce
» droit? Croyez-moi, aimable princesse,
» au lieu d'augmenter nos maux par une
» obéissance qui ne sent que le plus vil
» esclavage, prenez une résolution digne
» d'une grande âme comme la vôtre, et
» jurons à la face des dieux d'être unis à

jamais. Votre père y donne son consentement au fond de son cœur; et s'il étoit libre, les formalités purement politiques seroient bientôt remplies. Le tems arrive où je dois me retirer; que » j'aye un gage qui assure mon bon- » heur, et formons-nous un lien que tout » événement même rende indissoluble. » Soyez sûre que l'Amour n'abandonne » jamais les siens quand ils nous ressem- » blent. Voyez cette voûte azurée, elle » ne semble s'embellir des plus belles » couleurs que pour nous indiquer que » c'est ici le temple où les dieux veulent » recevoir nos sermens : ce soleil est l'œil » qui nous regarde, et qui pénètre dans » nos cœurs; c'est la représentation vi- » vante de la divinité, et le témoin le » plus digne de foi, des nœuds que nous » devons contracter; il les autorise, il » les protégera, et vous êtes l'autel où le » feu sacré doit consumer l'encens le plus » pur en leur honneur, et le plus digne » d'eux. Eh! ces liens serrés en présence

» du ciel peuvent-ils ne pas valoir mieux
» que ces engagemens trop souvent fra-
» giles que les lois des hommes sanction-
» nent, ou par habitude ou par caprice?
» Puisons donc dans notre amour une
» force qui mette notre union hors des
» atteintes de l'injustice des hommes ;
» n'hésitons pas à la garantir de tous
» les dangers d'une séparation!...

» A l'éloquence qui charme les oreilles,
» il joignit celle qui des yeux descend
» dans le cœur; et saisissant avec adresse
» cette harmonie des ames qui fascine la
» raison trop sévère, il hâte les momens.
» La princesse surprise de ces moyens
» extrêmes, fait valoir ses devoirs aux-
» quels devoit céder son amour. Elle em-
» ploie tout ce que la résistance oppose
» de plus aimable à la séduction; mais
» les raisonnemens de celui qui persiste
» avec une même amabilité, la douceur
» de ses plaintes, l'abondance des larmes,
» l'amour même qui s'en mêloit du ton
» le plus séduisant, les circonstances par-

» ticulières où l'on se trouvoit, le tems
» qui pressoit, tout s'arme contre la
» princesse ; l'astre du jour même devient
» le flambeau de l'hyménée, et Sigismond
» est son époux. Le plaisir fait oublier la
» faute, et jette même un voile sur l'ave-
» nir toujours cruel après des momens si
» doux.

» Que de jours encore heureux succé-
» dèrent à celui-ci ! Ce fut une ivresse digne
» des dieux ! Mais la princesse ne cessoit
» de regretter de n'avoir pas pu résister à
» son devoir, et elle payera bien cher ce
» tort involontaire. Cependant alors il
» n'étoit plus tems ; c'etoit empoisonner
» sa vie sans remède ; et en femme guer-
» rière, elle prit le courage nécessaire à
» sa situation : d'ailleurs beaucoup de
» monde venoit lui faire la cour, et son
» rang ne lui permettoit pas souvent de
» donner un libre cours à ses larmes.

» Quoique le mois de séjour fût ex-
» piré, Sigismond ne s'empressoit pas de
» s'en aller. D'abord le peuple murmura

» tout bas; mais bientôt il s'expliqua de
» manière à faire craindre pour la vie de
» l'aimable étranger : on sait ce que c'est
» que la multitude une fois démuselée;
» elle ne met plus de bornes à son déré-
» glement, et le caprice est sa loi. Si le
» chef n'est pas assez ferme pour se faire
» respecter, elle ose tout; et un préjugé
» détruit, tous les autres ne tardent pas
» à tomber : c'est un monument dont on
» enlève les pierres principales. La magie
» est pour le peuple amateur du merveil-
» leux, ce qu'est la clef au ceintre d'un
» pont; une fois cette clef ôtée, l'on n'a
» que des moyens secondaires pour sou-
» tenir encore un peu le bâtiment ébran-
» lé : et le roi se trouvoit dans ce cas-là.
» Il usoit de beaucoup de condescendance
» pour rattraper l'ancien ascendant du
» trône; mais le prestige n'existoit plus,
» et rien ne pouvoit le remplacer. En
» conséquence de son foible système, qui
» le rabaissoit aux yeux du peuple, il fait
» prévenir Sigismond du danger qu'il
» couroit

» couroit; et ce ne fut qu'avec la plus
» grande peine qu'il obtint un répit, afin
» que Sigismond eût le tems de faire les
» préparatifs nécessaires pour son départ.
» Enfin Sigismond obéit à la loi cruelle;
» il va prendre congé du roi, et quoique
» en public, ce monarque lui dit fort obli-
» geamment qu'il étoit bien fâché que
» la loi du peuple le contraignit à faire
» partir un étranger qu'il aimoit autant,
» dont il auroit été heureux de faire le bon-
» heur. Après lui avoir exprimé sa recon-
» noissance, Sigismond se retira dans les
» termes les plus respectueux; et il vint
» retrouver son épouse légitime aux yeux
» du ciel; il la trouva plongée dans la
» plus vive douleur.

» Dispensez-moi, je vous prie, continua
» Inguiomer, de vous dire tout ce qui
» se passa dans ce moment de séparation
» déchirante; vous vous peindrez mieux
» cette scène accablante, que la langue
» la plus éloquente ne sauroit l'exprimer:
» pour moi, j'en ai encore le cœur flétri,

» et je ne puis jamais y songer sans
» étouffer de nouveau par les larmes que
» je dévore. Enfin l'état de Béritrix et le
» mien, nous les tristes témoins, ne valoit
» guères mieux, et nous crûmes pendant
» long-tems que nous perdrions la prin-
» cesse, tant sa douleur étoit affreuse!

» Mais hélas! quel fut l'excès de son
» malheur quand elle s'aperçut que
» l'hymen germoit dans son sein, et
» qu'elle alloit être mère; elle crut dimi-
» nuer sa peine en l'étendant, et nous la
» fit partager : c'est à cette époque seu-
» lement que nous apprîmes ses amours
» avec Sigismond.

» Hélas! quel conseil pouvions-nous lui
» donner? Nous avions beau creuser
» notre imagination, nous finissions par
» voir sa perte certaine, et nos idées
» furent affreuses jusqu'au moment qu'elle
» devint mère. Mais par un hasard bien
» singulier, elle avoit mal calculé; et quand
» nous comptions avoir encore à-peu-près
» un mois pour les précautions qui nous

» restoient à prendre, elle accoucha d'un
» garçon beau comme sa mère, et gra-
» cieux comme son père. Quelques per-
» sonnes qui n'étoient pas intéressées au
» secret, le révélèrent, et la nouvelle de-
» vint publique.

» Dès que les Franciens furent instruits
» de ce fait, ils prirent les armes et cou-
» rurent en demander vengeance à leur
» foible roi ; ils ne demandèrent pas
» moins que la mort de la mère et de
» l'enfant ; sinon ils menaçoient de mettre
» tout à feu et à sang. Ils savoient qu'ils
» pouvoient tout, et ils se permettoient
» tout : ils avoient osé être insolens ; on
» les avoit laissé faire, et ils le devinrent
» davantage.

» En conséquence ils furent assez sacri-
» léges pour saisir eux-mêmes le roi ; ils
» le conduisirent au temple de Mars, et
» lui firent jurer publiquement de leur
» livrer les deux victimes. Dans la cruelle
» perplexité où se trouvoit ce malheu-
» reux père, qui auroit péri avec elles s'il

» eût fait résistance, il fit le serment que » la férocité publique exigeoit de lui; mais » il osa demander à ces barbares qu'il » lui fût permis, du moins, de partager » ces deux infortunés; qu'il se réservoit » la manière de faire mourir sa fille, et » qu'il leur abandonnoit l'enfant. Après » bien des débats où le penchant pour » le sang paroissoit toujours dominer, » on lui permit, cependant, de choisir le » supplice de sa fille, et ces barbares » promirent de ne plus se mêler du genre » de mort réservé à la princesse, pourvu » toutefois qu'elle mourût.

» Aussitôt après ils s'emparent du fils, » et le livrent à des chiens exercés à cet » affreux emploi. Les spectateurs nom- » breux fixent leurs regards, et font l'hor- » rible calcul du tems qu'il faut pour » détruire l'existence de cet enfant char- » mant; mais, ô surprise! les chiens, au » lieu de le dévorer, l'entourent, lui » lèchent les pieds, et ils se couchent au- » près de lui.

» Ces barbares, irrités de la pitié des
» chiens, veulent que le lendemain matin
» il soit exposé sous les pas des troupeaux
» qui vont au pâturage. Nouveau prodige!
» les animaux se séparent du lieu où
» étoit l'enfant, et en le flairant ils passent
» à ses côtés sans lui faire le moindre mal.

» Les Franciens étonnés sans être atten-
» dris de cet effet céleste, redoublent de
» fureur; ils se déterminent à jeter cet en-
» fant à la mer. Encore une nouvelle
» preuve de la protection des dieux! les
» flots le soutiennent, et une lame chargée
» d'écume blanche comme la neige, le
» saisit et le transporte mollement sur le
» rivage voisin qui fait partie de cette
» forêt. Aussitôt une biche paroît; elle
» l'allaite, et quelque temps après va le
» cacher dans l'endroit le plus sombre du
» bois.

» Les Franciens à la vue de ce miracle,
» et ne pouvant entrer dans le bois sacré,
» n'en furent que plus furieux, quoique
» leur religion ne leur permît pas de

» douter que l'enfant ne dût bientôt périr
» misérablement.

» Dans leur emportement, ils se trans-
» portent chez le roi, lui demandent la
» mort de sa fille, et veulent à peine lui
» permettre un délai. Enfin ils lui accor-
» dent deux jours pour se décider, et pas
» davantage !

» Ce monarque en eut assez pour réflé-
» chir. Il imagina, ou plutôt il fut inspiré
» par le Ciel de leur proposer de rendre
» les dieux arbitres du sort de la prin-
» cesse, et qu'il avoit ainsi le projet de
» l'exposer dans la forêt sacrée où l'on pé-
» rissoit en entrant. Les Franciens, bien
» persuadés qu'ils ne risquoient rien en
» donnant leur agrément à cette proposi-
» tion, y consentirent sans peine, sous
» la condition pourtant que si la prin-
» cesse Celta ne pouvoit entrer dans la
» forêt, ils seroient les maîtres de l'immo-
» ler sur-le-champ à leur fureur. Le roi
» à son tour adhère à l'arrêt barbare, sous
» condition aussi qu'il lui sera permis de

» faire à sa fille toutes les provisions né-
» cessaires dans le cas où elle vivroit. Les
» conventions faites et reçues, le peuple
» ne songea plus qu'au plaisir atroce de
» conduire la victime à la forêt sacrée.

» La princesse fut bientôt instruite de
» l'arrêt qu'on venoit de prononcer con-
» tr'elle. Mais quoiqu'elle regardât sa mort
» comme certaine, elle éprouva une es-
» pèce de plaisir à penser qu'elle devoit
» terminer ses jours dans le lieu même où
» son fils avoit dû trouver la mort.

» Elle reprit une espèce de courage, et
» elle m'envoya révéler ses nœuds secrets
» avec Sigismond. Elle n'avoit point par-
» là l'intention d'obtenir sa grace, mais
» elle vouloit diminuer la tache, en quel-
» que sorte, dont sa vertu se trouvoit
» honteuse.

» Le roi étoit seul, livré à des réflexions
» déchirantes, et il me regarda dans ce
» moment avec le plus morne silence.
» Après m'avoir fixé il me dit : Si j'étois
» sûr que vous eussiez été d'intelligence

» avec Celta, je vous ferois punir avec
» toute la rigueur des lois ! — Hélas ! lui
» répondis-je, seigneur, je n'ai tout su
» que quand il n'y avoit plus de remède !
» Ne croyez pas que la mort m'en im-
» pose et me fasse dissimuler ! La preuve
» que je ne la redoute pas, c'est que je
» viens vous supplier de me permettre de
» suivre la princesse dans la forêt sacrée...
» Quoi, Inguiomer, me répondit le
» roi tout surpris, vous voulez mourir
» avec l'infortunée Celta ? — Oui, sei-
» gneur, repartis-je, je ne pourrois lui
» survivre un moment !
» Il y eut beaucoup de débats entre le
» le roi et moi. Mais sa majesté voyant
» que ma résolution étoit inébranlable ;
» consentit à mes vœux ardens. Je rendis
» compte à la princesse de ce qui venoit
» de se passer. Son étonnement fut ex-
» trême, comme son attendrissement,
» quand elle connut ma ferme résolution.
» Elle voulut s'y opposer, mais ni elle ni
» mes parens ne réussirent à me faire

» changer de façon de penser. Je méprise
» l'homme sans caractère qui ne suit pas
» la destinée du grand personnage auquel
» les dieux semblent l'avoir attaché. Il y
» a lâcheté ou trahison de sa part, et je
» ne conçois pas qu'on puisse vivre avec
» l'un ou l'autre de ces sentimens pénibles.
» C'est bien pis quand l'amour de l'ar-
» gent achève d'avilir l'ame qui se plie à
» tout ! car je regarde la richesse comme
» la seule noblesse de ceux qui n'en mé-
» ritent aucune; et, suivant moi, celui qui
» a besoin de l'argent pour être récompen-
» sé n'est qu'un orgueilleux rempli de ma-
» tière, et vide de tous sentimens délicats.
» La matière seule peut être dédommagée
» par la matière : elle jouit de tous les
» honneurs, à défaut de l'honneur pour le-
» quel elle n'est pas faite. Mais l'ame pure
» est récompensée ou par le sentiment
» flatteur d'avoir bien fait, ou par une
» distinction qui la montre pour exemple !

» Enfin le jour fatal arrive. La prin-
» cesse monte dans un chariot. Béritrix,

» bien jeune encore, et moi, nous nous » plaçons à ses pieds. Jamais on ne vit » marcher à la mort avec plus d'intrépi- » dité. D'ailleurs notre patrie nous faisoit » horreur; elle étoit dégoûtante de crimes; » elle venoit de passer par une révolution » qui l'avoit formée aux factions, aux ré- » voltes, aux conspirations, à l'assassinat; » elle ne savoit qu'imaginer pour se ren- » dre de plus en plus odieuse, et ce qu'elle » ne pouvoit plus faire publiquement elle » le suscitoit en secret. D'ailleurs une es- » pèce d'hommes qui passoient pour rai- » sonner mieux que les autres, dont les » lumières n'étoient que des ténèbres visi- » bles, avoient commencé sa désorganisa- » tion, et irrités de voir que leur tems alloit » finir, ils redoubloient d'efforts pour » mériter l'honneur d'avoir une réputa- » tion infernale. Dans ce cas-là, il faut » convenir que le trépas est mille fois pré- » férable à la vie pour l'honnête homme.

» Si notre nation, démoralisée alors, » eût été capable d'attendrissement, elle

» l'eût éprouvé dans un moment aussi dou-
» loureux. Mais au lieu de ce sentiment
» généreux elle ne montroit qu'une joie
» féroce. Cependant la plupart des per-
» sonnes qui dépendoient de la maison
» de la princesse nous suivoient en répan-
» dant des larmes abondantes.

» Devant nous étoient douze chevaux
» de charge qui, suivant la condition
» exigée par le roi, portoient nos pro-
» visions nécessaires. Le roi même m'a-
» voit fait donner un large drapeau rouge,
» avec recommandation de le placer au
» milieu de la route, s'il arrivoit que nous
» eussions besoin de quelque chose.

» Dès que nous fûmes à l'entrée de la
» forêt, nous mîmes pied à terre. Aussi-
» tôt, laissant en arrière tous ceux qui
» nous avoient suivis, nous nous précipi-
» tâmes sans hésiter à travers les sous-bois.
» Nous disparûmes bien vite aux yeux de
» la multitude, plus curieuse que sen-
» sible, et qui regardoit d'un œil inquiet
» ce que nous deviendrions.

» Un domestique et une des femmes de
» chambre de la princesse furent pénétrés
» d'une si grande sensibilité, que sans
» nous avoir prévenus ils se hasardèrent à
» nous suivre. Nous marchions tous dans le
» silence le plus morne, sans que nous fis-
» sions attention les uns aux autres. Nous
» attendions à toute minute le coup de la
» mort, sans la craindre pourtant, mais
» avec cette attention contemplative dont
» on ne peut guères se défendre dans un
» pareil moment.

» Le fidèle domestique, nommé Oto-
» glotte, et qui avoit voulu nous accom-
» pagner, veilloit à notre bagage avec un
» soin qui attestoit autant son courage
» que son attachement. De pareils domes-
» tiques sont presque les égaux de leurs
» maîtres, puisqu'ils en sont les amis; et
» j'en ai connu beaucoup qui valoient
» mieux que ceux qu'ils servoient. Mais
» ce ne peut toujours être regardé que
» comme une exception.

» Vers le milieu du jour nous arrivons

» au bord d'un ruisseau. La fraîcheur et
» la limpidité de ses eaux nous invitent à
» nous asseoir sur le tendre gazon qui
» l'encadroit, et sous l'ombrage des arbres
» qui courboient leurs têtes majestueuses
» vers cette onde fugitive. Nous étions
» plus occupés de la princesse que de nous,
» et nous la déterminâmes à faire cette
» pause.

» Son premier mouvement et sa pre-
» mière parole en voyant tant de monde
» qui la suivoit, furent de plaindre le
» malheur de tant d'amis !

» Que savez-vous, madame, lui dis-je,
» s'ils sont aussi malheureux ? Pour moi,
» ma confiance dans les dieux est pleine
» et entière. Je crois qu'ils veulent con-
» fondre vos persécuteurs, et que votre
» bannissement n'est que pour vous éloi-
» gner d'une nation indigne de vous avoir
» pour reine. Béritrix, malgré sa jeunesse,
» appuya mes pressentimens, et la con-
» fiance générale s'établit au point de son-
» ger à prendre quelque nourriture. En-

» suite nous nous mîmes en route, jusqu'à
» ce que nous trouvâmes un local propre
» à dresser nos tentes. Nous restâmes là
» deux jours, et nous nous y serions fixés,
» je crois, sans les motifs que je vais vous
» développer.

» Le lendemain de grand matin, après
» avoir passé une nuit fort agitée, je me
» lève ; la princesse devoit dormir en-
» core long-tems. Ne sachant que faire
» de si bonne heure, je sors de nos tentes
» dans l'intention de connoître un peu les
» environs du lieu où nous avions campé.
» Je n'eus pas fait deux cents pas, peut-
» être, qu'une biche s'élance près de moi.
» Elle marche ensuite assez doucement,
» comme si elle avoit réellement l'inten-
» tion de me donner la facilité de la suivre.
» Je la suivis en effet sans avoir un but
» déterminé. Elle disparoît quelque temps
» après, je ne peux plus l'apercevoir ; mais
» dans l'éloignement, à travers plusieurs
» arcs que formoit la courbure des têtes de
» quelques arbres, je vois distinctement le

» pic d'un rocher escarpé que les nues dé-
» voient couronner souvent. La curiosité
» naturelle aux premiers venus, le be-
» soin que j'avois de connoître l'endroit
» où j'allois désormais passer ma vie,
» m'excitent à m'avancer, et bientôt je
» suis au pied.

» O surprise ! je trouve au pied de ce
» rocher un souterrain si heureusement
» formé, qu'on pouvoit aisément le di-
» viser en plusieurs appartemens très-
» commodes. Après avoir examiné le tout
» soigneusement, et transporté de joie, je
» sors pour annoncer promptement cette
» bonne nouvelle. Mais quelle contrariété,
» grands dieux ! je ne peux plus retrouver
» mon chemin ! Les environs de ce ro-
» cher étoient si fourrés, et le sous-bois
» que j'avois écarté à mesure que j'étois
» arrivé, avoit si bien repris sa place, que
» je me trouvois dans un labyrinthe où je
» m'égarois à chaque pas.

» J'étois loin de la princesse, et je n'a-
» vois pris aucune précaution pour m'o-

» rienter ; je n'avois pas même une
» boussole, et je n'avois fait aucune re-
» marque au ciel, puisque je n'avois pu
» rien prévoir pour une route que je ne
» faisois que par pur délassement.

» Néanmoins, je me dirigeai comme
» je pus, autant par inspiration que par
» réminiscence, et, cette fois, j'abattois
» ou je rompois des branches d'arbres de
» distance en distance, pour me servir de
» piquets de remarque, et me former des
» points de reconnoissance.

» Après avoir beaucoup marché, voyant
» que je n'arrivois point et que mes cris
» n'étoient point entendus, je tombai mal-
» gré moi dans le découragement. Je crus
» que c'étoit le genre de mort que les
» dieux me préparoient. Je me figurois
» que la princesse avoit aussi le sien, et que
» nous allions tous périr d'une différente
» manière. Aussitôt je me précipite la
» face contre terre, et j'implore tous les
» dieux.

» La religion est d'un grand secours,

» sur-tout dans les malheurs! A peine eus-
» je fini ma prière, je sentis renaître
» mon courage. Comme il faut s'aider
» pour que le Ciel qui n'aime point la pa-
» resse vous seconde, je me mets en mar-
» che, et je continue à faire des brisées
» de manière à reconnoître mon chemin
» une autre fois. Enfin je parviens au bout
» d'une route très-longue. Déjà la nuit
» commençoit à étendre son voile ; j'étois
» excédé de fatigue, et mes yeux étoient
» fixés sur le lointain pour tâcher d'aper-
» cevoir quelque chose qui me fît recon-
» noître où j'étois, quand je vis flotter sur
» les branches les plus élevées d'un arbre,
» le drapeau rouge que le roi m'avoit
» donné. La princesse n'avoit pensé que
» fort tard à le faire dresser. A la vue de
» ce drapeau mes forces semblèrent re-
» naître, et j'arrivai succombant de lassi-
» tude.

» Sitôt que je fus assis, rafraîchi, j'ou-
» bliai bientôt ma peine, et je m'empressai
» de faire part à la princesse de ma pré-

» cieuse découverte; elle répandit la joie
» parmi toute la petite peuplade, et la prin-
» cesse décida que le lendemain je la con-
» duirois avec Béritrix pour examiner ce
» beau site, qu'elle accusoit mon imagi-
» nation d'exagérer.

» Je ne pus pas dormir de la nuit, tant
» je fus agité du plaisir de procurer le
» lendemain à la princesse cette aimable
» surprise. En effet, il faisoit à peine jour,
» que deux chevaux furent prêts pour les
» deux dames; nous nous mîmes en route,
» et moi à pied, secondé d'Otoglotte,
» nous balisions des sentiers; je me diri-
» geois, mais en raccourcissant, au moyen
» des brisées que j'avois faites dans le
» bois, et ainsi j'étois sûr de ne pas me
» tromper.

» La princesse entre dans le souterrain;
» elle est émerveillée et ne peut plus mé-
» connoître le soin particulier des dieux
» pour leurs innocentes créatures; elle
» convint, ainsi que Béritrix, que j'é-
» tois loin d'avoir chargé le tableau :

» en effet, c'étoit enchanteur pour des
» malheureux comme nous ! Après nous
» être reposés quelque tems, et avoir man-
» gé quelques fruits, nous revînmes aisé-
» ment à nos tentes, sur la fin du jour.

» Le lendemain nous nous hâtâmes d'y
» transporter toute notre petite colonie;
» et c'est ici que nous sommes fixés
» depuis bien des années : nous avons
» nous-mêmes embelli ce séjour; c'est
» nous qui avons formé les jardins que
» vous voyez, et nous n'avons rien négli-
» gé pour les rendre utiles et agréables.
» La forêt produit les plus beaux oran-
» gers du monde, et nous rendons leurs
» fruits délicieux par la culture : nous
» entretenons avec le plus grand soin une
» grande quantité d'autres arbres fruitiers,
» peut-être plus utiles encore. Enfin, nous
» avons à cent pas d'ici un lac qui nous
» fournit les plus excellens poissons; et
» depuis plusieurs années nous ne faisons
» plus usage du drapeau de secours, par-
» ce que nous n'avons plus besoin de rien,

» Aujourd'hui, si les Franciens ne nous » croyoient pas morts et qu'ils voulussent » nous rappeler, nous nous garderions » bien de quitter notre solitude.

» La tristesse de la princesse ne vient » plus que de l'éloignement de son époux » qu'elle regrette sans cesse, et de la » destinée de son fils dont il est tems » que je vous instruise.

» Près de dix ans s'étoient écoulés sans » que nous eussions pu avoir des renseignemens sur ce malheureux; et persuadés qu'il n'existoit plus, nous nous » efforcions de l'oublier, ou si nous y » songions quelquefois, c'étoit pour verser » des larmes sur sa fin tragique.

» Un jour que nous nous étions promenés long-tems, la princesse fatiguée » s'endormit sous des arbres, et dans la » crainte de troubler son sommeil, nous » nous étions écartés un peu loin: nous » avions pris chacun une route différente, » suivant nos goûts particuliers. Béritrix » et moi nous nous promenions en rêvant,

» lorsqu'arrivés au pied d'un pêcher sau-
» vage couvert encore de fleurs et déjà
» portant quelques fruits, nous apercevons
» à son sommet un enfant tout nu, tel
» qu'on représente l'Amour. Après l'avoir
» fixé, sa ressemblance me parut si frap-
» pante avec la figure de la princesse, que
» je m'imaginai tout de suite qu'il pour-
» roit être l'objet de nos anciennes alarmes.
» Béritrix pensa comme moi ; et dans
» cette position nous nous trouvâmes fort
» embarrassés.

» Notre premier mouvement fut de
» l'approcher, mais nous vîmes qu'il
» s'épouvantoit; et dans la crainte qu'il
» ne nous échappât, nous reprîmes notre
» première position pour ne point l'effa-
» roucher: nous nous contentions de lui
» faire des signes. Il y répondoit en sou-
» riant, et cueilloit des fruits qu'il man-
» geoit de bon appétit. Comme nous
» étions à délibérer, sans le regarder, sur
» ce que nous devions faire, il nous en
» jeta malicieusement, et se mit à rire aux

» éclats de notre surprise. Bientôt parut
» une biche à laquelle il jeta des fruits
» qu'elle mangeoit avec complaisance, et
» elle paroissoit le regarder comme si elle
» le connoissoit. Peu de temps après, l'en-
» fant saute légèrement du haut de l'arbre
» à terre, et se plaçant devant la biche il
» se met à courir avec elle, et en un clin-
» d'œil nous le perdons de vue.

» Béritrix et moi nous fûmes si saisis
» de surprise, que nous ne pûmes nous
» empêcher de jeter un cri qui réveilla
» la princesse. Elle demanda sur-le-
» champ de quoi il s'agissoit. Nous balan-
» çâmes à lui avouer la vérité. Mais l'en-
» fant, par des détours qui nous étoient
» inconnus, se trouvoit caché derrière la
» princesse. Nous nous en aperçûmes
» à son rire malin, et au moment qu'il
» échappa comme un trait.

» La voix de cet enfant porta doulou-
» reusement sur les nerfs de la princesse
» Celta, et nous eûmes de la peine à la
» faire revenir de son émotion. Nous lui

» fîmes part de tout, jusqu'à nos conjec-
» tures. Vous imaginez bien que des larmes
» de douleur et de joie inondèrent son
» visage. L'assurance que son fils n'étoit
» pas mort lui occasionna une satisfaction
» inexprimable : mais la manière dont il
» vivoit portoit une véritable affliction dans
» l'ame de cette princesse. On se repré-
» sente aisément tous les mouvemens du
» cœur d'une bonne mère dans une cir-
» constance aussi pénible. Tout de suite
» elle conçoit le projet de l'arracher à cette
» vie vagabonde. Mais à cet égard si le de-
» sir étoit vif, le moyen n'en étoit pas
» aisé : il faut de grandes précautions et
» d'une nature difficile pour une opéra-
» tion de ce genre.

» La nuit étoit fermée, que la mère at-
» tendoit encore le retour de l'enfant. Le
» lendemain on l'attendit également en
» vain. Ce ne fut que le troisième jour qu'il
» reparut au moment qu'on alloit perdre
» toute espérance. Dans l'intervalle j'avois
» prévenu la princesse. S'il paroissoit il

» falloit qu'elle contînt ses mouvemens » de tendresse pour ne pas l'effaroucher, » et l'accoutumer au contraire à nous » voir ; autrement nous le perdions pour » toujours !

» En effet, nous ne tardâmes point à le » voir. Il étoit monté sur un cerf. D'une » main il tenoit le bois de l'animal, et de » l'autre il portoit une branche de pêcher » toute en fleurs, qu'il agitoit avec beau- » coup de grace. Rien n'étoit plus joli » que l'attitude de cet enfant tout nu. Il » passa devant nous à petits pas, et pa- » rut nous examiner avec autant de plai- » sir que de curiosité. Bientôt le cerf partit » comme un éclair, et l'enfant, dans sa » fuite légère, tourna sa jolie figure de » notre côté tant que nous pûmes l'aper- » cevoir.

» La princesse étoit dans une agita- » tion impossible à peindre. — Quoi ! » disoit-elle, voilà donc la destinée de » mon fils ; c'est de vivre avec des bêtes » sauvages !

» Hélas !

» Hélas! madame, répondit Béritrix, il
» vaut peut-être beaucoup mieux qu'il
» soit au milieu de ces animaux des bois,
» qu'entre les mains de beaucoup de ses
» semblables qui, sous le prétexte de leur
» vaine science, lui auroient appris à mé-
» priser les dieux et à ne tout faire que
» pour lui! Il n'auroit été peut-être qu'un
» paresseux dans la société des hommes,
» qu'un sibarite, qu'un homme pusillanime,
» tandis qu'avec les cerfs, les ours et les ti-
» gres, il développe toutes ses facultés phy-
» siques, en apprenant à être actif, brave
» et laborieux. Moins il aura été avec ses
» semblables, moins il les connoîtra, et
» plus il aura d'empressement à les ai-
» mer.

» On se récria beaucoup sur les prin-
» cipes de Béritrix; on leur trouvoit toute
» la teinte de la solitude. Voilà, lui dit-
» on, de la philosoplie toute pure!

» En tout cas, répondit-elle, ce n'est
» pas de la morale moderne, et je re-
» mercie les dieux de n'être point de la

» sagesse de mon siècle. Je révère la reli-
» gion, je me soumets aux lois, et je n'ai
» point la fureur de répandre des prin-
» cipes corrupteurs pour le seul plaisir de
» faire mousser quelques gouttes d'une
» science dont je ne me soucie point du
» tout. J'ai été à même d'entendre quel-
» quefois ces messieurs qui mettent tant
» de raison dans leurs discours et si peu
» dans leur conduite. Sous quelque point
» de vue qu'on veuille les envisager, qu'ils
» aient tort ou raison, il est toujours cer-
» tain que ce qu'ils nous donnent ne peut
» jamais valoir ce qu'ils nous ôtent, puis-
» qu'ils éteignent en nous cette tendre
» piété dont la douceur céleste nous met
» en quelque sorte face à face avec les
» dieux. S'ils pouvoient avoir raison au
» fond, ils n'en seroient pas moins cruels
» pour avoir effacé de notre imagination
» ce qui faisoit notre bonheur; et je vous
» avoue que je vois ces grands raisonneurs
» comme les premiers sapeurs des fonde-
» mens d'un empire. J'aimerois beaucoup

» plus qu'ils parlassent moins bien, et qu'ils
» se piquassent d'agir mieux. Je regarde
» donc comme un bonheur que le jeune
» prince ne les connoisse pas encore.

» Mais, lui dit la princesse, que vou-
» lez-vous que mon fils devienne avec son
» éducation sauvage ? — Madame, ajouta-
» t-elle, les dieux vous l'ont conservé, et
» cette conservation est une preuve qu'ils
» le réservent à de grandes choses. Ne
» nous méfions point de leur Providence !
» elle est plus sage que nous, et des mar-
» ques si visibles de bonté céleste doivent
» vous faire tout espérer !

» C'est ainsi que nous soutenions le
» courage de la princesse ; et l'enfant,
» aussi bien que les fauves qui l'accompa-
» gnoient souvent, s'accoutumoient si
» bien à nous voir, qu'ils ne nous échap-
» poient que quand nous voulions les ap-
» procher de trop près. Nous ne sortions
» plus de cet endroit qu'à l'arrivée de la
» nuit, tant la bonne princesse avoit envie
» de voir son fils !

» Un jour que nous y prenions notre
» repas, le jeune enfant arrive ainsi que sa
» compagnie ordinaire. Il s'arrête près de
» nous. Il paroissoit avoir faim, car ses
» yeux suivoient tous les mouvemens de
» nos mains qui portoient à nos estomacs
» les alimens que nous avions dans des
» corbeilles, et la fixité de ses regards ne
» nous laissoit aucun doute qu'il ne desirât
» en faire autant. Béritrix essaye de lui
» présenter quelque chose ; il avance sa
» main, et la retire avec précipitation sans
» rien prendre, comme s'il craignoit
» qu'on ne le saisît. Je prends à mon tour
» une corbeille, je me lève et la lui pré-
» sente. Il fait des singeries d'enfant, en
» reculant toujours à mesure que j'avance.
» Voyant bien qu'il alloit s'enfuir si je
» persistois, je prends le parti de poser
» la corbeille à terre et de revenir à ma
» place. Aussitôt il la prend et se sauve
» dans les bois.

» Depuis ce moment, et avec la précau-
» tion que nous prenons, il accepte tout

» ce qu'on lui donne. Mais il ne veut
» pas qu'on l'approche de trop près, si-
» non il s'échappe avec une vîtesse incal-
» culable. Je ne quitte presque pas ces en-
» virons pour lui présenter les choses qui
» paroissent lui plaire; et à présent même
» il nous suit à très-peu de distance. Voilà
» douze ans à-peu-près que cet enfant vit
» dans les bois.

» Cependant je remarque que depuis
» quelque tems il fait des efforts pour
» nous imiter. Cela nous fait espérer qu'il
» apprendra également à parler. La prin-
» cesse qui a pour base d'éducation le
» système religieux, prononce souvent
» devant lui les noms de Jupiter, de
» Mars et de l'Amour. D'abord il mar-
» motta ces mots d'une manière à nous
» faire étouffer de rire; et par une singu-
» larité qui me paroît extraordinaire puis-
» qu'il ne comprend pas ce qu'il dit, le
» mot qu'il prononce le mieux est celui de
» l'Amour. Dès qu'il s'aperçut qu'il pro-
» nonçoit ce mot, il se mit à battre de joie

» ses petites mains, à faire toute espèce de
» petits enfantillages avec son corps agité
» de plaisir : il le répéta peut-être cent
» fois de suite. Il prononce fort bien ceux
» de Celta, de Sigismond, et même plu-
» sieurs autres; mais malgré cette sorte
» de familiarité il n'y a pas encore moyen
» de le saisir.

» Je m'aperçus que son état de nudité
» commençoit à offenser la pudeur de
» Celta et de Béritrix. Je priai la prin-
» cesse de me donner deux écharpes. Si-
» tôt que je les eus à ma disposition je
» vins seul ici. Dès que l'enfant parut, je
» me déshabillai entièrement pendant
» qu'il me regardoit avec une sérieuse atten-
» tion. J'en passai une autour de mes
» reins et je l'arrangeai avec décence.
» L'écharpe que j'avois étoit bleue. Je lui
» présente celle qui étoit rose. Il me fait
» signe de la lui jeter. Quand il l'a ramas-
» sée il essaie de l'arranger à ma manière,
» et depuis ce tems il ne paroît jamais
» sans l'avoir.

» Figurez-vous combien il est charmant dans ce costume. Cet enfant aura la taille moyenne de son père, la teinte martiale, et cet œil imposant où brillent le génie et le courage; sa chevelure est bouclée. Comme enfant, c'étoit l'Amour; aujourd'hui qu'il entre dans l'adolescence, c'est le dieu de la guerre. Il ne comprend pas ce qu'il dit, et en ne suivant encore que les impulsions de la nature, on voit déjà les dispositions les plus heureuses. Il me paroit donner à Celta la préférence sur toute autre. Il a de l'inquiétude quand il ne la voit pas. Dès qu'elle paroît il redresse la tête, et manifeste son contentement par des sauts de joie; mais il est toujours sauvage, et après avoir resté long-tems avec nous il paroît retourner avec le même plaisir dans les bois. Il va rejoindre en bondissant les animaux farouches qui lui ont donné ses premières impressions, et celà désole la princesse qui voudroit le retirer de son état sauvage.

» Vous voilà, Seigneur, instruit de tout
» ce qui s'est passé, de tout ce qui nous
» occupe dans ces lieux. — Et la chasse,
» lui dit Bellovèse, vous ne m'en dites
» rien? — La princesse n'aime point cette
» occupation, répondit Inguiomer, elle
» croit que cela tient encore un peu de
» la barbarie. Le vrai courage n'a pas
» besoin de cette ressource pour s'entre-
» tenir, et c'est en grande partie le pré-
» texte des cœurs au moins insensibles.
» Je trouve, nous a dit quelquefois la
» princesse, que la chasse est l'apprentis-
» sage naturel des voleurs de grands
» chemins, qui attendent un passant der-
» rière un arbre; et je n'ai jamais pu con-
» cevoir, ajouta-t-elle, comment on peut
» tuer tout ce qui fuit et ce qui ne fait
» point de mal. Voilà sa pensée sur un
» art qu'on qualifie trop peut-être de l'é-
» pithète d'innocent. D'ailleurs, le prince
» dont je viens de vous parler nous oc-
» cupe assez, et je ne doute pas que vous
» n'ayez naturellement la curiosité de voir

» cet enfant, qui tient du prodige. Il est
» sûrement à cette heure au rendez-vous
» ordinaire; ainsi je vous engage beau-
» coup à y venir avec nous. »

Bellovèse se leva, et en marchant il dit:
« Maintenant, je l'avoue, je trouve Celta
» bien moins à plaindre que je ne le pen-
» sois d'abord. Il n'y a pas de doute que
» les dieux ne la protègent, et il est clair
» qu'ils récompensent sa vertu, puisqu'ils
» lui procurent un bien inappréciable
» dans les personnes de Béritrix et d'In-
» guiomer. »

Pendant la réponse ils arrivèrent au lac.

CHAPITRE V.

L'accueil que reçoit Bellovèse. Apparition de l'enfant sauvage.

La princesse et Béritrix viennent au devant de Bellovèse et de Bartida sa sœur. « Hé bien ! dit la princesse à Bellovèse, » vous connoissez maintenant tous mes mal- » heurs? — Oui, madame, lui répondit-il ; » ils sont même d'une nature si attendris- » sante, que désormais vous pouvez comp- » ter sur le zèle de Bartida et de moi » comme sur celui de Béritrix et d'Inguio- » mer. — Vous prenez une grande charge, » répliqua la princesse ! vous savez toutes » les obligations que j'ai à l'un et à l'autre. »

Le frère et la sœur, du même mouvement, lui répondirent tous deux à la fois qu'elle n'avoit qu'à ordonner, et que le plaisir qu'ils auroient à lui obéir feroit mieux connoître leurs vrais sentimens

pour elle que tout ce qu'ils pourroient dire.

« Dans ce cas, répartit Celta, ne son-
» gez plus à vous éloigner de moi. Vous
» êtes du sang des dieux ; demeurez dans
» la forêt qui leur est consacrée. Puisque
» vous errez indifféremment, terminez
» ici vos courses, et comptez qu'Antiope
» n'auroit pas pour vous plus d'affection,
» plus de tendresse que je n'en sens moi-
» même »

« Nous consentons à tout ce qui vous
» plaît, madame, répliqua Bellovèse. La
» récompense que vous nous promettez
» nous paroît bien au-dessus du sacrifice
» que nous semblons vous faire, et nous
» ne balançons point à l'accepter. »

La princesse répondit à ces tendres protestations par les plus grandes marques de sa reconnoissance et par les signes les plus flatteurs de son amitié ; enfin ils parurent tous fort contens les uns des autres, et se trouvèrent heureux d'une union que

la destinée leur présentoit, et que le bon sens leur démontroit comme une nécessité heureuse.

Pendant leur aimable entretien ils étoient assis sur le gazon qui encadroit le lac, et le jeune homme des bois parut. A son aspect Bartida fut saisie d'étonnement, et son degré d'attention sur lui, frappa tout le monde. Elle avoua qu'il paroissoit à ses yeux cent fois plus aimable que ne l'avoit peint Inguiomer. Ce jeune sauvage la regarda lui-même très-attentivement.

On avoit apporté quelque chose à manger; Bartida demande qu'on lui permette de profiter de l'occasion pour faire connoissance avec lui. Elle lui présenta elle-même la corbeille. Il ne parut pas vouloir fuir; il ne recula que de quelques pas en prononçant des mots inintelligibles. Elle avance le bras le plus qu'elle peut, et comme elle tend la corbeille, il se hasarde pour la première fois à la prendre sur-le-champ. Ensuite, au lieu de courir dans le

bois, comme il avoit coutume de le faire ; il ne s'éloigne qu'à une très-petite distance, où il mange tranquillement.

La princesse charmée de ce premier succès, en fait son compliment à Bartida ; elle lui dit : « Vos charmes ont frappé les » yeux de mon malheureux fils, et j'en » tire un augure favorable. Maintenant » vous ranimez mes espérances, et je vois » que vous seule parviendrez à l'appri- » voiser. »

« Madame, lui répondit Bartida, mal- » gré toutes les difficultés que je ne me » dissimule pas dans cette entreprise, j'ai » tant envie de vous être agréable, que » je ne négligerai rien pour entretenir la » conquête dont vous voulez bien me » flatter. »

L'aimable Faune, après avoir fini son repas, s'appuye contre un arbre, et n'ôte plus les yeux de dessus Bartida. La biche vient dans ce moment le flairer, le lécher ; mais elle ne reçoit de lui que de foibles caresses ; il ne paroît pas, comme autrefois,

tourmenté du desir de la suivre. Béritrix en fait la remarque, et dit à Bartida : « Belle » Amazone, ce beau jeune homme vous » sacrifie déjà ce qu'il aimoit le mieux, » sa vieille nourrice. Déjà vous tenez son » cœur, et je crois beaucoup que les dieux » chargent l'amour de son éducation. »

« Dans ce cas, répondit en riant Bar- » tida, ce jeune homme sera heureux; car » autant j'éviterois avec soin les poursuites » de tout autre, autant je ferai pour lui » toutes les avances qu'il voudra soulfrir, » et qui pourront réaliser le projet que » nous avons de le réunir tout-à-fait à » nous. »

On resta au même endroit jusqu'à l'entrée de la nuit, et le jeune sauvage fut fort triste en voyant tout le monde se retirer. Il suivoit de loin la compagnie, et ne disparut lui-même que quand il lui fut impossible de rien apercevoir encore.

Toute la soirée se passa, pour ainsi dire, à plaisanter Bartida sur sa bizarre conquête. Cependant, malgré qu'elle répondoit

avec une sorte d'enjouement, il étoit aisé d'apercevoir que le jeune homme avoit déjà fait sur son cœur une très-forte impression.

Béritrix conseilla le lendemain à la princesse d'imaginer un nouvel ajustement, qui rendit les charmes de la belle Amazone encore plus frappans aux yeux du jeune homme des bois. On n'avoit que des fleurs, et que des fleurs naturelles dans cette solitude. Mais comme la beauté n'a réellement pas besoin des secours de l'art pour plaire, et que les dons de la nature forment toujours la parure la plus aimable, Bartida eut un air enchanteur avec les fleurs naturelles qui paroient sa tête et ses vêtemens. Cependant elle n'avoit rien négligé pour faire valoir toutes les beautés que la nature lui avoit données en partage. On sait que les femmes ont un instinct vague qui, sans objet même, les porte toujours à relever leurs charmes par le secours de l'art; et dans ce lieu sauvage, Bartida trouva le moyen d'être plus séduisante encore.

Bellovèse en rentrant et voyant sa sœur si jolie, lui dit : « Prends garde de tomber » dans les piéges que tu vas tendre ! le » jeune homme, tout sauvage qu'il pa- » roisse, a des attraits puissans ! à ta place » je ne m'y fierois pas. . . . . »

« Il n'y auroit pas un si grand mal à » cela, répondit la princesse ; dans ce cas- » là même nous saurons y remédier. »

Le chapitre suivant dira le reste.

CHAPITRE VI.

Bartida va seule au bord du lac. Toute la compagnie se cache. Ce qui en arrive.

AUSSITÔT que Bartida est parée, Béritrix lui propose d'aller seule au bord du lac, pendant que toute la compagnie se cachera dans quelqu'endroit d'où on la verra sans que le jeune homme se doute de rien. Le plan est accepté; on l'exécute; chacun prend son poste.

Bartida soumise à l'engagement, attendoit depuis plus d'une heure, et l'aimable sauvage ne paroissoit pas. Soit ennui, soit dessein, elle se mit à chanter. Sa voix douce et romantique agitoit moelleusement les airs, et les Zéphirs enchantés la portèrent au jeune homme des bois. Il écoute, est ravi, et court hors d'haleine à ce son mélodieux. Bientôt il se place à

côté de Bartida ; la belle cantatrice cesse de chanter à son approche : lui, de se jeter à ses genoux et de la supplier par des signes de continuer. Elle se rend à ses instances, et il l'écoute avec cette attention qui prouve le plaisir.

Dès qu'elle eut cessé, il se lève, manifeste sa joie en trépignant des pieds. Il faisoit avec son corps mille contorsions qu'expliquoient un rire enchanteur, le frottement de ses petites mains, et un secouement de tête qui donnoit à ses yeux toute la vivacité du plaisir. Il resta si longtems dans cette posture, qu'il finissoit par embarrasser l'aimable Bartida.

Cependant une idée nouvelle le fait changer. Il se retourne avec sa vivacité ordinaire, court, grimpe sur des arbres chargés de fleurs, en cueille autant qu'il peut en embrasser, revient avec promptitude, et les jette aux pieds de Bartida comme un hommage qu'il rendoit à ses charmes. Dans ce moment il s'approcha d'elle avec tant de confiance, qu'elle au-

roit pu le saisir. Mais elle réfléchit que c'étoit détruire en un instant ce qu'on ne pourroit peut-être jamais réparer.

Au lieu de cela, donc, elle ramasse les fleurs et s'en fait une couronne. Il examine avec la plus grande attention la manière dont elle s'y prend ; et quand elle la pose sur sa tête, il en regarde l'effet avec surprise, il est dans l'enchantement ! Bartida retire la couronne de sa tête et elle la présente à ce jeune homme. Il la reçoit avec empressement et s'en pare aussitôt. C'étoit un dieu personnifié ! Cette couronne lui en donnoit toute la dignité. Quoiqu'il ne pût prononcer que des mots sans suite, ses yeux, ses mouvemens, ses signes, expliquoient clairement ce qu'il vouloit dire, et ils opéroient sur Bartida un effet plus entraînant que le discours le plus éloquent d'une de nos académies.

Pendant ce muet entretien, paroît un sanglier énorme : il sortoit d'un buisson. Il va droit à Bartida, qui fait un cri épouvantable en cherchant à se sauver. Aus-

sitôt le brave sauvage saute entre Bartida et le sanglier, et une branche à la main, il repousse l'animal, qui le connoissant ne fit aucune résistance.

Au cri de Bartida, toute la compagnie sort de la cachette, et accourt pour la secourir. Dès que le joli sauvage voit tout le monde, il s'éloigne avec humeur et va se coucher à quelques pas de là, tout rêveur.

Béritrix querelle Bartida en termes fort polis, parce qu'elle n'a point arrêté ce jeune homme lorsqu'elle le pouvoit, au moment qu'on venoit pour la secourir. « On l'au-» roit retenu, dit-elle, et l'on seroit par-» venu à le rendre moins farouche. » Bartida prétendit que c'eût été mal reconnoître le service qu'il venoit de lui rendre. « Je promets bien à la princesse, ajou-» ta-t-elle, de faire tout ce que je pourrai » afin de le déterminer à se rendre vo-» lontairement; mais je ne le tromperai » jamais. »

« Vous avez raison, lui dit Inguiomer;

» au surplus, qu'en aurions-nous fait après » l'avoir saisi par violence? Il auroit fallu » l'enchaîner; et quand il auroit pu s'é- » chapper nous l'aurions perdu pour tou- » jours. Un homme accoutumé à une » si grande liberté ne s'en défait point par » des moyens ordinaires. Il mourroit in- » failliblement si on la lui ravissoit par » une pareille contrainte. »

« Dans le fait, ajouta la princesse, je » préfère qu'il en fasse le sacrifice à la » belle Bartida, et je suis enchantée de ce » qu'il a fait pour elle contre le sanglier: » je suis bien persuadée que cet animal, » dont l'allure étoit fort tranquille, n'a- » voit aucun mauvais dessein; mais l'envie » pouvoit lui en venir. — D'ailleurs, ré- » pondit Bartida, une Amazone sans » armes n'est pas plus brave qu'une autre » femme. »

Ils s'entretenoient ainsi, tandis que le jeune sauvage, toujours dans sa rêverie, continuoit à fixer ses regards sur Bartida. Inguiomer voulut, suivant son habitude,

aller badiner devant lui ; mais ce jeune homme se contenta seulement de lui sourire d'un air de bonté, sans changer de position tant que la compagnie resta là.

A compter de ce moment, la belle Amazone revint souvent seule, et l'empressement de ce joli petit Faune augmentoit à chaque fois. Il marquoit toujours le plus grand desir de prouver son attachement à Bartida. Il croissoit dans l'habitude de l'aimer. Bartida, dans cet âge heureux où le cœur est dans un vase de cristal bien pur, ne pouvoit s'empêcher de laisser voir sa joie ; elle étoit flattée de ses sentimens, parce qu'ils n'étoient le produit d'aucune de ces combinaisons qui lient presque toujours d'une manière sordide les hommes civilisés, où l'amour n'est que trop souvent un effet de commerce. C'étoit la nature dans toute sa pureté qui le portoit vers elle, et rien n'est plus enchanteur pour une femme délicate. C'est ainsi, et sur l'innocence des fleurs, que s'écoulèrent deux années encore.

Un jour Béritrix prenoit son amusement à pêcher sur le bord du lac, et Bartida étoit avec elle. Pour en venir à leurs fins, elles se servoient d'un filet qu'Otoglotte avoit fabriqué, et dont il avoit coutume de faire usage. Elles étoient occupées à l'étendre avec les plus grands efforts, lorsque le jeune sauvage arriva.

Bartida entend un bruit qui intéresse son cœur ; le pressentiment est sûr en pareil cas : elle se retourne avec précipitation pour savoir ce que c'est ; le pied lui glisse, et elle tombe dans l'eau qui précisément étoit profonde en cet endroit. Béritrix épouvantée de cet accident, tombe à la renverse sur le gazon du lac, et y perd elle-même entièrement connoissance.

Aussitôt la chute de Bartida, le jeune homme s'étoit élancé dans l'eau, et déjà il avoit saisi son objet chéri, privé de tous sentimens. Au lieu de tourner du côté de Béritrix, il s'en éloigne peut-être d'une centaine de pas, et va porter en nageant son intéressant fardeau sur l'herbe, où il

le pose doucement. L'état affreux de Bartida le met au désespoir ; il la croit perdue, lève ses yeux pleins de larmes vers le ciel, les rebaisse sur elle en la couvrant de ses pleurs; il ne sait que faire pour la soulager ! Enfin il lui frotte machinalement les mains, remue avec ménagement le corps de sa belle évanouie ; il pousse des cris comme pour l'appeler, et son cœur est dans une agitation impossible à décrire. Il ne sait plus ce qu'il fait, il promène son haleine pure et enfantine sur le visage et les beaux bras de Bartida; il tâche ainsi de la rechauffer : heureusement la chaleur de ses jolis baisers, qu'il continuoit sans cesse avec la même vivacité, forme quelque impression sur Bartida. Elle entr'ouvre ses grands yeux languissans : le jeune sauvage, transporté de joie, redouble ses caresses; elle revient à elle, et le premier mouvement de cette belle est la reconnoissance; elle lui rend de bon cœur un de ses mille baisers ! Qu'on se peigne la satisfaction vive de ce jeune

jeune Faune ; je n'ai point d'expression pour la rendre.

En se relevant, Bartida jette les yeux autour d'elle. Quelle est sa surprise ! elle aperçoit Béritrix étendue elle-même sur le gazon à cent pas environ de distance : elle se doute qu'elle s'y trouve mal ; ses forces reviennent à cette idée, et elle s'y transporte aussi vîte qu'elle le peut pour la secourir. L'aimable sauvage n'abandonne point pour cela sa main ; il ne se retire que quand il la voit bien près de Béritrix.

Pendant que Bartida est occupée à donner des soins à son amie, la princesse, Bellovèse et Inguiomer arrivent : quel est leur étonnement ! « Qu'est-il donc arrivé ? » dit Celta.

Bartida lui apprend ce qui vient de se passer ; et elle ajoute que sans son fils elle n'existeroit plus.

« Je vous plains beaucoup, dit la prin-
» cesse ; mais puisque cet accident devoit
» arriver, vous me permettrez de m'en

» consoler, mon fils ayant été assez heu-
» reux pour avoir saisi l'occasion de vous
» prouver son véritable attachement : par
» malheur il ne pouvoit pas vous le té-
» moigner par ses paroles. »

Pendant ce tems-là, Bellovèse et Inguiomer s'occupoient à faire revenir Béritrix. En ouvrant les yeux, elle les fixa d'une manière si touchante sur Bellovèse, qu'on ne put s'y méprendre : et l'on peut compter de là l'époque où l'Amour à la fin perça son cœur ; tant il est vrai que ce dieu ne laisse même pas en repos les lieux les plus sauvages !

On quitta l'endroit qui avoit manqué de devenir si funeste : en s'en allant, la belle Amazone fit ses adieux au jeune sauvage en lui faisant signe avec ses deux mains ; le petit Faune en fait autant, et il s'échappe dans les bois.

En arrivant, la princesse exigea que Bartida et Béritrix se missent au lit, et vraiment elles en avoient grand besoin. Bartida fut celle qui dormit le moins ; le

jour, les sens sont distraits par une juste admiration de tout ce qui nous entoure ; mais la nuit, qui nous invite à nous recueillir, nous porte volontiers à l'attendrissement : elle pensoit à tout ce que faisoit pour elle le trop aimable sauvage, et les pleurs du sentiment inondoient son cœur. Il faut convenir que les premiers transports de l'amour ont une ardeur presque inconcevable, dont l'excès même est douloureux ; et quand on ne le connoît pas encore, ses inquiétudes sont insupportables. Bartida, pure comme l'or, et belle comme un ange, brûloit sans trop savoir pourquoi : partout ailleurs les heures étoient souvent pour elle d'un ennui mortel ; mais auprès de ce jeune homme, elles voloient rapidement ; et si elle les comptoit, c'étoit pour les regretter. Elle réfléchissoit que si nous sommes plusieurs sur la terre, ce n'est sans doute que pour nous entr'aider ; que c'est ainsi que le bonheur fait le tour du monde, et qu'un être isolé est la plus malheureuse des créatures. Mais il faut ajouter que

Partida ne se croyoit plus réellement avec quelqu'un, que lorsqu'elle étoit avec son petit sauvage; et si ce jeune homme ne parloit point encore à son amour-propre et peu à ses oreilles, il parloit beaucoup à son cœur. Les foiblesses d'un cœur honnête choquent sans doute les préjugés; elles attirent souvent des malheurs; mais elles ne tuent point la vertu; et Partida éprise sans pouvoir définir son état, ne se recueilloit que pour rétablir le repos dans son ame. Déjà cette ame tendre et délicate avoit la finesse de l'esprit, la chaleur de l'imagination, et la profondeur du sentiment. Elle étoit entre la raison et l'amour: elle baignoit l'une de ses larmes, et couvoit l'autre, sans s'en douter, dans son jeune cœur. Elle auroit voulu suivre l'une, et cependant elle se sentoit toujours entraînée par l'autre! Nous verrons dans le chapitre suivant le résultat des réflexions légères que nous venons seulement de marquer.

CHAPITRE VII.

Bartida consulte son cœur pendant la nuit. Elle est entendue de la princesse. Ce qui en résulte.

BARTIDA, préoccupée par le sentiment qui s'étoit emparé de toutes ses facultés intellectuelles, ne songeoit pas dans ce moment que son lit étoit tout près de celui de la princesse, et qu'elle n'étoit séparée d'elle que par une très-mince cloison. Agitée par l'idée qui la poursuivoit, et consultant sérieusement son cœur, elle ne douta plus qu'elle n'eût pour le jeune homme des bois, plus qu'une affection ordinaire.

Elle ne se dissimula point l'état de son ame; l'obligation qu'elle avoit au jeune Faune aggravoit encore son mal, et elle combinoit mille efforts pour s'en guérir.

Mais la raison soutenoit les impressions de son cœur, et elles n'en étoient que plus durables. Cependant elle se sentoit malheureuse d'aimer un objet qui ne savoit lui rendre aucune de ses idées, et qui n'entendoit pas ou ne devinoit que rarement les siennes. Ne pouvoir pas causer avec ce que l'on aime est une position pénible, et qui suffiroit seule pour éteindre bien des feux! Aussi c'étoit pour elle un sujet de pensées cruelles. Elle soupiroit, répandoit des larmes, s'agitoit en tous sens, et dans ses mouvemens elle ébranle la cloison qui réveille Celta.

Cette princesse qui l'entend, lui demande ce qu'elle a, qui l'empêche de dormir, et lui cause tant d'agitation ? — Bartida dont le cœur débordoit, ne lui déguise plus rien. Son cœur s'ouvre de tout côté ; et la princesse peut y lire aisément. Bartida lui avoue naïvement qu'elle plaignoit en elle-même le sort de cet aimable jeune homme, et qu'elle étoit pénétrée d'une sensibilité extrême quand elle songeoit qu'il

falloit un miracle pour le retirer de son malheur. « Soyez tranquille, lui répond » la princesse, les dieux opéreront ce » miracle en votre faveur! j'attends tout de » leurs bontés, ils m'accoutument à y » croire ; et puisqu'ils lui procurent le » bonheur de vous plaire, je ne doute pas » un instant qu'ils ne lui réservent de » hautes destinées. »

La princesse se rendormit, et elle laissa Bartida toute entière à ses réflexions. Celle-ci ne voyoit pas trop comment un homme élevé dans les bois, au milieu des bêtes féroces, pouvoit parvenir à une haute destinée. « Que faire, disoit-elle, d'un être qui » ne parle point, et qui, faute de parler, » ne doit guères penser davantage? Cette » bonne princesse s'abuse! elle voit en » mère tendre qui suppose toujours à ses » enfans un avenir heureux, parce qu'elle » prend ses desirs pour la chose même. » Au surplus, que m'importe? c'est lui que » j'aime, et s'il apprend seulement à me » bien aimer, n'en saura-t-il pas toujours

» assez ? Que gagneroit-il à savoir ce que
» l'on sait dans le monde ? Il deviendroit
» peut-être étourdi, méchant, volage,
» orgueilleux. Hélas ! dans ce sens, com-
» bien de grands, s'ils réfléchissoient, de-
» vroient être humiliés de leur élévation !
» Pour quelques rares bagatelles que l'or-
» gueil entasse dans leurs palais, l'ambi-
» tion leur fait négliger ce qu'il y a de
» plus grand dans la grandeur. Ils se font
» détester par leur impudence, quand ils
» pourroient être chéris par un caractère
» obligeant ! et s'ils ne voient qu'eux, ils
» fatiguent le mépris par leur basse hau-
» teur ! On peut pardonner toutes les
» fautes que le cœur fait commettre, mais
» celles qui viennent de la vanité sont im-
» pardonnables. Il me vaut donc bien mieux
» voir ce que j'aime au milieu des bois,
» n'agissant que par les inspirations de la
» nature et des dieux, que s'il étoit sur
» un trône environné d'ambitieux, qui,
» pour le flatter, ne lui donneroient que
» des conseils perfides. Ici rien ne l'em-

» pêchera de m'aimer; tout l'y porte. Mais » à la place qu'il mérite.... ha! que je crain- » drois de malheurs et pour lui et pour » moi! Hélas! en changeant d'état on ne » fait le plus souvent que changer de » peines! . . . et puis, l'égalité sentimen- » tale ne dure qu'autant que la passion » qui l'a fait naître..... Ici, je n'ai rien » à craindre de son cœur; sur le trône, » j'aurois tout à redouter de son esprit et » de l'inconstance naturelle aux hommes. »

Bartida, fatiguée par tant de réflexions et par beaucoup d'autres dont je fais grace au lecteur, cède enfin aux douceurs de Morphée qui, pour la dédommager, lui envoie des songes flatteurs. Qu'on est heureux quand on aime délicatement! tout est charmant dans l'agitation de l'amour! Son trouble, ses inquiétudes, son désordre, ses foiblesses, ses alarmes, et même ses injustices et ses malheurs, font le charme de la vie dans l'âge des illusions de la jeunesse! Mais aussi qu'on est malheureux quand on arrive à l'âge où l'on

reconnoît que tous les plaisirs de l'amour ne sont que des représentations fantasmagoriques; que ce prétendu bonheur n'est que l'effet du mécanisme et du jeu des fibres de la jeunesse en activité! La raison vient calmer la bouillante jeunesse, et le froid de l'âge mûr ne laisse plus que des regrets et de l'humiliation. O triste condition de l'homme! que de misère et d'orgueil! . . . . . Enfin, le lendemain matin Bartida avoit oublié tout ce que ses réflexions avoient de solide la veille. Elle se lève avec l'aurore, et le chapitre suivant dira pourquoi.

CHAPITRE VIII.

Ce que fait Bartida pour le jeune sauvage. La reconnoissance de celui-ci.

A peine Bartida fut-elle levée, que sa pensée la dirigea vers le jeune Faune. Elle se transporte au lieu accoutumé : elle attend très-long-tems. Quelle est sa désolation de ne le pas voir venir ! Ne pouvant plus maîtriser son impatience, elle entre dans les diverses fourrées qui couronnoient le lac ; et après beaucoup de recherches, elle entend une voix plaintive. Le courage ne l'abandonne point, et elle court au lieu d'où partoient les accens plaintifs. Quel fut son étonnement lorsqu'elle voit ce jeune homme étendu sur le gazon, souffrant cruellement ! Une longue épine étoit entrée dans un de ses pieds, et elle lui faisoit répandre beaucoup de sang. Il voulut

essayer de fuir, mais cela étoit impossible! Cependant il se rassura quand il vit que Bartida étoit seule : il lui tendit même les bras et lui montra sa blessure.

Bartida s'offre pour lui arracher cette épine ; il s'y prête volontiers, et elle la lui enlève si adroitement, qu'il ne témoigne qu'une légère impatience. Elle juge que sa plaie n'est pas dangereuse, et enveloppant son pied dans un mouchoir, elle conçut l'espoir de le voir guéri sous peu.

Il faut croire que l'amour avoit excité le jeune homme à faire usage de sa raison ; car il faisoit des efforts inimaginables pour parler. Aux mots qu'il avoit appris, qu'il répétoit sans liaison, il en ajouta d'autres qu'il ne devoit qu'à lui-même, qu'il avoit saisis à la volée ; et si l'on en juge par ses mouvemens, ils devoient être bien tendres à son imagination.

S'apercevant qu'il ne pouvoit se faire entendre, il verse des larmes. Elles tombent sur le cœur de la belle Amazone, qui en répand elle-même autant que lui. Mais

elle avoit au moins l'avantage de pouvoir s'exprimer, et cette faculté ne la rendoit que plus sensible à l'état malheureux de l'aimable sauvage.

Le tête à tête fut fort long; et Bartida craignoit avec raison qu'on ne fût inquiet d'elle. Une grande partie de la journée étoit passée; elle se détermine donc à le quitter : ce ne fut pas sans de grands efforts de part et d'autre. Le jeune homme, sur-tout, usoit un peu de violence pour la retenir.

Elle n'étoit alors qu'à quelque distance du lac, lorsqu'elle rencontra la princesse et Bellovèse. Elle leur raconta bientôt son aventure. Celta qui admiroit de plus en plus la conduite de Bartida, lui fit des remercimens pleins de tendresse. Bartida fit des supplications pour qu'on n'approchât, point du jeune sauvage. Elle craignoit, ce qui seroit arrivé infailliblement, qu'on irritât son mal par les efforts qu'il feroit sans doute pour se sauver. On convint donc que

Bartida porteroit elle-même la corbeille de fruits qu'on avoit coutume d'apprêter exprès pour lui.

Effectivement, Bartida lui porta cette corbeille. Elle le trouva au même endroit sur le bord du lac, et elle y resta jusqu'à l'entrée de la nuit. Ils étoient l'un et l'autre affligés de ne pouvoir s'entendre; et leur douleur, qui seule se communiquoit, n'en étoit que plus vive.

C'est ainsi que pendant plusieurs jours, Bartida soigna le tendre objet de son cœur. On ajoute qu'à l'endroit où étoit le jeune sauvage, elle avoit établi une espèce de cahute que ses jolies mains avoient formée de feuillages, et où il resta tout le tems nécessaire pour être guéri. Depuis il l'adopta pour s'y retirer toutes les nuits, et n'en sortoit que dans la crainte qu'on ne l'y surprît. Ce jeune sauvage fut si reconnoissant de toutes les attentions de Bartida, que dès qu'il put marcher il ne la quittoit que le plus tard possible; qu'il

étoit docile à ses signes de commandement, et qu'il ne s'en séparoit qu'avec une sorte de désespoir.

Laissons un instant ces deux amans des bois. Nous en avons deux autres qui n'exciteront pas un moindre intérêt. Quand on fait un roman, ou une histoire qui lui ressemble, il faut tracer des caractères, leur donner des passions relatives, avoir des souvenirs, ne point échafauder les événemens, et ne jamais interrompre l'action principale par des épisodes fatiguans : et cependant il faut dire tout ce qui est nécessaire ! — Voyons si je ne tomberai pas moi-même dans les fautes que je remarque chez les autres ; car

La critique est aisée, et l'art est difficile.

CHAPITRE IX.

Les amours de Bellovèse et de Béritrix.

PENDANT que les amours du joli sauvage augmentoient chaque jour, Bellovèse sentoit de plus en plus son cœur s'agiter pour l'aimable Béritrix. Il étoit dans l'âge de la force, et son cœur n'étoit que de feu. Les passions ressemblent aux eaux d'un torrent. La jeunesse est la cime d'où il s'élance. Il entraîne tout dans sa route escarpée. Le chemin s'aplanit, le torrent se calme aussi, et parvenant à la plaine de la raison il rentre dans les lois paisibles de la nature. Bientôt sa fureur se modère, et dans l'âge avancé ce n'est plus qu'un ruisseau tranquille. Bellovèse assez jeune pour être fougueux, avoit cependant assez de raison pour être plus aimable encore, peut-être ! Quoiqu'il n'eût pas le même embar-

ras que l'amant sauvage pour se faire entendre, il n'avoit pas moins la crainte de déplaire à l'objet de ses vœux. Il souffroit cruellement sans oser se plaindre. Il crut même remarquer que Béritrix avoit un caractère de liberté peu fait pour lui donner l'espoir de s'en faire écouter favorablement. Elle avoit quelques années plus que lui; mais elle avoit tant de graces, tant d'amabilité, que cette différence n'étoit pas sensible: elle ne servoit qu'à la rendre plus méfiante, d'après la prévention qu'on lui avoit donnée contre l'amour. Elle faisoit continuellement la critique des hommes; elle ne disoit pas un mot qui ne fût un trait à retenir; elle n'avoit pas un mouvement qui ne fût une grace, et son regard donnoit toujours à rêver. C'étoit un mélange de douceur et de sévérité, qui sans cesse vous attiroit et vous inspiroit de la réserve; qui pouvoit échapper à ses qualités brillantes, étoit retenu et fixé par ses qualités estimables. « Oui, disoit-elle quel-

» quefois, la raison ne donne que trop
» souvent des conseils aux dépens du
» cœur, et je me rappelle toujours ce qu'une
» femme avancée en âge me disoit dans
» mon enfance. Je ne la comprenois
» pas alors ; mais les années qui ne m'ont
» pas fait perdre les paroles, m'ont aidé
» à en comprendre le sens. Les hommes,
» disoit-elle, ne rendent les hommages
» aux femmes qu'autant qu'elles leur ré-
» sistent. Si elles succombent, ils ne
» tardent pas à leur prodiguer des affronts.
» Ils ne cherchent à les enivrer que pour
» les avilir. C'est la cruauté la plus af-
» freuse, la conduite la plus méprisable
» que je connoisse, et je vous conseille,
» mon enfant, ajoutoit-elle, de ne jamais
» oublier cette vérité. Vous aurez dans la
» vie plus d'une fois occasion de me sa-
» voir gré de vous avoir prévenue ! »

Une autre fois elle comparoit le monde à un arbre mal greffé. Elle prétendoit qu'il ne produit le plus souvent que des

fruits imparfaits, qui n'ont pour eux qu'une séduisante apparence. « Ce n'est pas précisément de l'éloignement que j'ai pour » les hommes, disoit-elle, mais je redoute leur société frivole et importune. » On n'y respecte rien ; et je serois dans » le cœur d'une ville, que j'y vivrois comme » un solitaire au milieu des bois. La volupté exhaleroit l'encens et l'amour jeteroit les roses du plaisir, si la nature avoit » donné aux hommes un cœur plus reconnoissant. Cet être aimable et perfide » n'auroit besoin que d'écouter son ame » pour être bien ; mais il ne se défend » pas assez de son esprit, qui n'est le plus » souvent que la caricature du génie ; » et son avantage est de remuer de » petites passions qui amusent seulement » son orgueil et sa vanité. Ces messieurs, » ajoutoit-elle avec malice, ne donnent pas » la pomme à ce qui dure, mais à ce qui » plaît : l'amitié même n'est chez eux que » de l'amour-propre. On aime les autres

» plus pour soi que pour eux; et comme
» les hommes sont pervers, ils supposent à
» toutes les femmes la corruption de leurs
» sentimens. Et je ne me méfierois pas
» de cette espèce dangereuse qui rit en
» secret de nos plaintes, de nos maux,
» de notre sensibilité, de notre délica-
» tesse; qui regarde comme de simples
» préjugés les efforts de la vertu la plus
» pure! eux qui comparent toutes les
» femmes à ces beautés faciles qu'ils
» payent, qu'ils idolâtrent, qu'ils mé-
» prisent, et qui amusent leurs têtes sans
» occuper leur cœur! eux qui en gens du
» bel air n'étudient que les passions hu-
» maines agitées par l'orgueil, et regardent
» les autres seulement comme bizarres!
» Oui, l'amant le plus tendre est bientôt
» rassasié! cet être volage n'est contenu
» que par la faim. Quand il tombe dans
» l'indifférence, il voit bien encore, si
» vous voulez, la beauté du tendre objet
» qu'il abandonne; mais ce qu'il ne voit

» plus, c'est l'expression qui l'avoit charmé, ce duvet léger qui se volatilise par » l'agitation des ailes de l'Amour, et qui » ne revient jamais ! il n'y a pas jusqu'aux » tourmens de la jalousie, qui amènent » l'aigreur des personnalités, qui ne soient » chez eux les fruits de la vanité. La politique des mauvais cœurs est de chercher à se faire craindre plutôt qu'à » se faire aimer, et voilà l'empire des » hommes sur les femmes quand ils en » ont arraché l'aveu. Ils nous jugent d'après leurs principes, et comme on ne » croit guère à un ouvrage plus parfait que » soi, ils regardent comme un produit de » la seule imagination tout portrait qui » ne leur ressemble pas. L'amour n'est donc » que la passion d'un jour, d'une saison, » qui ne mérite pas qu'on lui sacrifie toute » son existence : l'amitié seule est le sentiment de tous les âges. »

Je ne finirois pas, et je désolerois tous les amans, si je rapportois toutes les sentences meurtrières de Béritrix contre ces

hommes du bel air, qui croyent qu'avec de l'or on peut s'exempter de ses devoirs, et qu'avec de l'impudence on a un mérite auquel rien ne résiste.

Béritrix s'apercevoit bien des préférences de Bellovèse pour elle ; mais elle affectoit toujours d'attribuer à la simple amitié tous les petits soins qu'il lui rendoit ; et malgré son esprit et toutes ses connoissances, qui n'étoient que de la théorie, elle étoit trop jeune encore pour savoir que l'amour se déguise sous toutes les formes.

Un jour ce malheureux amant s'entretint fort long-tems avec elle, et elle parut faire peu d'attention à ce qu'il desiroit qu'elle comprît. Désolé de cette espèce d'indifférence, il sort et va rêver en liberté dans le bois qu'elle fréquentoit le plus, parce que ses ombrages sombres en étoient vraiment romantiques. Il met son esprit à la torture pour trouver un moyen de lui déclarer décemment son amour. Après avoir repassé toutes les ressources de son esprit, il ne voit que l'idée de graver sur

un des arbres qui l'abritoient, les vers suivans :

« Si l'adorable objet qui règne sur mon cœur
» Vient quelquefois rêver sous ce paisible ombrage,
» O bois sacrés, témoins de ma timide ardeur,
» Présentez-lui pour moi mon amoureux hommage! »

Inguiomer s'apercevoit depuis longtemps que Béritrix avoit les préférences de Bellovèse, et ce jour-là même il avoit observé ses démarches. Précisément il le suivoit; sitôt que Bellovèse quitta le lieu où il soupiroit poétiquement son amour, Inguiomer s'approcha de l'arbre et y lut ces vers. Il aimoit beaucoup cet étranger, et la mélancolie de ce quatrain toucha son cœur. Il prend la résolution de lui rendre tous les bons offices qui dépendront de lui. Il étoit dans cette intention, quand Béritrix arriva pour sa promenade ordinaire. « Ah! » précisément je vous cherche, lui dit-il, » j'ai quelque chose d'important à vous » communiquer. Allez, je vous prie, m'at» tendre au pied de cet arbre; » et il continua son chemin.

La surprise de Béritrix fut subite en lisant ces vers. Inguiomer revint bientôt. « C'étoit donc, dit-elle, pour me faire » voir un trait de folie de Bellovèse que » vous m'avez fait venir ici? — Que vous » êtes injuste, lui répondit-il; est-ce perdre » la raison que de vous aimer? n'est-ce pas » au contraire en faire le plus digne usage, » et son goût ne fait-il pas honneur à son » discernement? — Vous me parlez, ré- » pliqua-t-elle, d'un air si sérieux, que je » suis tentée de croire que vous êtes de » moitié dans le badinage de ces vers. »

« Il est vrai, reprit Inguiomer, j'y » suis pour quelque chose, et vous êtes » bien éloignée de deviner l'intérêt que » j'y mets. Je suis ravi de voir que Bello- » vèse ne soit plus mon rival. — Je ne » vous comprends pas, dit Béritrix.... — » C'est pourtant bien aisé à concevoir, » ajouta-t-il, et je puis vous en donner » l'explication. Bellovèse ne pouvoit être » seulement votre ami sans être mon rival; » et depuis qu'il est votre amant, je ne le

» redoute

» redoute plus, parce que mes préten-
» tions ne vont pas plus loin que l'amitié.
» Oh! maintenant, dit Béritrix, il n'y a
» plus d'obscurité! mais croyez-vous de
» bonne foi me faire croire à son amour
» aussi aisément que je crois à votre ami-
» tié? — Pour cela, répondit-il, ce n'est
» pas mon affaire, ce soin le regarde;
» mais je vous conseille en ami de ne pas
» pousser plus loin votre indifférence, et
» dans la situation où nous nous trouvons,
» vous ne pouvez résister à Bellovèse sans
» vous brouiller avec les dieux. Un fils
» de Mars est assez redoutable pour ne
» pas dédaigner sa conquête. D'ailleurs,
» que lui manque-t-il pour vous plaire?
» n'est-il pas aimable autant qu'on peut
» l'être? et, entre nous, pouvez-vous sans
» un caprice extraordinaire, refuser le
» cœur qu'il vous offre?

» D'après la façon de penser que vous
» me connoissez relativement à l'amour
» des hommes, dit-elle, vous sentez que
» je dois y regarder de près: il en est

» beaucoup dont j'éviterois avec grand
» soin le bonheur de les intéresser. Leurs
» hommages pourroient quelquefois amu-
» ser mon orgueil, mais ils n'effleure-
» roient en rien mes principes. Leurs feux
» sont jolis, j'en conviens; mais d'après
» tout ce que j'ai lu, je ne puis m'em-
» pêcher de les comparer à ces météores
» qui éclairent la nuit, et qui la rendent
» plus sombre quand ils cessent. Je con-
» çois que quand on a été aimée, il est
» affreux de ne l'être plus. Je ne vis dans
» ce moment encore que de l'expérience
» des autres, et je n'ai point envie que
» mon cœur soit au nombre de ces mal-
» heureux qui, pour avoir été, si je puis
» m'exprimer ainsi, lardés de passions,
» sont aujourd'hui bardés de souvenirs dé-
» chirans. C'est se préparer les plus grands
» maux que de se décider à aimer; et je
» regarde comme une faveur du ciel l'é-
» loignement qu'il m'inspire pour un sen-
» timent et si doux et si cruel. »

« Aimable Béritrix, lui répondit-il,

» ces sentimens ne vous appartiennent
» point ; ils vous sont inspirés. Croyez-
» moi, ce n'est pas toujours la raison
» qu'il faut interroger, c'est le cœur. Vous
» mettez de bonne foi de l'exagération
» dans vos principes, tandis que vous
» devriez vous rappeler que l'ame ver-
» tueuse qui ne remplit pas sa destinée
» est pour jamais dévouée au malheur ;
» et vous que le ciel a créée pour plaire ;
» vous ne pouvez qu'offenser les dieux
» par une résistance sans bornes. Votre
» destinée est d'être aimée, votre devoir
» est de bien choisir, et votre choix ne
» peut pas mieux tomber que sur Bello-
» vèse. Laissez vos idées romanesques,
» vous raisonnez à froid ; mais quand votre
» cœur aura la chaleur qui lui convient,
» vous rendrez plus de justice à l'amour,
» et vous mettrez plus de prix aux soins
» de mon ami. Songez aussi que la mau-
» vaise opinion que l'on a des autres, re-
» tombe quelquefois sur soi-même. En
» effet, on suppose souvent les desseins

» qu'on auroit à la place d'un autre : voilà
» l'erreur qui occasionne tant de préven-
» tion et de fausseté dans les idées qu'on
» a de la personne que l'on critique. Votre
» opinion est peut-être juste sur la géné-
» ralité des hommes ; mais vous ne de-
» vez pas oublier qu'il est des exceptions,
» et que vous êtes digne d'en trouver une
» dans Bellovèse, dont l'esprit et le cœur
» sont bien loin de ressembler à ceux qui
» vous inspirent une juste horreur. Vous
» êtes femme, et une femme aimable est
» née pour respirer l'encens, pour mar-
» cher sur les fleurs, pour être environ-
» née de fêtes et pour oublier le tems
» dans l'enchantement de l'amour. Laissez
» dire les sots ; devez-vous craindre le
» ridicule des insensés, quand vous pouvez
» vous en dédommager par les jouis-
» sances du cœur ? Il faut toujours faire
» ce qu'on peut pour établir l'accord
» entre ses goûts et sa raison ; mais on doit
» tâcher que l'esprit ne donne pas tort
» au cœur. Quel plaisir que l'amour hon-

» nête ! quand on voit ce qu'on adore, » toutes les facultés sont des sensations, » toutes les pensées des élans de joie, et la » vie est un bonheur. . . . . Qui est plus » digne d'être aimée que vous ? Vous ne » pouvez être que sûre du succès, puisque » vous joignez à tout ce qui peut enchan- » ter l'esprit, tout ce qui peut séduire le » cœur ! »

Ils étoient encore dans leur dispute amicale, quand Celta qui les entendoit parler avec un peu de chaleur s'approcha d'eux. Elle voulut savoir le sujet de la querelle. Inguiomer rapporta la conversation, après avoir récité les vers de Bellovèse. « Je ne » suis pas étonnée, dit la princesse, de la » rêverie presque continuelle de Béritrix. » Je craignois que l'uniformité de notre » solitude en fût cause, et j'aime bien » mieux que ce soit l'amour que l'ennui. »

Béritrix s'enveloppant de modestie et de décence, s'efforçoit de cacher sous le voile de la pudeur les mouvemens qui l'agitoient malgré elle au fond de son cœur :

elle couvoit les feux délicats de l'amour, et n'osoit en laisser pénétrer le plus léger rayon. Elle se couvroit d'une indifférence qu'elle croyoit même sincère, et renfermée en elle-même, elle réunissoit toutes ses forces pour donner à sa résistance apparente l'air de son propre caractère. Mais la princesse passant par-dessus la barrière imposante de son esprit, poursuivit la nature même, pour ainsi dire, jusques dans les derniers replis de son ame, et elle y découvrit cette volupté céleste qu'entretient la pudeur, et qui rend une femme plus intéressante et plus chère; ces rapports délicats qui échappent aux sens, mais qui par mille liens invisibles unissent les cœurs honnêtes, les enchaînent, et préparent ces sentimens heureux qui accompagnent le véritable amour jusqu'au tombeau; et c'est cet amour céleste qui nous enchante dans le bonheur, qui nous console quand nous sommes malheureux. Béritrix poursuivie jusques dans ses derniers retranchemens par Celta qui joignoit beaucoup de péné-

tration à beaucoup d'esprit, eut une explosion d'autant plus forte, que sa résistance avoit été plus longue et plus pénible. Elle crut ne devoir plus dissimuler avec ses amis. En conséquence, elle avoua que malgré son indifférence, elle avoit remarqué depuis long-tems des qualités aimables dans Bellovèse, et alla jusqu'à dire qu'elle consentoit à n'aimer jamais que lui, si jamais son cœur devenoit sensible.

La nuit survenant, il faut se retirer. On rentre dans le rocher. Déjà Bellovèse et Bartida s'y étoient rendus. La princesse s'approche de Bartida et l'entretient sur ce qui concerne son fils. Pendant ce tems-là Bellovèse va retrouver Béritrix qui réfléchissoit seule dans un coin de l'appartement. L'amour d'un homme honnête est aussi timide dans le commencement que celui d'une femme vertueuse, et avant d'arriver à son but il prend plus d'un détour. Bellovèse lui parla d'abord du jeune sauvage. « Qu'il est heureux! et qu'il » est digne d'envie! il est aimé de ce qu'il

» aime : le talent qu'il a de plaire est bien
» au-dessus de la parole, et je consenti-
» rois bien à être privé d'une faculté qui
» m'est inutile, pour obtenir de vous *le*
» bonheur dont il jouit auprès de Bar-
» tida!.... — Je ne vois pas, lui répon-
» dit Béritrix, qu'il puisse inspirer plus
» d'envie que de pitié. »

Dans ce moment Bellovèse veut lui déclarer son amour avec tout le feu qui l'enflammoit. Elle étoit si aimable, qu'il ne ne pouvoit lui résister. Elle avoit les plus doux attraits, sans cependant être éblouissante de beauté; ses lèvres portoient cette expression qui annonce l'habitude du sourire, et à l'assurance de son maintien, elle joignoit une certaine mollesse dans les contours, qui donnoit même à sa gravité une tournure céleste. Il falloit l'avoir vue plusieurs fois pour l'aimer avec passion; mais quand on l'aimoit, il n'étoit plus possible de s'en détacher. Bellovèse chercha donc à lui faire agréer son hommage plein d'amour et de respect. Mais la pru-

dente Béritrix se rapprochant de la princesse, laissa comme malgré elle échapper ces paroles : « Dans le cas de sentimens » différens, je vous promets de vous en » avertir avec franchise. »

La conversation, alors, devint générale. La princesse fit une sage critique sur ceux qui croient trop aux sentimens des autres sans se donner la peine de se former un sentiment à soi. Elle avança qu'on ne doute souvent que parce qu'on ne peut pas concevoir, et que beaucoup croient tout sur parole, parce que c'est plus aisé que de réfléchir ; que c'est ainsi que l'on donne dans les idées exagérées. « Quant à moi, » dit-elle, la sagesse de l'éducation qu'on » m'a donnée m'a conduite à une simpli- » cité qui m'a toujours préservée des idées » romanesques et des écarts de l'imagina- » tion. »

Arrive le moment de se séparer, et chacun se retire dans son appartement, dans son antre, si l'on veut. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le repos que l'on prit ne

fut pas égal pour tout le monde. Béritrix avoit passé une journée fatiguante pour son cœur, et les songes vinrent embellir ce qu'on avoit tâché de lui inspirer. Pour Bartida, la nuit n'eut pour elle que des tableaux pénibles, et ses inquiétudes la tinrent continuellement éveillée. Il faut espérer que le chapitre suivant nous en dira la raison.

CHAPITRE X:

Le merveilleux du Roman.

LECTEUR, apprêtez tout ce que vous avez de foi : n'ayez pas l'obstination des incrédules, et croyez que le ciel peut tout faire. Il me semble qu'il a déjà bien assez fait, et qu'il fait suffisamment bien tous les jours, pour mériter que vous croyiez à sa puissance sans bornes. Ce que je vais vous dire renferme encore moins de merveilleux que votre individu. Concevez-vous comment vous marchez? comment vous parlez? comment vous pensez? Pouvez-vous expliquer l'obéissance de vos mouvemens à votre volonté que vous ne savez pas même définir? L'homme est entouré de miracles; il ne peut ouvrir les yeux qu'il n'en trouve par millier. Il ne peut pas réfléchir, qu'il n'en découvre à

chaque instant ; et ce que je vais faire voir, qui n'est qu'une bagatelle pour les dieux, passeroit pour une absurdité de l'imagination ? La philosophie viendroit se moquer de la crédulité que j'exige de vous ! c'est qu'elle n'est point la bonne philosophie : sa base est l'orgueil, et les colifichets de la science en sont les ornemens trompeurs. Ces messieurs ont beau dire, on ne peut rien faire de bien en politique sans la religion. Leur prophète J. J. Rousseau dit littéralement : « J'avois cru qu'on pou-» voit être vertueux sans religion, mais ». je suis bien détrompé de cette erreur. » Nous pouvons également opposer comme des argumens irrésistibles à leurs raisonnemens fous, les principes religieux de Bacon, Pascal, Descartes, Bossuet, Fénélon, Massillon, Mascaron, Fléchier, Corneille, Racine, Newton et de Leibnitz. Certainement ces modestes grands-hommes valoient bien les grands égoïstes de la petite philosophie de notre siècle !

Au surplus, en 1400 du MONDE on étoit

moins érudit que de nos jours, et l'on étoit plus savant : il n'est pas étonnant qu'on y crût davantage aux opérations des dieux. J'ai fait mon devoir en vous disant ce que je pense, maintenant faites le vôtre en me jugeant.

Dès le lever de l'aurore, Bartida sort doucement de l'appartement de la princesse, et elle se rend à l'endroit qu'habitoit alors plus souvent le jeune sauvage : elle le trouve dans un abattement qui déchire son ame. Il ne montre plus son empressement ordinaire; il est triste et embarrassé. Ses mouvemens sont déréglés, il montre les plus vives inquiétudes, et on lui voit faire les plus grands efforts pour parler. Il sent qu'il ne le peut pas, il entre en fureur, tout son corps est en nage; il se laisse tomber sur le gazon, se roule, et tombe dans les plus terribles convulsions, qui le font grincer des dents et s'arracher les cheveux.

La tendre Bartida ne sait que devenir. Si elle l'abandonne pour avoir du secours,

il peut mourir pendant ce tems-là ! Quelle situation que la sienne ! Elle ne voit plus que le ciel qui puisse la retirer de son cruel embarras. Elle joint les mains, lève les yeux vers la voûte du monde entier, et l'amour lui inspire la prière la plus touchante. Elle auroit adouci les ours, suspendu la rage des tigres, et l'on ne doit pas s'étonner que les dieux qui sont si bons en aient été attendris. Rien n'étoit plus aimable, plus attendrissant, que de voir couler à travers de longues paupières ses larmes, et en tombant sur ses joues incarnates, rencontrer le sourire enchanteur de l'innocence.

La réponse des dieux est un éclair qui la fait frissonner, accompagné d'un coup de tonnerre qui semble ébranler jusqu'au fondement du globe, et qui la fait se précipiter à terre en redoublant de ferveur. Elle ose se retourner. Que voit-elle ? un horizon couleur d'ardoise, d'où se déroule un nuage blanc en forme de ruban. Il pend au firmament, et sont gravés dessus, en lettres de feu, les vers suivans ;

« Fille de Mars, sèche tes pleurs !
» Sache que les dieux, protecteurs
» Du cher prince qui t'intéresse,
» Vont combler de mille faveurs
» Ce digne objet de ta tendresse ;
» Ils lui filent des jours heureux !
» Son exemple fera connoître
» Que celui qu'instruisent les dieux,
» N'a jamais besoin d'autre maître. »

Dans ce moment même Bartida voit à ses pieds le jeune sauvage, et quel est son étonnement, sa frayeur, quand elle l'entend parler ! « Céleste Bartida, lui dit-il, » les premiers mouvemens de mon cœur » furent pour vous, il est juste que je vous » consacre mes premières paroles ; mon » esprit et mon cœur vous appartiennent, » et désormais je vous dois tout. C'est par » votre pitié, par votre touchante piété, » que j'obtiens du ciel l'heureuse faculté » de parler, et je mets toute ma gloire à » vous devoir mon éducation..... » Au même instant il tombe à genoux, et les deux mains jointes vers le ciel, il lui adresse ses actions de graces.

Bartida peut à peine revenir de sa surprise, et sans la croyance parfaite qu'elle avoit dans le pouvoir des dieux, elle eût fait comme beaucoup de mes lecteurs, elle eût cru que c'étoit un rêve creux. Mais elle sut croire ce qu'elle voyoit, et se joignant au ci-devant sauvage, elle tombe elle-même à genoux, et fait au ciel un remercîment aussi sincère que son amour.

Ensuite elle apprend au jeune prince qui n'est plus sauvage, que sa mère est dans ces lieux. « Ho! dit-il, je m'en doute » bien, et mon cœur m'assure que c'est » Celta; car jamais je ne l'ai vue sans une » certaine émotion, que je ne pouvois dé- » finir, et qui sûrement n'étoit que l'effet » de l'amour filial. C'est le second nom » que j'ai retenu le plus facilement, et le » troisième est Sigismond, que j'entendois » souvent prononcer à ma mère. Courons » vîte, que j'embrasse ce cher et mal- » heureux auteur de mes jours. . . . »

Mais en arrivant au souterrain ils ne trouvent qu'Ultrogotte, femme de chambre

de la princesse. Dans ce moment l'idée vient à Bartida de déguiser le jeune prince en Amazone, et Ultrogotte la confirme dans cette singularité. En peu de tems le jeune prince est habillé, et Bartida se hâte de le conduire où étoit la princesse.

On le présente comme un étranger; personne ne le reconnoît. La visière de son casque cachoit, d'ailleurs, son visage. La princesse sentoit un certain plaisir qu'elle ne pouvoit définir; mais elle étoit bien loin de découvrir la vérité. Cependant Bellovèse, à force de considérer cet étranger, croit reconnoître sur le casque les armes de sa sœur. Plus il y fait attention, plus il se le persuade. Bien convaincu qu'il ne se trompe pas, il demande à l'étranger la permission de baisser sa visière; et à peine a-t-il demandé cette permission qu'il en use. O surprise! tout le monde reconnoît le jeune-homme des bois!

J'ennuierois le lecteur si je voulois peindre la joie générale qui éclata dans ce

moment. Comme c'est plus aisé à sentir qu'à rendre, je le prie de deviner tout ce que je ne dis pas à ce sujet. Cependant je dirai que Bellovèse se hâta de lui demander son amitié, et que le prince répondit que s'il eût su qu'il fût le frère de Bartida, il n'eût pas été si farouche à son égard. Celui-ci releva beaucoup les obligations qu'il avoit à Bartida, et fit le serment public que rien ne pourroit affoiblir les sentimens qu'il avoit conçus pour elle.

Quant à la princesse Celta, elle n'auroit jamais imaginé que ce coup de tonnerre qui lui fit une peur effroyable, dût lui réserver un moment aussi enchanteur. Aussitôt elle élève la prière la plus fervente au ciel, et remercie de la manière la plus touchante les dieux pour un si grand bienfait. On sait que si le cœur d'une amante est le chef-d'œuvre de la sensibilité, l'ame d'une mère est la merveille de la nature! Qu'on me dispense donc de peindre la satisfaction intérieure de cette princesse.

Mon pinceau n'est pas assez délicat, et mes couleurs ne sont pas suffisantes pour un sentiment aussi tendre.

Quand tout le monde fut un peu remis de son étonnement, la princesse fit à son fils différentes questions sur son état de sauvage. Il répondit que déjà il avoit perdu la mémoire des principaux événemens; qu'il paroît que ses esprits s'étoient abaissés au niveau de l'instinct des bêtes avec lesquelles il avoit vécu, et qu'il devoit peut-être à cet abaissement la bonne intelligence avec laquelle même il vivoit avec les animaux les plus féroces; que tout le reste s'évanouissoit en lui comme un songe.

« Ce que je me rappelle bien, dit-il, c'est » le penchant invincible que j'avois à » vous voir : je ne pouvois me rendre rai- » son des idées qui accompagnoient mes » mouvemens pour y satisfaire; je dois » pourtant vous avouer que malgré le plai- » sir que j'éprouvois auprès de vous, l'ha- » bitude s'étoit si bien changée en nature » chez moi, que je me retirois avec une

» égale satisfaction dans les bois où je vi-
» vois familièrement avec les animaux. Je
» les connoissois, j'en étois reconnu ; je
» vivois au milieu d'eux en sûreté. Il me
» sembloit que je les entendois ; une es-
» pèce d'instinct s'étoit emparé de moi,
» et je devinois tout ce qu'ils auroient pu
» me dire. Tous les autres sons m'effarou-
» choient, il n'y avoit que les leurs que
» je supportasse sans crainte. Je n'avois
» aucune idée du passé, celle du présent
» étoit fort légère, et je ne me doutois pas
» de l'avenir : en sorte que dans ce mo-
» ment même il me semble que je ne fais
» que d'être créé ; et malgré la science que
» je viens de recevoir des dieux, je suis
» si neuf encore, que j'ai la surprise de
» l'homme qui voit la lumière pour la
» première fois. Je me forme plus aisé-
» ment qu'un autre l'idée du premier
» homme jeté sur la terre. Je reporte
» mes pensées vers ces premiers tems, et
» j'en ai le saisissement et les impressions
» toutes neuves ; je suis sur-tout frappé de

» la faculté de la parole, et tout ce qui
» m'entoure m'ôte toute espèce de doute
» sur l'existence des dieux. Je vois que
» rien n'a pu se faire de soi-même, et
» quiconque me diroit le contraire me
» paroîtroit un sot qui veut faire le bel-
» esprit, ou un scélérat qui auroit besoin
» de se cacher ses crimes à lui-même.
» Maintenant que je réfléchis à ma vie
» sauvage, je sens les bornes humiliantes
» d'une pareille existence, qui n'est pas
» faite pour l'homme. Je sens que les
» hommes sont faits pour la société; et
» puisque le ciel m'a rendu la parole, c'est
» à vous, dit-il à sa mère, qu'il appartient
» de me rendre digne de leurs bontés. Quel
» amour et quelle reconnoissance ne dois-
» je pas à l'aimable et à l'inappréciable
» Bartida! C'est elle qui m'a donné le
» premier sentiment de mon être; et si
» l'amour chez moi a devancé la tendresse
» que je devois à ma mère, c'est que Bar-
» tida est la première personne que le

» ciel m'aît fait connoître plus privative-
» ment. »

« Mais, lui répondit Béritrix, puisque
» tous les objets dans le commencement,
» et avant l'arrivée de Bartida, vous pa-
» roissoient égaux, pourquoi n'avez-vous
» pas dans ce tems senti pour moi ce que
» vous sentez aujourd'hui pour Bartida ?
» — C'est, madame, répliqua-t-il, que le
» ciel vous réservoit d'exercer votre empire
» sur un autre cœur, et qu'il vouloit que
» vous fissiez une conquête plus glorieuse. »

Ensuite il demanda que sa mère lui dît pourquoi il avoit vécu différemment des autres hommes. La princesse lui répondit que Béritrix se chargeroit de ce soin, et que pour elle il falloit qu'elle se retirât, parce que sa sensibilité ne lui permettoit pas d'écouter un récit aussi pénible. En effet elle s'en fut ; ensuite on lui raconta ce que le lecteur sait bien, ce qu'il a lu jusqu'à présent ; et nous allons passer à un autre chapitre pour lui laisser prendre haleine.

CHAPITRE XI.

Les premières dispositions du jeune Prince.

Nous avons laissé dans le chapitre précédent Béritrix, Bellovèse et Bartida entretenant le jeune prince. Voyons ce qu'il en résulta.

Béritrix apprit au prince ce qu'il desiroit savoir et ce que nous savons tous. Lorsqu'elle eut cessé de parler, il montra combien il étoit touché des malheurs de Celta et de Sigismond; il y fut plus sensible qu'aux siens propres.

« Comment se fait-il, en s'adressant à » Bellovèse, vous qui tenez votre nais- » sance de Mars, que ce dieu veuille re- » cevoir des hommages aussi impurs que » ceux des Franciens, de ce peuple bar- » bare et féroce? Les heureux dons qu'il

» à faits à Bartida et à vous, semblent » pourtant annoncer des dispositions plus » humaines, un mépris même absolu pour » tout ce qui est féroce. »

« J'aimerois mieux, répondit Bello- » vèse, régner sur les tigres et les ours, » que sur une nation aussi ingrate, qui a » donné tant de preuves de sa frivolité, de » son inconstance, et qui n'a su respecter » ni les grands hommes, ni les dieux » mêmes. Il faut d'autres talens que les » miens pour gouverner de tels hommes ! » Ah ! sans doute, le ciel ne vous a » conservé que pour être le restaurateur » de cette nation, et la ramener aux prin- » cipes de la raison et des vertus. Ce que le » ciel a déjà fait pour vous, indique d'une » manière sûre ce que vous ferez à votre » tour pour lui. Je vous promets, ajouta- » t-il, que les enfans de Mars sont pour » vous, si vous voulez aller conquérir cette » nation et lui donner des lois. Hélas ! que » ne puis-je donner mes yeux à la fortune ! » il ne vous manqueroit rien. »

Le

Le jeune prince lui répondit qu'il n'en feroit la conquête que pour la partager avec Bartida et son frère. Il lui fit part aussitôt des principes qui déjà l'animoient pour purifier ce peuple souillé de crimes et le retremper tout entier dans la piscine salutaire de la vertu. Il ne cacha point qu'il entrevoyoit encore bien des malheurs et des travaux avant de consommer une opération aussi importante. Les dieux qui lui avoient rendu la parole, lui avoient en même tems fait don d'un jugement sain, d'une activité infatigable, d'une énergie qui augmenteroit avec les obstacles, et d'un génie particulier, qui voyoit tout où personne n'apercevoit rien.

Il étoit tems d'aller rejoindre la princesse; il se faisoit tard chez eux, quoique la nuit ne fût pas encore venue. Le prince prit le bras de Bartida, tandis que Bellovèse prenoit celui de Béritrix.

Le prince dit à Bartida qu'il croyoit apercevoir qu'elle avoit changé à son

égard et que sa retenue l'affligeoit beaucoup. « Mais, lui dit Bartida, ce n'est » plus de la pitié que j'ai pour vous : un » sentiment plus magnanime m'occupe » maintenant que vous avez recouvré » toutes vos facultés, et à présent je m'en » rapporte à votre pénétration seulement, » pour deviner ce que vous avez su m'ins- » pirer. »

Ensuite elle lui demanda celle de ses actions qui lui avoit plu davantage. Le prince exalta les bontés qu'il avoit reçues d'elle quand il la retira du lac. — « Ho ! » dit-elle, si je vous avois supposé une » mémoire aussi heureuse, je n'aurois » pas autant cédé à ma reconnoissance ! »

Ils arrivent. La princesse vient au-devant d'eux. Elle embrasse son fils avec la tendresse d'une bonne mère, et lui dit : « Il » ne me manque plus que de revoir votre » père pour combler mon bonheur ! »

On s'occupa le reste de la soirée des principes de l'art des gouvernemens, et on soutint qu'il étoit plus aisé de gouver-

ner un peuple nouveau, que de rétablir une ancienne nation que la démoralisation avoit portée à tous les excès ; que s'il falloit beaucoup de talens pour former l'un, il falloit tous les dons du ciel à la fois pour ramener l'autre à ses premiers principes de vertu, parce que les préventions qui vieillissent, qui font masse, sont bien difficiles à détruire. En conséquence Bellovèse et le prince s'entretinrent fort long-tems des moyens de parvenir à une aussi grande opération. Le jeune prince lui-même avança une vérité incontestable, c'est que le chef d'un empire doit avoir pour premier talent celui de choisir les hommes, et faire une grande attention à la solidité de la barrière qui doit l'entourer. Il finit par une comparaison fort singulière : il dit qu'un chef de gouvernement doit imiter l'araignée qui a tendu sa toile ; il doit être au milieu de son empire comme elle au milieu de son tissu, pour qu'on ne puisse pas remuer un fil de son état sans qu'il s'en aperçoive. On rit un peu de

cette idée; mais à mesure qu'on l'approfondissoit, on y trouvoit de la justesse. Bellovèse traita la matière importante dont on bâtit un empire. Il dit qu'il connoissoit un ciment composé de trois objets, qui le rendoit presqu'impérissable, la religion, les lois, et l'autorité que le respect doit confondre et que la politique du chef doit savoir inspirer. Avec ces trois choses bien unies, on a les mœurs qui retiennent l'abus des passions, et la morale qui donne au peuple l'esprit de conservation en lui faisant observer fidèlement les conventions sociales. Il ajouta que ces conventions sociales devoient, pour inspirer un véritable respect, être fondées sur la raison des localités, des temps et des habitudes des gouvernés. Ce qui occasionna des divisions, des subdivisions, des paragraphes et des sections à l'infini, mais qui tous, comme des rayons, partoient du point central qui est la raison relative, sans laquelle il n'y a rien de solide dans le monde, et fondée sur ce principe incontestable, que la poli-

tique ne conduit au bonheur qu'autant qu'elle puise ses principes dans la morale. Cette discussion consomma toute la soirée.

Dès que la nuit fut venue, on conduisit le prince dans l'appartement qu'on lui avoit destiné. Béritrix lui témoigna sa crainte, que cette nouveauté de se coucher ainsi ne l'empêchât de dormir. « Rassurez-vous, » lui dit-il; si quelque chose trouble mon » repos, j'espère que Bartida ne l'attri- » buera point au changement que j'é- » prouve! » — Et tout le monde se retira pour aller jouir d'un repos qu'on avoit bien mérité.

CHAPITRE XII.

Le Prince apprend à s'habiller et à monter à cheval.

CARONDAS, dans les bagages dont nous avons parlé au moment de l'exposition de Celta dans la forêt, avoit porté la précaution jusqu'à mettre différens vêtemens en cas de besoin. On n'avoit point eu occasion d'y toucher, et on les avoit serrés soigneusement pour qu'ils ne se gâtassent point. On les avoit même en quelque sorte oubliés. Mais Inguiomer qui se ressouvenoit de tout à propos, se les fit apporter par Otoglotte et Ultroglotte, les deux domestiques affidés de la princesse. Il en choisit un qui parut convenir au prince.

Si je voulois, j'aurois une belle occasion d'égayer certains lecteurs sur la gaucherie du jeune prince à mettre cet habit pour

la première fois; mais on a vu, il y a quelques années, tant de gens embarrassés dans des habits qui n'étoient pas faits pour eux, et qu'ils portoient si mal, que ce seroit répéter fastidieusement ce qu'on a vu et qu'on ne peut guère oublier. Il y a pourtant cette différence, que le prince fut naturellement au fait en peu de tems, tandis que les autres ne cesseront d'avoir une affectation qui décélera toujours que les habits distingués ne peuvent que les rendre d'une singularité remarquable.

Quoi qu'il en soit, le prince une fois habillé, Inguiomer le conduisit pour rendre visite à sa mère la princesse Celta. On le trouva passablement bien dans son habit, et l'on s'aperçut qu'il ne tarderoit pas à y être aussi bien qu'aucun autre. Il paroît que Bartida étoit celle qui le trouvoit encore mieux; car elle n'osoit pas lever les yeux, pour cacher sans doute l'impression nouvelle que faisoient sur son cœur les nouveaux charmes du jeune prince. Il faut en convenir, la nature acquiert plus de

perfection avec le secours de l'art! Et le prince, à l'âge où il étoit, avoit plus de graces dans ses vêtemens qu'il n'en avoit, pour des personnes civilisées, lorsqu'il étoit en état de nature comme les sauvages.

Bellovèse s'aperçoit de l'embarras de sa sœur, et il lui dit : « Bartida, vous avez trop » attendu pour combattre. L'ennemi s'est » ménagé des intelligences secrètes, et » maintenant je vois que la victoire est » impossible pour vous. Croyez-moi, » rendez-vous de bonne grace. Votre » retraite est assez savante pour vous faire » honneur; elle vaut un glorieux succès; » et quand on est vaincu comme vous, » c'est être vainqueur. Au surplus, la prin- » cesse a causé votre défaite, elle vous » pardonnera de vous être laissée prendre, » puisque c'est pour elle que vous vous » êtes exposée à un si grand danger. »

La princesse embrassa aussitôt Bartida, en lui disant : « Je crois m'être suffisam- » ment expliquée. »

Dans ce moment entre Béritrix. Elle

demande au prince avec son enjouement ordinaire, s'il commence à s'apprivoiser. — « Ma foi, dit-il, je n'en sais rien; » mais s'il faut être sauvage pour plaire à » Béritrix, je le redeviendrai bientôt ! »

« Non pas, s'il vous plaît, répond gaie- » ment Bartida; je vous en prie, restez » comme vous êtes. Au surplus, n'est-il » pas raisonnable que j'exige un peu de » vous pour mieux éprouver votre cœur ?»

« Elle a raison, dit Béritrix; faites » attention que jusqu'à présent elle avoit » fait toutes les avances, et quoique ce » fût vis-à-vis d'un sauvage, je suis d'avis » que son amour-propre se dédommage » aujourd'hui du danger auquel vous l'a- » vez exposée! »

C'est avec des manières aussi aimables, que les solitaires animoient leur désert, qu'ils resserroient leur union, et passoient des jours tranquilles. Point d'ambition, de jalousie, dans ces lieux: on n'y connoissoit que l'amour et l'amitié, et le reste du tems se passoit à remercier les dieux.

Ils comparoient souvent leur état actuel avec leurs malheurs passés, et ils jouissoient d'une sorte de félicité aussi grande qu'on en peut goûter sur la terre. « Il ne faut » pas trop se plaindre de la fortune, di» soit Béritrix ; il faut au contraire se con» soler de ce qu'elle honore ceux qu'elle » accable, puisqu'elle n'attaque que des » adversaires dignes d'elle. »

En général, la vie des solitaires est douce, leur société est composée de souvenirs, et si leur vie a été pure ils sont beaucoup mieux seuls qu'en compagnie. La véritable amitié est sur la terre l'éternité du cœur, et elle réside plus volontiers dans un petit nombre de personnes. Si l'on y remarque quelque défaut, c'est la tache d'un souffle impur sur un miroir d'acier, et qui disparoît bientôt. C'est là qu'on voit que la simple obligeance qui part du cœur est préférable aux apprêts fastueux de l'orgueil qui domine dans le grand monde, et qui ne vous oblige que pour faire de vous un esclave ; c'est là qu'on ne néglige rien pour

semer honnêtement des jouissances sur le chemin trop stérile de la vie, et que des bagatelles deviennent de véritables plaisirs. La grande société est dans bien des circonstances, une très-mauvaise société où l'orgueil fait la guerre à l'orgueil, où l'esprit aiguise le ridicule pour triompher en parlant de la vertu qui en fait la critique sans rien dire. Mais les ames neuves ne savent pas résister aux efforts séduisans du vice, et voilà comme la mauvaise société fait souvent que, sans penser comme les mauvais sujets, on agit comme eux! on en contracte l'habitude, et rien ne va plus vîte que la corruption. Dans la vie retirée, on est vertueux autant qu'on veut; et comme on y est plus près de sa conscience, que rien ne fait diverger ses idées, que tout vous rapporte à vous, on est intéressé pour ne pas se déplaire à soi-même, à n'avoir point de taches dégoûtantes: on se fait ainsi à être pur, et l'on parvient jusqu'à détester le côté le plus aimable même du vice. Voilà, je crois, une partie des avan-

tages que l'on retire d'une solitude aimable où l'on ne connoît ni les agitations, ni par conséquent les mouvemens corrupteurs du grand monde. On peut y être, il est vrai, sévère pour les autres; mais aussi c'est après l'avoir été davantage pour soi. J'estime donc beaucoup celui qui ne se livre au grand monde que comme un devoir pénible dont on se dégage sitôt qu'on le peut décemment. Dans le fait, que gagne-t-on à être grand? On le sait, une nouvelle sensibilité dans les peines, plus dure à supporter, plus tourmentante pour l'amour-propre et plus pénible dans la vie... Et puis, le grand homme d'état, quand il est honnête, est plus malheureux du bien qu'il ne peut pas faire, qu'heureux du bien qu'il a fait; et les contrariétés qu'il éprouve à cet égard sont autant de supplices qui liment ses jours! Le grand monde n'est donc pas ce qu'on croit.

C'est dans de pareils principes que se passa l'enfance du jeune prince. C'est dans la solitude même qu'il apprend que

la science de la société est la première de toutes, et que l'art d'administrer les hommes est le plus beau. En effet cette science a besoin de la solitude, parce qu'elle offre les sujets les plus vastes et les plus importans que l'on puisse soumettre aux méditations de l'homme. Je sais qu'il faut avoir vu le monde, mais il ne faut pas y rester pour le connoître; c'est en se retirant dans la solitude qu'on se rappelle tout ce qu'on y a vu, et qu'on a les réflexions propres à en donner la véritable connoissance. On ne juge bien d'une comédie que quand on est rentré chez soi.

C'est dans la solitude qu'on réfléchit que les hommes de la société sont si portés à l'injustice qu'ils ne sauroient trop surveiller leur conscience; que le cœur du juge même n'est presque jamais sans passion; qu'il suffit qu'on soit homme pour que l'aveuglement ou la partialité préside presque toujours aux arrêts que l'on rend. Aussi doit-on craindre plus le juge que le bourreau.

L'un vous ôte l'honneur, quand l'autre ne vous ôte que la vie ; et le premier sans doute est plus coupable que le second : la répugnance que l'on doit avoir à juger les autres est donc vraiment raisonnable. Il n'est pas aussi aisé qu'on se l'imagine d'être au-dessus des autres, même avec une grande place. Veut-on y avoir de la noblesse dans ses expressions ? il faut en avoir dans ses sentimens. . . . . de la précision dans ses paroles ? il faut de la justesse dans ses pensées. Veut-on passer pour être bon ? il faut avoir la bonté même dans son cœur : car on a beau se faire un masque, comme il n'est pas celui de la nature, l'homme qui connoît ses semblables, se fait jour à travers la dissimulation, et bientôt il y voit tous les calculs de l'égoïsme et l'embarras d'une fausse conduite. Ah ! combien j'ai vu de gens cacher le mensonge de la sensibilité sous le voile fastidieux des hyperboles ! On abuse et on s'abuse... Il faut pourtant pardonner aux grands qui se croyent plus que les autres, puisqu'ils

lisent tous les jours ce mensonge dans les yeux de tous ceux qui les entourent!....

Le jeune prince se nourrissoit également du principe, que quand on devient homme d'état, on ne s'appartient plus. Alors le devoir oblige le cœur de se taire toutes les fois que la voix de la justice se fait entendre. Le devoir est dans la loi, et la récompense dans les sentimens purs et légitimes.

C'est ainsi que ce jeune homme avoit le talent le plus rare, celui de se créer des plaisirs où les autres en cherchent. Cette forêt, malgré ses idées nouvelles, ne lui causoit aucun ennui. La nature y étoit belle par elle-même; tout y étoit simple, mais riant. L'œil ne se lassoit point d'y contempler les mêmes objets; on y étoit satisfait de tout, rien n'y étonnoit; et sans remarquer précisément de la beauté dans les détails, on y étoit ravi de la perfection de l'ensemble. Le jeune prince y laissoit promener son ame; et ses idées y pre-

noient une teinte mélancolique qui les rendoit plus solides.

Il sentit qu'il entroit dans son éducation de savoir monter à cheval et de savoir manier l'arme qu'il devoit porter. Les chevaux qu'on avoit amenés s'étoient multipliés dans la forêt; Bellovèse, malgré sa jeunesse, connoissoit parfaitement l'équitation aussi bien que l'art de l'escrime, et le prince trouva en lui un excellent maître. Il en reçut des leçons plusieurs fois le jour, et il en profita en peu de tems. On va voir dans le chapitre suivant qu'il fit très-bien d'acquérir ces connoissances.

CHAPIERE XIII.

Le jeune Prince retrouve son père. Comment, et quel en est le résultat.

Un matin le prince voulut s'essayer seul à cheval, et cependant être de retour avant que personne s'en aperçût. Il prend les armes de Bartida et sort sous ce déguisement.

Comme un jeune homme qui se tient assez bien, il pousse son cheval à toute bride, et se trouve bientôt au bord de la mer. Ensuite il ne va plus qu'au pas, se promène et rêve. Il contemploit les belles horreurs de l'élément qui lui avoit été si favorable, et le battement des lames lui occasionnoit une mélancolie qui reculoit ses idées jusques dans la première antiquité. Il reconnoissoit encore à ses mou-

vemens réglés la puissance divine qui a tout fait, sans laquelle tout seroit encore dans le néant. Il agrandissoit sa tête, pour ainsi dire, autant que la mer qu'il voyoit, et côtoyoit ainsi le rivage, plongé dans une rêverie dont il avoit peine à se débarrasser. Il étoit de ce petit nombre de personnes dont l'heureux naturel ne laisse presque rien à faire à l'éducation. Tout lui offroit pour lui un sujet de réfléchir. Il pensoit, dans ce moment, qu'il est bon que l'homme ait des malheurs, parce que les longues prospérités endurcissent le cœur. Il se rappeloit aussi ce que sa mère lui avoit dit de la société ordinaire des hommes. On y montre quelqu'estime aux personnes vertueuses, mais *toujours peu d'affection*: elles ne peuvent pas faire de mal. On y hait les méchans, mais on les craint et on les protège; tous leurs mouvemens sont dangereux. Il tiroit une affreuse conséquence de cette vérité incontestable. Il promit bien de s'y prendre de manière à n'avoir pas besoin de cette vile ressource;

que les vertus et l'instruction seroient les seuls titres pour mériter ses faveurs, si jamais il étoit dans le cas d'en accorder comme souverain. . . . . .

S'apercevant, néanmoins, qu'il alloit plus loin qu'il ne le vouloit, il tourne bride; mais il est arrêté tout-à-coup par la présence d'un homme armé de pied en cap, qui paroissoit vouloir entrer dans le fort du bois.

« Où allez-vous ? lui dit le prince; sa-
» chez que cette forêt est consacrée aux
» dieux, qu'on n'y entre pas impunément!
» — Vous êtes bien jeune, lui dit
» l'étranger, pour vouloir donner des
» leçons à ceux sur-tout qui ne vous en
» demandent pas, et qui ne sont point ac-
» coutumés à en recevoir! Je vous con-
» seille donc de vous retirer; car votre
» nation est si odieuse, que vous pourriez
» bien éprouver une partie de la colère
» qu'elle ne m'inspire que trop juste-
» ment. »

« Je suis jeune, je le sais; mais l'âge

» ne fait rien pour moi, et je sais me dé-
» fendre ! — En ce cas, en garde, dit
» le fougueux étranger; » et tous deux sont aux prises. Mais le prince, par hasard, jette les yeux sur le bouclier de son ennemi. Aussitôt il recule son cheval de plusieurs pas, et fait signe à son adversaire de suspendre. L'étranger, non moins généreux que brave, suspend et sa rage et ses coups.

« Maintenant, dit le jeune prince;
» vous pouvez me percer: je ne me dé-
» fendrai plus, et j'attends que vous me
» disiez votre nom. » L'étranger surpris, lui dit: « Je ne puis refuser cette satisfac-
» tion à votre courage; je m'appelle *Si-*
» *gismond.* »

« Ah, dieux ! . . . dit le prince. Aussitôt il se précipite à terre, et y reste un instant comme immobile. Il n'a que la force de lever sa visière, et de dire à Sigismond: « Voyez, et jugez, seigneur, si
» je dois me battre contre vous! »

Sigismond ne peut regarder son visage

sans reconnoître celui de Celta. Il ne sait qu'en penser, et il lui répond : « Non, je ne » vous attaque plus ; je respecte l'image » d'une princesse infortunée dont j'ai » causé tous les maux. » A son tour il descend de cheval. Il est à peine à terre, que le prince se baisse devant lui respectueusement : « Pardonnez, lui dit-il, à un fils » assez malheureux pour s'être mesuré » avec son père ! » et il jette ses armes à ses pieds.

« Cela se peut-il ? répondit Sigismond. » Ah ! ne me flattez pas en vain ! Hâtez-» vous de me prouver un si grand bienfait ! »

« Rien n'est plus vrai, répliqua le » prince, les dieux vous l'ont conservé ; » et pour avoir été nourri par les bêtes » les plus sauvages, la nature n'a pas » moins imprimé dans son cœur tous les » sentimens de la tendresse et du respect » qui vous sont dus. »

Aussitôt l'un et l'autre s'entrelacent en même tems et réciproquement de leurs bras ; ils forment, si je puis m'exprimer

ainsi, le chiffre de l'amour filial et de l'amour paternel réunis; c'est enfin le tableau des caresses les plus tendres!

Le prince apprend à son père que sa mère existe. Il faudroit pouvoir peindre la joie et l'enthousiasme de ce mari malheureusement incomparable, peut-être; il redouble de caresses, et son fils est de nouveau serré dans ses bras; ensuite il se jette à genoux en adressant aux dieux une prière remplie de remercîmens, où son cœur développe à la fois la tendresse d'un mari, et celle d'un père: c'est une des plus belles images qu'un cœur honnête et sensible puisse se former!

Enfin ils prennent le chemin de la forêt pour se rendre à leur destination; l'empressement qu'ils ont, ne donne point de repos aux chevaux, qui les mènent en peu de tems au célèbre rocher.

Ils aperçoivent de loin la princesse assise sur l'herbe au milieu de sa petite cour. Sigismond baisse la visière de son casque, et dit à son fils de se tenir à cin-

quante pas en arrière, et puis il s'avance vers la princesse.

Elle se lève en le voyant approcher. « Madame, lui dit-il, je ne sais si je dois » espérer mon pardon pour avoir eu le » malheur de me battre contre le prince » votre fils. Je sens que mon récit doit » vous causer de l'effroi ! Mais rassurez-» vous, princesse, il m'a désarmé au » moment que j'étois le plus animé à sa » perte : il a même usé si généreusement » de la victoire, qu'il m'a fait espérer un » asile chez vous. »

« Je suis si persuadée, seigneur, répon-» dit la princesse, que les dieux ne souf-» frent dans cette forêt épuratoire que » ceux qu'ils trouvent dignes de leur pro-» tection, que je ne balance point à vous » accorder tous les foibles secours que » ma triste situation me permet de vous » offrir. »

« J'ai vu, il n'y a pas long-tems, dit » Sigismond, l'homme du monde le plus » malheureux qui, craignant que vous

» n'ayez changé, d'après tous les maux
» qu'il vous a occasionnés, n'ose se pré-
» senter à vos yeux. »

« Mon cœur, répondit avec émotion
» la princesse, n'a jamais été sensible que
» pour Sigismond; et s'il doute de ma
» tendresse, il faut qu'il soit le plus in-
» juste, le plus cruel, et le plus ingrat
» des hommes; il est pis que ceux qui
» ont desiré ma mort avec tant d'inhu-
» manité. »

« Non, princesse, répliqua-t-il en ôtant
» son casque, Sigismond n'a pas la cruau-
» té de vous soupçonner; et s'il craint
» quelque chose, c'est de mourir de ten-
» dresse en vous retrouvant constante. »

O surprise impossible à rendre! La princesse se jette dans les bras de son époux; mille transports l'agitent; elle ne peut prononcer un mot! Tous deux après avoir versé des larmes de douleur, en repandent de joie céleste. Le jeune prince qui s'étoit tenu à cinquante pas, aperçoit la reconnoissance, et aussitôt il se précipite

pite dans les bras de son père et de sa mère, et tous les trois entrelacés, forment le groupe le plus attendrissant : les spectateurs en sont tous émus, et ils remercient eux-mêmes le ciel de cette réunion inattendue.

Sitôt que Sigismond peut sortir de son état de joie pénible, c'est pour remercier Inguiomer et Béritrix, et leur témoigner sa reconnoissance de leur attachement, qui a si peu d'exemple.

La princesse lui présente Bellovèse et Bartida comme deux personnes que le ciel lui a envoyées pour la consoler dans sa retraite. C'est dans ce moment que le jeune prince, qui n'avoit pu encore parler, tant il étoit saisi, demande à sa mère si jamais elle lui pardonnera d'avoir osé attaquer les jours de son père. Sigismond répond aussitôt, que la princesse ne pouvoit que donner des louanges à sa bravoure, et qu'il eût été honteux lui-même si son fils se fût comporté différemment contre un homme qu'il ne connoissoit pas encore.

« C'est un bonheur, s'écria Bartida, » que le prince ait imaginé de se dérober » ce matin, et de sortir de la forêt!

» Il est vrai, ajouta la princesse, que » nous nous écartons peu de notre de- » meure; et certainement l'inspiration » de mon fils a quelque chose qui tient » des dieux. »

On se hâte d'arriver à ce fameux souterrain qui servoit alors de palais; Sigismond fut étonné d'y trouver tant de commodités. La princesse Celta fit les honneurs du repas, et la joie lui rendit une grande partie de sa beauté.

Pendant que la princesse Celta racontoit à son époux tout ce qu'elle avoit souffert dans son absence; pendant que Bellovèse faisoit mille efforts pour arracher un aveu à Béritrix, qui sans être tout-à-fait insensible n'avoit pu encore se déterminer à le faire, Bartida faisoit de tendres reproches au jeune prince sur le danger auquel il s'étoit exposé. « Quoique votre témérité, lui dit-elle, se justifie naturellement par

» le succès, j'ai peine à vous pardonner
» un péril qui pouvoit m'enlever dans
» un moment toutes les facultés de mon
» ame. Dans le fait, vous quittez la forêt
» sacrée, pour aller sur le terrain pro-
» fane de vos ennemis; vous allez atta-
» quer un inconnu sur une chose qui
» devoit vous être parfaitement indiffé-
» rente !.... Oh ! il faut convenir que vous
» teniez bien peu à une vie qui conserve
» la mienne !....»

Le prince, pénétré un peu de la vérité de ces observations, se rejette sur la force intérieure qui l'aveugloit et le dominoit : il ajouta que rien dans ce monde ne se fait sans la permission des dieux, et que ce qu'il a fait par un mouvement irrésistible, étoit le pressentiment de ce qui vient d'arriver; qu'on n'est pas le maître de résister à cette sorte d'inspiration ; que la prédestinée....

« Je veux bien, dit Bartida, me con-
» tenter pour cette fois de ces excuses;
» mais, je vous en prie, qu'il ne vous

» arrive plus désormais de donner à mon » cœur les occasions de s'alarmer pour » vous. »

Après le repas on mena Sigismond au bord du lac, promenade d'usage, et qui rappeloit de doux souvenirs. C'est là que la princesse lui raconta les particularités étonnantes de sa vie, et de celle de son fils; elle l'instruisit aussi de la passion de son fils pour Bartida. Sigismond se retourne à l'instant du côté de Bartida, et lui dit : « Ne rougissez pas de ce que la » princesse me raconte à votre égard; ce » que j'apprends n'excite que plus en » moi l'ardeur de vous voir rendre son bon- » heur égal à l'excellence de son choix. »

Bartida, d'une pudeur à étonner sans doute une grande partie des femmes du siècle où nous vivons, voila modestement sa tendresse amoureuse de toutes les circonstances particulières qui l'avoient fait naître, et elle fit valoir beaucoup la reconnoissance qu'elle devoit au prince, qui l'avoit sauvée en plusieurs occasions.

« Vous vous apercevez, seigneur, lui » dit Bellovèse, que le prince votre fils » parle au milieu des bois le langage pur » de la cour. — Hé bien, lui répondit » Sigismond, il ne le doit qu'à l'amour » que votre aimable sœur a su lui inspirer! » L'amour est le meilleur maître de l'uni- » vers! Il lui devra cet instinct admirable » dont le secret est inconnu aux hommes, » qui lui fera entraîner la fortune dans » ses desseins, et forcer tous les obstacles » du sort. Par le choix qu'il a fait, son » courage sera haut, son intelligence » vaste, et ses destinées seront glorieuses. » L'amour honnête inspire les hautes ver- » tus, il influe sur la vie entière d'un » cœur qui sait choisir, et l'on peut juger » l'homme par l'objet qu'il idolâtre. »

Les autres solitaires, quoique jeunes, ne laissent pas que de mettre au jour des pensées également solides. Un naturel heureux tient lieu de l'expérience, et l'on pourroit dire qu'ils avoient de la sagesse dans un âge où l'on n'a pas encore de la.

raison ; mais il ne faut pas perdre de vue que les dieux les inspiroient un peu plus que les autres hommes, et Sigismond ne s'apercevoit pas qu'il étoit, pour ainsi dire, avec des enfans : les dieux en avoient fait promptement de jeunes vieillards. Ils parloient tous avec une noble simplicité, et sans que l'on aperçût de l'afféterie dans leurs discours, comme ce n'est que trop ordinaire dans les sociétés où l'on cherche à se faire remarquer. On ne voit que trop souvent les personnes à qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité, abuser des graces qu'elles ont reçues, pour le seul plaisir de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens, et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions, par une hauteur, un ton affecté, et une présomption propre à corrompre les plus beaux sentimens. C'est pourtant par ces singularités bizarres, par cette vanité ridicule, par ces indiscrétions dangereuses, qu'on parvient assez souvent, de nos jours, à tout dominer dans le grand monde. Heureusement les dieux avoient

préservé ces solitaires de cette domination; ceux-ci avoient l'esprit doux, facile, accommodant, et jamais un air dédaigneux: pleins d'égards les uns pour les autres, ils soutenoient la conversation la plus sérieuse avec une tranquillité qui finissoit toujours par rendre la vérité sensible, sans blesser l'amour-propre de personne. A la vérité, c'est n'avoir pas d'esprit que de ne pas s'instruire de ses devoirs pour vivre en paix avec ceux dont on fait sa société.

On s'entretint de cette manière jusqu'au soir qu'on se retira. Quelle fut la surprise de tout le monde en rentrant, de voir tout illuminé! C'étoit aux soins d'Inguiomer, secondé par Otoglotte et Ultoglotte, qu'on devoit cette illumination brillante et inattendue : on prétend même qu'une énorme quantité de bêtes féroces parurent de loin à cet éclat étonnant pour elles; que sans faire aucun mal, sans paroître même avoir intention d'en faire, elles poussèrent des gémissemens d'un ton moins affreux, et passèrent rapidement

pour disparoître aussitôt. Tout cela se passa d'une manière si extraordinaire, que personne n'eut peur ; tant il est vrai que le ciel présidoit à tout ! Enfin, c'étoit le signal de la joie que toute cette petite partie du globe ressentoit du retour heureux de Sigismond. Cette solitude parut plus charmante qu'à l'ordinaire, et l'amour se chargea du soin de compléter au mieux la fête de cet époux fidèle, qui trouva dans Celta la récompense des dieux.

CHAPITRE XIV.

Aventures de Sigismond.

Le lendemain on s'assembla comme à l'ordinaire. Béritrix dit à Sigismond que puisqu'on ne l'avoit laissé ignorer rien de tout ce qui s'étoit passé de relatif aux solitaires, il paroissoit naturel qu'il fût tenu d'en faire autant pour ce qui le regardoit.

« Mon récit, répondit-il, ne sera ni » long ni bien intéressant; car depuis que » j'avois perdu mon incomparable Celta, » tout m'étoit devenu indifférent, et j'at- » tendois la mort sans la desirer, ni sans » la craindre, et cette indifférence fut au » point que ma mémoire ne me rappellera » qu'imparfaitement et ce qui m'est arrivé » et les lieux mêmes que j'ai vus; je vais

» pourtant essayer de satisfaire une partie
» de votre curiosité.

» Vous vous imaginez facilement l'état
» dans lequel je fus au moment de m'éloi-
» gner de tout ce que j'adorois dans le
» monde ! La mort seroit venue, qu'elle
» m'auroit fait plaisir ; et sans l'espérance
» que j'ai toujours nourrie dans mon cœur,
» et le respect profond pour les dieux qui
» ordonnent de se conserver, j'aurois
» appelé cette vraie consolation des mal-
» heureux.

» Enfin je marchai jusqu'à ce que je
» me visse hors de l'atteinte des Fran-
» ciens, de ce peuple à chimères, à révolu-
» tions. Cependant il m'étoit impossible
» de quitter pour toujours et tout-à-fait,
» un pays qui renfermoit encore ce que
» j'ai de plus cher dans l'univers : je res-
» tai deux mois sur les frontières, et je
» n'en serois point parti, peut-être, si un
» mouvement de vengeance ne m'avoit
» inspiré la pensée de susciter la guerre
» à ce peuple barbare : je me flattai

» que les Thermodoréens, qui comme
» les Amazones habitent le bord du
» fleuve Thermodor, me fourniroient les
» moyens de satisfaire à mon trop juste
» ressentiment.

» Cette nation tire son origine de fort
» loin; on prétend qu'elle fut formée de
» ce reste de guerriers que le frère d'Ajax
» ramena du siége de Troie : je ne ga-
» rantis pas le fait, qui, au surplus, ne
» feroit rien à mon histoire; je dois dire
» seulement que ce peuple est brave, gé-
» néreux, hospitalier. Je résolus de m'y
» fixer, de m'y faire des amis, et d'y
» rassembler un parti propre à favoriser
» mes projets : en effet, j'y restai deux
» ans.

» Mais je perdis tout espoir de réussir.
» Ce peuple, je l'avoue, fut plus raison-
» nable que moi; il ne voulut pas se prê-
» ter à mes vues, qu'il regarda comme
» l'effet de la rage plutôt que comme un
» élan de la raison; il me démontra
» qu'une nation doit assez se respecter

» pour ne point user de moyens honteux
» contre une autre nation, et que la po-
» litique des états ne réside point dans
» ces petits moyens de mécontens qui
» veulent tout bouleverser pour leurs
» interêts particuliers, sous le prétexte
» mensonger du bien public, et qui
» ne servent qu'à faire verser le sang des
» dupes que l'on surprend, et celui des
» ambitieux qui finissent toujours mal.
» Je le confesse, j'avois tort; je le sentis,
» et je me retirai.

» Cependant j'avois la vive impa-
» tience de me rapprocher de votre in-
» grate patrie pour y faire parvenir
» quelques nouvelles à la princesse : je
» me déguisai convenablement, et je me
» mis en marche; j'arrive sur les fron-
» tières. C'est là que j'apprends la nais-
» sance de mon fils : j'y apprends aussi
» que la mère et l'enfant avoient été con-
» damnés à la mort ! Quelles entrailles
» de mari et de père ne tressailleront
» pas, et combien les miennes n'ont-elles

» pas frémi en apprenant que cet indigne
» arrêt venoit d'être exécuté ! Peignez-
» vous, si vous le pouvez, ma fureur,
» mon désespoir ! Oui, sans l'écuyer qui
» m'accompagnoit, j'attentois à mes jours!
» Mon affliction étoit trop grande pour
» que mes esprits ne fussent pas exaspérés,
» et je n'étois plus en état de faire usage
» de la raison et de la piété. Un état si
» pénible m'occasionna une fièvre brû-
» lante, et la maladie qui s'ensuivit fut
» très-longue. Je devins tout-à-fait fou,
» et je dois à cette folie mon salut, parce
» que sans elle je n'aurois voulu rien
» prendre de tout ce qui pouvoit con-
» tribuer à me rétablir. Enfin, malgré
» moi, les dieux qui me destinoient, sans
» que je le susse, au comble du bonheur,
» me rendirent la santé. Ce qui m'arrive
» aujourd'hui prouve bien que l'homme,
» dans quelques circonstances qu'il se
» trouve, a toujours tort de se porter au
» désespoir ; il y a toujours quelques

» fiches de consolation pour les malheu-
» reux qui ont de l'esprit et de la religion.
» Dès que je fus en état de monter à
» cheval, je ne songeai plus qu'à m'éloi-
» gner de cette infâme contrée où tous les
» crimes se rassembloient : je résolus d'errer
» dans l'univers jusqu'à ce que la douleur
» inséparable de mes voyages eût terminé
» ma déplorable vie. Je ne pourrois pas
» vous raconter ce que je fis, ce que je
» vis même ; car je n'étois plus qu'une
» plante ambulante ; je végétois, et rien
» de plus ! J'entrois dans une ville comme
» tant d'autres voyageurs qui n'ont pas
» les chagrins que j'avois, et je ne savois
» pas où j'étois ; mais seulement chaque
» homme que j'y voyois me faisoit hor-
» reur. J'avois une telle misanthropie,
» que les forêts faisoient ma retraite ordi-
» naire, quand je ne rencontrois pas
» d'habitation assez sauvage pour ma dou-
» leur. C'est ainsi que je vécus pendant
» plusieurs années ; rien n'étoit plus ter-

» rible que cet état ; ce n'étoit plus la
» vie, ce n'étoit pas encore la mort ; j'étois
» dans l'agonie la plus cruelle....

» Je ne pouvois non plus me dissi-
» muler mes torts, quelqu'excusables
» qu'ils fussent ; et rien ne tourmente plus
» une ame vertueuse, que d'avoir à ajou-
» ter à ses peines secrètes, la douleur de
» pouvoir se les attribuer !.... Ce n'étoit
» pas non plus le grand monde que je
» regrettois ; car, entre nous soit dit,
» pourquoi tant desirer la société des
» grands ? je l'ai connue : hélas ! on y re-
» çoit plus d'injures que de bienfaits ; on
» y méprise ceux que la fortune aban-
» donne ; l'envie y attaque les talens ; on
» n'y a point pitié des foibles, et l'on y
» croit faire grace aux malheureux,
» quand on n'achève pas de les opprimer.
» Hommes vains de vos grandes places,
» vous n'en voyez que l'éclat, et vous
» n'osez en reconnoître la misère !

» J'abrège, car aucun de ces détails
» ne peut exciter votre intérêt. Enfin dans

» ma vie vagabonde, j'arrive un soir à un
» petit village adossé à un bois épais ; je
» me détermine à y passer la nuit : le cré-
» puscule ne faisoit que de commencer,
» et tout m'invitoit à ne pas me coucher
» encore. Que faire seul dans une pa-
» reille position, si l'on ne se promène
» pas ? Je m'enfonce donc dans un vallon
» charmant, et je roulois mes pensées
» sur une jolie verdure, quand j'aper-
» çois deux hommes qui se battoient avec
» acharnement : j'étois si absorbé, qu'en les
» voyant même, il ne me vint pas tout
» de suite l'idée de les séparer.

» L'un des deux vint à désarmer
» l'autre ; le vaincu prit promptement la
» fuite, et le vainqueur n'eut que le tems
» de s'appuyer contre un arbre, parce que
» lui-même avoit été blessé. J'étois té-
» moin oculaire de sa valeur, et je ne
» pus m'empêcher de sentir pour lui une
» pitié généreuse : un homme brave est
» si intéressant quand il n'abuse pas de
» sa valeur, ou qu'il n'en use que pour

» défendre sa vie, et plus encore pour
» préserver celle des autres ! Je m'ap-
» proche pour lui offrir mes services ; il
» me remercie, m'assurant que sa bles-
» sure est légère : cependant il perdoit
» beaucoup de sang ; je mets un mou-
» choir sur sa plaie, et je l'aide à mar-
» cher jusqu'au village dont je viens de
» parler. Nous entrons dans la première
» maison ; on nous y reçoit avec beau-
» coup d'intérêt. L'Esculape vient, et il
» assure que sous peu de jours le blessé
» sera infailliblement guéri. Cet aimable
» inconnu me pria si instamment de ne
» le point quitter, que je restai.

» Le jour suivant, il put me raconter
» les différens pays où il avoit voyagé.
» De tous ceux qu'il avoit vus, il trouva
» que les Franciens étoient devenus les
» plus barbares, et qu'il falloit un mi-
» racle pour les rétablir dans leur an-
» cienne urbanité. A ce nom odieux, il
» m'échappa involontairement quelques
» mouvemens d'indignation. — Ah ! dit-

» il, votre horreur égale la mienne ! et » si donc, ajouta-t-il, vous aviez été » comme moi, témoin de la cruauté » qu'ils exercèrent, il y a dix ou douze » ans, contre la fille de leur roi et l'en- » fant qu'elle venoit de mettre au monde, » vous auriez bien plus de raison encore » de les détester.

» A ce discours, les larmes tombèrent » sur mon cœur, et bientôt de mes yeux; » l'inconnu en fut surpris; il se repentit » de m'avoir parlé avec cette franchise. » — Quel intérêt avez-vous donc dans ce » pays, me dit-il, pour que mon récit » vous ait fait tant de peine ? Ah ! que je » suis fâché du mal que je vous cause ! » — Hélas lui répliquai-je, j'aimois ten- » drement cette princesse; j'en étois ten- » drement aimé, et ce souvenir me tue ! » Je n'ai jamais pu savoir véritablement » les circonstances de sa mort; et quoique » les détails en soient affreux, j'ai besoin » que vous nourrissiez ma douleur en » les racontant : mes pleurs sont abon-

» dans, mais ils me sont chers, et vous
» ne devez pas craindre d'augmenter mes
» peines.....

» Alors il me fit le récit de tout ce qui
» est arrivé à la princesse et à mon fils :
» il ajouta que vous aviez vécu quelque
» tems dans cette forêt; mais qu'on ne
» savoit plus depuis quelques années ce
» que vous étiez devenus, et qu'on soup-
» çonnoit fort que vous étiez tous péris.
» A la fin de ce récit, je me sentis re-
» naître par l'espérance qui circula tout
» de suite dans mes idées, et j'accueillis
» une espèce de consolation en me per-
» suadant que votre perte n'etoit pas en-
» core bien certaine ; il me confirma
» même dans cette opinion, en me disant
» qu'il étoit persuadé que les dieux vous
» avoient conservés. Quand on est mal-
» heureux, l'imagination travaille autant
» que le cœur, et l'on croit bientôt ce
» qu'on desire. Cet honnête étranger me
» fit mille offres de service, et je n'en ac-
» ceptai aucun : nous nous promenions

» sur le bord de la mer, et nous gardâmes
» quelque tems le silence; mon cœur étoit
» si mélancolique, mes pensées me cau-
» soient tant de douleur, qu'absorbé dans
» mes idées, j'écrivis sur le sable les
» vers suivans que je me rappelai ma-
» chinalement :

» Mortels qui commencez aujourd'hui votre vie,
» Je ne vous porte point envie;
» Les troubles d'ici-bas sont pires que la mort!
» Si du fond du néant j'avois pu les connoître,
» Que les dieux m'eussent fait le maître de mon sort,
» Je n'aurois jamais voulu naître.....

» Mon ami, qui me suivoit dans ma
» distraction, se hâta de recueillir cet
» élan de mes douleurs; il me jura de les
» répéter chaque jour, et de les trans-
» mettre à ses amis pour les désabuser
» sur la vie, ou pour les confirmer dans
» l'indifférence qu'elle est faite pour ins-
» pirer à tout homme qui réfléchit soli-
» dement.

» Je me séparai de lui aussitôt qu'il

» fut guéri, et je n'eus un peu de tran-
» quillité que quand je commençai à
» exécuter la résolution que j'avois prise
» de venir dans cette redoutable forêt.
» En chemin je me figurois que le pis qui
» pût m'arriver, étoit que les dieux fi-
» nissent mes tourmens, en punissant de
» mort ma témérité. Arrivé sur cette
» terre, je congédiai l'écuyer qui m'ac-
» compagnoit, ne voulant pas qu'il par-
» tageât mon sort, s'il devenoit funeste :
» j'étois sur le point d'entrer ; et vous sa-
» vez le reste.... »

Aussitôt qu'il eut cessé de parler ; Celta l'engagea en l'embrassant à oublier les maux de l'un et de l'autre. « Ne cherchons plus, dit-elle, qu'à nous
» occuper du bonheur dont nous jouis-
» sons dans ces lieux. Si le ciel eût vou-
» lu que j'eusse la couronne qui m'est
» due par ma naissance, j'aurois eu le
» plus grand plaisir à vous en faire le
» présent ; mais il n'y faut plus songer,
» et le seul empire dont je puisse dispo-

» ser est mon cœur, et vous y régnez en
» maître. »

« J'ai tout ce que je desire, répondit
» Sigismond; vous me verrez enchanté
» de passer ainsi ma vie auprès de vous,
» et l'endroit le plus affreux de ce vaste
» désert, me paroîtroit même le lieu le
» plus aimable, puisque j'y serois tou-
» jours avec vous : d'ailleurs, peut-on
» manquer des choses essentielles dans un
» asile où les dieux protègent l'innocence?
» n'y avons-nous pas tout ce qui est néces-
» saire à la vie? Cette forêt est charmante;
» mais ne le fût-elle pas, ne faut-il point
» nous faire un mérite de ce qui nous de-
» vient nécessaire? Au fond, qu'avons-
» nous à regretter? un pays déchiré par
» des factions toujours renaissantes, et qui
» ne cesseront que par la présence de
» l'unité. Je m'honore de tous les senti-
» mens de l'amour de la patrie, et désor-
» mais ma patrie est la vôtre : c'est pour
» cela que j'oserois lui dire qu'elle ne sera
» jamais heureuse avec son système chi-

» mérique de la liberté sans bornes. Elle ne
» fera jamais rien de bien avec ses nom-
» breuses assemblées. Ce sont autant de
» sangsues qui ne la font que tomber
» dans un marasme absolu. Toute grande
» assemblée ne donne lieu partout qu'à
» une étude de tous les vices, de toutes
» les extravagances et de tout ce que l'hy-
» pocrisie peut offrir de plus séduisant.
» Subtilités, ambiguités, et profondeur
» développée des grands crimes, voilà
» trop communément ce qu'une assem-
» blée populaire représente chaque jour.
» Pendant une révolution, les honnêtes
» gens sont accablés sous les humilia-
» tions: à chaque instant le malheur et la
» mort, et toujours le malheur et la mort!
» De quelques-uns qui échappent, plu-
» sieurs le doivent à la nullité qu'ils ont
» reçue de la nature. Que de sujets d'é-
» pouvante et de méditation ne donne
» pas une révolution! Avec elle, tous les
» momens de la vie ne sont réellement
» que des portions de la mort. Que nous

» sommes heureux d'être maintenant hors
» de cette contrée, où le fanatisme popu-
» laire a répandu partout les élémens du
» crime ! . . . . . Pouvons-nous également
» compter comme une privation l'absence
» de ces vils flatteurs, qui n'environnent
» les grands que pour leur faire faire des
» sottises, qui ne s'y attachent qu'autant
» que leur intérêt les y détermine, qui
» les abandonnent au moindre revers, et
» qui ne les regardent en tout tems que
» comme des instrumens propres à les
» élever ? Ici, nous n'avons que de véri-
» tables amis, qui nous ont donné mille
» preuves désintéressées de leur attache-
» ment, et dont la société suffit pour em-
» bellir la plus affreuse solitude. L'hon-
» neur de gouverner offre-t-il des plaisirs
» aussi purs ? Ah ! que celui qui prend la
» tâche de gouverner une nation est grand,
» généreux, si le ciel lui a donné les ta-
» lens suffisans pour cet auguste emploi !
» Que celui qui le regarde avec envie est
» sot, ou méchant, ou ignorant ! Les dorures
» qu'un

» qu'un chef porte, cachent bien des
» peines qui dévorent en secret son cœur ;
» et si l'on savoit ce qu'il en est au fond,
» on seroit plus porté à le plaindre qu'à le
» considérer d'un air sournois et avec l'œil
» trompeur de la jalousie ; on concevroit
» plus de reconnoissance que de dépit en
» le voyant sous le poids d'une couronne!
» Goûtons donc sans aucun trouble la
» douceur des biens modestes dont nous
» jouissons en ces lieux, en nous persua-
» dant que ceux que nous avons perdus
» n'avoient qu'un éclat mensonger, qu'ils
» causent plus d'infortune que de félicité ;
» nous vivrons heureux, et les dieux se-
» ront continuellement les objets de nos
» hommages. »

Béritrix qui aimoit toujours à rire, même au milieu des conversations les plus sérieuses, ne put s'empêcher de faire aussi sa réflexion. « Je n'aurois jamais cru, dit-
» elle, qu'un homme capable d'une pas-
» sion comme la vôtre, pût avoir une
» façon de penser aussi sage que celle de

» se soumettre sans regret à ne voir jamais
» que le même objet. Je crois bien l'a-
» mitié capable d'un pareil sentiment ;
» mais l'amour ! . . . . . je ne vous cache
» pas mon étonnement !

« Grands dieux ! dit Bellovèse, vous
» êtes toujours disposée à traiter l'amour
» avec injustice ; et si vraiment il com-
» mande comme les autres dieux dans
» cette forêt, il est bien étonnant qu'il
» vous y ait laissée entrer, puisque vous
» êtes toujours son ennemie, à moins que
» ce ne soit pour me dédommager un
» jour de la tyrannie qu'il exerce sur mon
» cœur, en me faisant apercevoir tous vos
» charmes. »

« Dans le fait, aimable Béritrix, lui
» dit Sigismond, vous outragez ce dieu
» par votre trop grande méfiance. Trop de
» prudence n'est point sagesse. Quand on a
» votre esprit, on sait mettre une juste me-
» sure aux précautions qu'exige l'amour.
» Mais on n'est pas continuellement en op-
» position, ou l'on se déclare soi-même

» incapable d'aimer; ce qui seroit vraiment
» malheureux, puisque cela vous annonce-
» roit que vous péchez par le cœur. L'a-
» mour, quand il est honnête, achève d'em-
» bellir une femme. D'ailleurs, ne savez-
» vous pas que toute la nature lui est sou-
» mise? La raison elle-même est d'accord
» avec lui: elle ne l'abandonne que quand
» le choix est indigne d'elle. »

« Ah! seigneur, répondit Bellovèse,
» que je vous aurois d'obligations si vous
» vouliez lui donner souvent de pareilles
» leçons! — Cela, repartit Sigismond,
» ne se dit jamais qu'une fois. Le reste
» vous regarde, et c'est à vous qu'il ap-
» partient de connoître le chemin de son
» cœur. »

Dans ce moment arrive Inguiomer. Il apprend qu'on vient de trouver dans la forêt un cheval tout sellé et bridé, dont le maître sans doute n'est pas éloigné, soit qu'il ait été frappé de mort, soit qu'il vive encore. Sur-le-champ on prend la résolution d'al-

ler à la découverte. Mais Sigismond qui ne connoît pas encore les sentiers de la forêt, va seul rester pour tenir compagnie aux dames.

CHAPITRE XV.

Chasse dans la forêt. Ce qu'on y découvre.

Le jeune prince, Bellovèse et Inguiomer montent à cheval, et prenant chacun une route différente pour parvenir au même but, ils ne négligent rien pour en venir à leurs fins. La journée est près de finir; l'on ne trouve rien. Le jeune prince et Inguiomer, découragés de leur course infructueuse et succombant de fatigue, s'en reviennent au souterrain en témoignant leur désolation d'avoir été si malheureux.

Bellovèse est le seul qui s'obstine à cette espèce de chasse, et l'animal qui découvre le gibier à son maître n'est pas plus fidèle dans ses recherches. Cependant il commençoit lui-même à se rebuter fortement quand, faisant un dernier effort, il croit

entendre quelques gros soupirs dans une fourrée très-épaisse.

Il ranime ses forces près de s'éteindre, et court au plus vîte vers l'endroit d'où sortoient ces soupirs. Il voit un jeune homme étendu sur la terre. Il sembloit devoir expirer bientôt. Il le questionne. Le jeune homme n'a que la force de dire ces paroles: *Je suis Francien, et mes malheurs m'ont conduit ici.* Bellovèse lui tend la main, et à force de soins et de précautions sages, il le retire à la fin de ce sous-bois. Ensuite il le pose comme il le peut sur son cheval, tandis que lui marche à pied quoiqu'extrêmement fatigué. Ils arrivent fort tard au palais souterrain, où l'on étoit d'une inquiétude mortelle sur le compte de Bellovèse, et l'inconnu étoit si foible qu'il resta plusieurs heures comme s'il eût perdu tout sentiment.

Il est aisé de deviner toutes les attentions qu'on lui prodigua. Enfin l'on parvint à le faire revenir. Comme la faim et la fatigue étoient la seule cause de cet accident,

on lui donna modérément à manger, et on le fit mettre au lit. Le lendemain sa jeunesse reprit une grande partie de ses forces, et il fut en état de raconter ses aventures, dont les dames attendoient avec curiosité le tendre récit. Le lecteur ne les connoîtra que dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVI.

Aventures de Nicéphore.

Le lendemain donc, dès qu'il fut possible décemment de voir ce nouvel hôte, Inguiomer se rendit auprès de lui. On fut enchanté de voir que la nuit lui avoit rendu presqu'entièrement ses facultés. Il parut avoir la plus grande envie de connoître les personnes qui venoient d'avoir pour lui de si tendres soins. On le conduisit à l'appartement de la princesse, où Bellovèse venoit lui-même d'entrer. Après avoir salué et remercié avec beaucoup de grace la princesse, il se tourna vers le fils de Mars, qu'il reconnut pour son libérateur, et lui dit : « C'est à vous, seigneur, à » qui j'ai l'obligation d'être arraché des » bras de la mort et d'être dans un lieu,

» sinon capable de faire oublier, du moins
» d'adoucir infiniment toute espèce d'in-
» fortune. »

« Cette retraite vous est assurée, inter-
» rompit la princesse; nous ne demandons
» d'autre récompense que celle de nous
» apprendre la cause de votre hardiesse à
» pénétrer dans un lieu consacré, où per-
» sonne n'entre sans le plus grand danger. »

« Hélas! madame, répondit l'inconnu,
» je n'ai pris cette résolution qu'à la der-
» nière extrémité, et puisqu'il m'est pos-
» sible de vous être agréable par le récit
» sincère des événemens qui m'amènent
» en ces lieux, je vais me hâter de satis-
» faire votre curiosité naturelle. Je vous
» prie d'y voir le premier témoignage de
» ma reconnoissance. »

Aussitôt il commença l'histoire sui-
vante :

« Je me nomme Nicéphore, dit-il;
» c'est vous dire combien est illustre le
» sang qui coule dans mes veines! J'avois
» un frère qui avoit l'honneur d'être atta-

» ché au service d'une princesse; elle de-
» voit un jour régner sur nous : mais par un
» raffinement de barbarie et de cruauté
» qui à jamais déshonorera notre nation,
» en la rendant odieuse à toute la terre,
» cette aimable princesse fut condamnée
» par le peuple lui-même à perdre la vie
» dans cette forêt. Mon frère, par un at-
» tachement bien louable, voulut suivre la
» princesse, et c'est vous dire assez ce
» qu'il est devenu. Ah ! laissez-moi ré-
» pandre quelques pleurs sur un souvenir
» aussi déchirant ! . . . »

Dans ce moment même Inguiomer reconnoît son frère; il veut se jeter dans les bras de Nicéphore, mais la princesse l'arrête et lui fait signe de se contraindre jusqu'à la fin de son récit. Nicéphore reprend le fil de sa narration et continue ainsi :

« J'étois bien jeune encore quand ce
» malheur m'arriva, et je ne pouvois pas
» sentir toute la perte que je faisois. Le
» tems seul pouvoit me l'apprendre. Au
» bout de quelques années paroît à la

» cour un insulaire voisin, nommé Néo-
» mène. On l'avoit banni de son pays
» et on lui avoit saisi tous ses biens pour
» s'être laissé entraîner dans une faction
» par une foiblesse qui, sans faire tort à
» sa valeur, annonçoit cette mobilité de
» caractère dangereuse dans un homme
» d'état, et qui rend nulles ses vertus. Il
» ne lui restoit qu'un seul trésor, mais inap-
» préciable, que sa fille âgée de dix ans,
» et d'une beauté peu comparable. En
» arrivant il tomba malade ; il ne put aller
» plus loin et se fixa près de nous. Le roi,
» dont le cœur étoit vraiment bon, et trop
» bon sans doute, comme on le verra par
» la suite, avoit pour lui de très-grands
» égards, parce qu'il étoit convaincu de son
» repentir. Mais Néomène, plein de bra-
» voure, manquoit de courage. Il se seroit
» battu comme un grenadier, mais la
» moindre humiliation, ou plutôt la plus
» petite adversité le plongeoit dans le plus
» grand découragement : il n'y avoit que
» du physique chez lui, et point de force

» dans l'ame ; en sorte que malgré tous » les soins il mourut peu de tems après, » pleurant la noirceur qu'il avoit partagée, » pour ainsi dire, involontairement. Mais » avant de mourir il supplia le roi avec les » larmes les plus touchantes, de ne point » abandonner sa malheureuse fille, la » jeune Marcovèse. Carondas tranquillisa » son ame en lui promettant de faire élever » cette belle enfant et de lui procurer un » établissement digne d'elle.

» En effet, aussitôt la mort du père, » le roi s'empressa de confier Marcovèse » à une des premières dames de la cour. » Cette dame se nommoit Ingoberge. On » lui recommanda de la traiter comme si » elle étoit sa fille. Ingoberge n'avoit » point d'enfant ; elle n'avoit qu'une nièce, » nommée Béritrix, qu'elle aimoit beau- » coup. Cette nièce, quoique très-jeune » encore, venoit de se livrer avec mon » frère à une mort volontaire pour ne point » abandonner la princesse, fille du roi » dont je vous ai raconté la cruelle ca- » tastrophe.

» Cette triste aventure avoit rapproché
» les esprits de nos familles, et il y avoit
» une grande union entre nous. J'allois
» souvent chez Ingoberge. Quoique d'un
» âge encore peu susceptible d'une grande
» impression, et que je ne pusse pas
» bien encore raisonner le sentiment qui
» me faisoit agir, je ne pouvois m'empê-
» cher d'être touché des charmes de la
» jeune Marcovèse que je voyois presque
» tous les jours. Nous étions à-peu-près
» du même âge. Cette conformité contri-
» bua beaucoup, sans doute, à notre at-
» tachement réciproque. Quand la raison
» vint éclairer mes idées, je me sentis
» épris, et mon amour augmenta de nou-
» veau ses forces. Je m'aperçus que les
» difficultés croissoient aussi parce qu'on
» ne me permettoit plus de l'entretenir
» aussi souvent.

» Un jour que j'étois plus triste que de
» coutume, Marcovèse me pressa tant de
» lui dire le sujet de ma mélancolie, que
» je lui ouvris mon cœur avec franchise.

» Elle m'engagea beaucoup à renoncer à
» un sentiment qui ne pouvoit que faire
» le malheur de l'un et de l'autre. Elle me
» peignit combien sa situation offroit peu
» de ressources, puisqu'elle ne vivoit que
» de bienfaits: je lui répondis que je ne
» voyois, que je ne voulois qu'elle ; que
» nous serions toujours assez riches pour
» nous aimer. Bref, j'employai tant de
» prières, de supplications; le ton de sin-
» cérité qu'avoit mon respectueux amour,
» fut si pénétrant, que Marcovèse fut
» forcée en quelque sorte d'approuver
» mes sentimens pour elle.

» Pendant quelques mois je fus fort
» heureux; je brûlois du feu le plus ten-
» dre. Marcovèse avoit le souris séduisant
» qui prévient, les graces attrayantes qui
» embellissent la beauté même ; cette lé-
» géreté et cette aisance dans les mouve-
» mens qui la font deviner, et enfin cet
» accord, cet ensemble, cette harmonie
» dans tous les traits qui la composent,
» et qui lui assurent toujours la victoire :

» aussi, mon imagination n'étoit remplie
» que de ses charmes; il étoit impossible
» qu'on ne se doutât point de mon amour
» pour elle. Cependant Ingoberge, qui s'en
» aperçut, ne crut pas devoir y mettre
» même d'obstacle; elle me croyoit un
» parti sortable. Il faut en convenir,
» Ingoberge n'avoit pas sa pareille dans
» notre nation! Elle joignoit aux graces
» de son sexe toute la force du nôtre; en
» sorte qu'il falloit tout à-la-fois l'aimer
» et l'admirer.

» Marcovèse croissoit toujours en beau-
» té avec les années, et son esprit l'em-
» bellissoit encore. Carondas la voyoit
» souvent, et son amitié pour elle aug-
» menta au point, qu'il voulut l'adopter
» pour lui succéder sur le trône; mais il
» étoit dans une circonstance malheu-
» reuse pour cette opération; le peuple
» avoit été échauffé, remué, exalté, dé-
» sorganisé par des hommes qui se disoient
» sages, et employoient tous leurs talens à
» lui faire faire des folies. Tantôt le peu-

» ple est une race incrédule, esclave de
» la routine ; tantôt il est d'une crédulité
» sans exemple, sur-tout quand il s'agit
» de faire le mal, et d'une hauteur in-
» supportable quand il est question de
» sa vanité : on l'avoit tellement agité,
» qu'il se croyoit des droits chimériques
» qu'il n'a pas, qu'il ne peut pas avoir
» sans tout renverser et se précipiter lui-
» même dans l'anarchie créée par son or-
» gueil. Ces prétendus sages lui mettoient
» les torches à la main, et le poussoient en
» avant, tandis que leur sagesse ne con-
» sistoit qu'à se cacher sous le rideau po-
» litique, et à s'engraisser des sottises
» d'autrui. Ce peuple, égaré par des pré-
» ceptes perfides, étoit parvenu à se faire
» craindre d'un roi plein de bonté, dont
» la main timide tenoit foiblement les
» rênes, et qui pour épargner quelques
» gouttes de sang, devoit en faire pleu-
» voir. Ah ! que n'avoit-il autant de fer-
» meté que de patience et de bravoure !
» Les prétendus sages abusoient journel-

» lement le peuple par une apparence
» perfide de sensibilité, qui trompoit sur
» les motifs qui les pressoient, et sur les
» insinuations qu'ils aiguisoient. Je crains
» bien que ces hommes qui ne crient à
» l'égalité que pour n'avoir rien au dessus
» d'eux, ne finissent par renverser le
» trône et l'autel, et que sur les ruines
» de la religion et de la monarchie, ils
» ne fassent triompher l'athéisme et leurs
» faux principes de gouvernement. Je ne
» serois même pas étonné qu'au milieu
» des fleurs empoisonnées de leur élo-
» quence, ils n'appellassent cette profa-
» nation l'hommage à la raison, et que,
» suivant eux, ce ne fût avoir renversé
» tous les préjugés de l'ignorance, que
» d'avoir bravé le feu de l'encensoir et
» le fer des tyrans. C'est avec les grands
» mots de ce genre qu'ils enivrent la tête
» mobile d'un peuple qui n'approfondit
» rien. En vérité, j'ai été souvent enclin
» à croire que les révolutions ressemblent
» à ces astres malins qui, comme les autres

» planètes, ont leur apogée et leur péri-
» gée ; qu'elles font le tour du monde à
» des époques fixées par la nature elle-
» même, et que le dérangement des corps
» célestes portant son influence maligne
» sur les esprits les plus faciles à céder
» à tous les mouvemens déréglés, occa-
» sionne dans le monde moral ces secous-
» ses terribles qui ont les épouvantables
» résultats des bouleversemens du monde
» physique. C'est peut-être une erreur ;
» elle ne s'accorde point avec la raison
» que l'homme reçoit du ciel, et qu'il
» devroit consulter toujours avant d'agir;
» mais cette erreur m'est chère, elle re-
» tient une partie de mon indignation
» contre ces êtres féroces, qui répandent
» le crime avec le même enthousiasme
» qui ne devroit être que celui de la vertu.
» Car j'ai de la peine à me persuader que
» l'homme soit méchant par nature ; j'en
» connois tant qui sont bons, que je ne
» puis regarder la méchanceté que comme
» une maladie qui heureusement n'afflige

» pas tout le monde; et une révolution
» est une peste politique, qui fait sortir
» l'homme hors de lui-même, et lui
» donne pendant quelques instans un
» caractère qui n'est pas le sien; à peu
» près comme une fièvre brûlante exa-
» gère l'esprit d'un malade. Une révolu-
» tion peut être aussi considerée comme
» l'époque où un monument trop ancien
» s'écroule brusquement, pour n'avoir
» pas été réparé à mesure qu'il s'affoiblis-
» soit.

» Enfin, comme Carondas essaye
» d'exécuter son projet, les Franciens se
» lèvent en masse, suivant la mode du
» jour, et jurent de ne souffrir pour lui
» succéder, qu'une personne qui sortiroit
» de son sang. On se doute bien qu'il ne
» manqua pas de leur reprocher la bar-
» barie avec laquelle ils avoient traité ses
» propres enfans : dans ce moment, et
» comme par une sorte de remords, ils
» lui proposent d'épouser Marcovèse, et

» ils adoptent d'avance l'enfant qui naîtra » de cette union.

» Jugez de ma pénible situation ! Ca- » rondas qui ne vouloit point se rema- » rier, leur demanda du tems pour » réfléchir ; et je conçus un foible espoir.

» Je fus si accablé de ce coup, que je » cherchai le moyen de voir Marcovèse » en particulier. Je me traînai pour cela » chez Ingoberge : on me dit que Marco- » vèse se promenoit seule dans le jardin ; » j'allai la trouver ; elle fut frappée du » triste changement qui s'étoit fait dans » toute ma personne. Après lui avoir dé- » veloppé mes trop justes appréhensions, » elle me répondit qu'aucune fortune » ne pouvoit l'avilir au point de faire » changer son cœur pour moi. « Je ne » suis point esclave, dit-elle avec dignité, » et mon infortune ne pourra jamais mai- » triser ma volonté ; je suis à vous, et » c'est pour la vie ! »

» Je me jette à ses pieds, je lui renou-

» velle l'assurance du plus tendre amour.
» Je croyois bien que nous étions seuls
» dans ce jardin, il faisoit nuit, et nous
» n'avions vu personne ; mais plusieurs
» étoient venus pour faire leur cour à In-
» goberge, et ne la trouvant point, ils
» étoient passés dans le jardin pour l'at-
» tendre. C'est ainsi que nous fûmes en-
» tendus par trop de témoins, qui n'étoient
» séparés de nous que par une charmille.
» Cette nouvelle circula bientôt parmi le
» peuple ; et comme ce peuple s'étoit dé-
» jà érigé en souverain, qu'il desiroit que
» le roi épousât Marcovèse, il rendit de
» son chef un arrêt par lequel on défen-
» doit à tout le monde d'avoir communi-
» cation avec elle, jusqu'à ce que le roi
» eût manifesté ses intentions.

» Me voilà donc privé de la seule con-
» solation qui me restoit dans le monde!
» Je gémissois de ce malheur, et le jour
» et la nuit j'étois au désespoir, et tour-
» menté par les inquiétudes du cœur,
» qui sont les plus insurmontables. Je pris

» le parti de quitter mon pays, puisqu'i
» ne m'étoit plus qu'odieux. Cependant
» je désirois, avant de réaliser mon pro-
» jet, de m'entretenir encore une fois avec
» mon adorable amante, pour l'affermir
» dans ses promesses. J'eus le bonheur
» d'avoir pour moi une fille qui la ser-
» voit, et elle se chargea de ma commis-
» sion. Après bien des irrésolutions, et
» craignant plus pour moi que pour elle,
» Marcovèse consentit à recevoir mes
» adieux dans le même jardin : la porte
» devoit m'en être ouverte à l'entrée de la
» nuit.

» Je m'y rendis, et j'en reçus l'assu-
» rance nouvelle de ses sentimens pour
» moi. J'étois sûrement suivi des espions,
» ou cette fille elle-même m'avoit trahi;
» car, à la sortie du jardin, je fus attaqué!
» Je me défendis, mais en homme qui
» cherche une retraite, et mes armes
» m'ayant ouvert un passage, je me ren-
» dis à ma maison pour m'y enfermer :
» je me gardai bien de me coucher, et

» je fis bien. En effet, à la pointe du jour
» je m'aperçus que ma maison étoit in-
» vestie. Voyant l'instant que j'allois
» être pris, je monte à cheval, je m'élance
» les armes à la main au moment que mes
» ennemis y pensoient le moins, et je
» m'échappe heureusement : leur pre-
» mière surprise m'avoit donné le tems
» de faire un peu de chemin. Ils mirent
» bientôt à ma poursuite des hommes à
» pied et à cheval. Je courois sans trop
» savoir où j'allois, et ils m'auroient in-
» failliblement atteint, si le ciel ne m'eût
» pas inspiré l'idée courageuse de me
» jeter dans cette forêt. Etonnés de ma
» témérité, bien persuadés que j'allois
» mourir, ils cessèrent leurs poursuites.
» Je marchai tout le jour dans l'épais-
» seur de ces bois ; mais le soir il sort d'un
» bouquet d'arbrisseaux un sanglier mons-
» trueux : mon cheval est tellement ef-
» frayé, qu'au moment que je n'y pensois
» point, il fait le saut de mouton et me
» désarçonne. Je tombe, et mon cheval

» s'échappe ventre à terre. J'étois à pied,
» chargé d'armes pesantes, excédé de
» chagrin et de lassitude, et je me traînai
» comme je pus dans ce fourré où une
» main généreuse est venue me délivrer.
» Néanmoins, si l'idée que ce peuple pou-
» voit user de cruauté envers Marcovèse
» me fût venue plus tôt, certes, j'aurois
» préféré m'exposer à leur rage révolu-
» tionnaire au lieu de quitter le tendre
» objet de mes pensées. »

Dès qu'il eut cessé de parler, la princesse lui dit : « Il y a vraiment apparence
» que Carondas protégera votre bien-
» aimée ! Puisqu'il n'a pour elle que de
» l'amitié, il ne peut s'offenser du senti-
» ment qu'elle a conçu pour vous ! »

« Hélas ! madame, répondit-il, que
» peut-on attendre d'un roi sans énergie,
» qui n'a pas été le maître de sauver
» ses propres enfans ? — Mais, ajouta
» la princesse, est-on bien sûr que ses
» enfans soient morts ? — On ne peut
» en douter, madame, puisque depuis
» plus

» plus de douze ans, on n'avoit point de
» leurs nouvelles! »

« Dès que vous êtes frère d'Inguiomer,
» lui répondit la princesse, je dois comp-
» ter sur la même vertu..... Voyez votre
» frère.... et voyez Celta! »

O surprise! les deux frères s'élancent dans les bras l'un de l'autre, et tous deux se jettent aux pieds de la princesse. Ainsi se passa ce jour heureux. Que de choses n'avoient pas à se dire deux frères dans une pareille circonstance?... l'amitié n'a-t-elle pas son enthousiasme comme l'amour?... Laissons-les donc se livrer à leur félicité, et occupons-nous d'autre chose dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVII.

Bellovèse se décide à partir pour le pays des Franciens. Obstacles qu'on lui oppose. Premier mouvement d'amour qu'éprouve Béritrix. Conseil tenu pour le départ. Ce qu'il en résulte.

LE récit de Nicéphore fit naître à Bellovèse l'idée heureuse, peut-être, de connoître par lui-même ce peuple dont les mœurs étoient devenues si différentes de celles des autres hommes. Dans le fait, quel risque pouvoit-il courir? il verroit par-là ce que Carondas avoit l'intention de faire. S'il ne trouvoit aucune occasion de réussir, il profiteroit du moins de celle qui s'offroit, de prouver son zèle pour une princesse à laquelle les destins

devoient un sort plus heureux que de passer ses jours dans le fond d'une forêt.

Il fait part de son projet à la princesse; elle lui répondit qu'elle ne souffriroit point qu'il s'exposât pour ses seuls intérêts, qu'elle ne faisoit point assez de cas d'une couronne pour l'obtenir à ce prix.

Nicéphore ajouta que cependant la meilleure occasion s'offroit pour l'exécution de ce plan, puisque c'étoit le tems du tournois, où tous les étrangers sont admis indistinctement.

Ce motif acheva la détermination de Bellovèse, qui déjà brûloit d'impatience de se distinguer; car la vie qu'il menoit depuis long-tems, ne lui paroissoit pas celle d'un homme de sa naissance, et de ses inclinations. Il joignoit à l'amour honnête et à de vrais talens, une noble ambition, et de pareils hommes ne sauroient se décider à rouiller dans la tranquillité d'un homme ordinaire; tout devient leur aliment, ils tendent sans cesse à s'élever, parce que la source de leur vie est dans

une énergie continuelle. Chez les uns ce caractère cache un vice redoutable, et chez quelques autres c'est une vertu qui les mène constamment à la gloire.

Vainement, Celta, Bartida et Béritrix voulurent détourner Bellovèse de ce projet. Il avoit dans son cœur le pressentiment des grands hommes, qu'on ne peut pas maîtriser, et qui les fait remplir malgré eux-mêmes leurs hautes destinées.

Quant à la belle Amazone, quoiqu'elle parût s'y opposer, elle sentoit au fond d'elle-même une secrète satisfaction du projet de son frère : déjà elle voyoit son amant sur le trône.

Pour Béritrix, elle croyoit jusqu'à ce moment n'avoir encore rien senti que de l'amitié pour Bellovèse ; mais dans ce moment elle s'aperçut par l'inquiétude qui parcouroit son être, qu'il y avoit dans son cœur quelque chose de plus pour celui qu'elle s'imaginoit n'aimer que foiblement : comme elle mettoit beaucoup de chaleur dans les expressions dont elle

se servoit pour arrêter Bellovèse ; elle craignit qu'il ne s'aperçût du véritable motif qui la faisoit agir, et elle s'échappa pour aller rêver dans le bois.

Mais Bellovèse s'aperçut de sa fuite ; il ne tarda pas à la suivre ; il arriva sans qu'elle le vît, et il la voit pleurer au pied d'un arbre. Il la supplie de lui dire ce qui occasionne son chagrin. « J'ai, dit-elle, » éprouvé bien des malheurs ; je me suis » livrée volontairement à la mort, quoique » bien jeune ; j'ai subi mon bannissement, » et la fermeté ne m'a jamais abandon- » née : je n'ai même jamais senti un véri- » table chagrin ; et aujourd'hui ma mé- » lancolie est affreuse ! Dans ce moment » je me suis attendrie, sans pouvoir m'en » dire à moi-même la cause ; il faut que » vous la deviniez ou que vous l'ignoriez » toujours. »

« Ne craignez point, répondit Bello- » vèse, en me donnant la liberté de péné- » trer le motif de vos larmes, que je m'en » fasse un titre pour me flatter dans une

» passion que vous repoussez depuis si » long-tems. »

« Hé bien ! ajouta Béritrix emportée » par le sentiment, je ne crains plus que » le péril auquel vous allez vous exposer ! »

« Quoi ! répliqua Bellovèse avec en- » thousiasme, quoi ! Béritrix ! le ciel veut- » il me récompenser de ma constance, et » toucher votre cœur pour moi ? Oh ! si cela » est, que me reste-t-il encore à desirer ? »

« Je me suis trompée moi-même, » lui dit-elle ; mon amitié n'étoit que de » l'amour, je le sens aujourd'hui. L'hon- » nêteté constante de vos procedés, ne » m'annonce que trop qu'il est encore » des hommes dangereux même pour les » femmes qui sont le plus sur leurs gardes. » Mais puisque mon cœur me mène plus » loin que je ne le soupçonnois, accordez » du moins quelque chose à ma tendresse » alarmée. Le danger que vous allez » éprouver me désespère, et je mourrai » d'inquiétude. »

Bellovèse la mit dans tous les secrets de

son ame, et lui démontra que les périls qu'elle se figuroit n'étoient qu'imaginaires, et qu'il ne risqueroit pas une vie à laquelle elle attachoit de l'intérêt. Ensuite il lui développa les motifs qui le déterminoient; et ils étoient tels, qu'elle ne put s'empêcher de consentir à ce voyage. Après s'être donné tous les témoignages d'une tendresse honnête, et s'être promis une fidélité à toute épreuve, ils retournèrent auprès de la princesse.

Sigismond, Inguiomer et Nicéphore tinrent un conseil que convoqua Bellovèse lui-même. « Il faut bien méditer, dit Sigis-
» mond, ce que l'on a le projet d'exécuter;
» car quand le courage et l'intrépidité ne
» réussissent pas, les oisifs et les voluptueux
» leur prodiguent les noms d'imprudence
» et de témérité, parce que la timidité et
» la foiblesse font leur sûreté. Si Carondas
» eût réfléchi à l'importance de cette vé-
» rité, il ne seroit pas aujourd'hui au
» milieu de ses sujets comme parmi ses
» bourreaux. On n'est parvenu à l'enchaî-

» ner, pour ainsi dire, que parce qu'il
» a cru, par sa complaisance à céder
» toujours, rattraper l'ascendant qu'on lui
» devoit. Hélas! qu'il s'est abusé lui-
» même! Le chef d'une nation ne croit que
» trop souvent faire ce qu'il veut, tandis
» que son nom sacré ne sert dans beau-
» coup d'occasions qu'à sanctionner les
» passions d'une administration intri-
» gante, et à lui attribuer tout le mal
» qu'il ignore lui-même. La jalousie n'est
» pas indulgente, comme vous le savez,
» et un chef a tant de gens qui convoitent
» sa place, qu'une foule d'intrigans, d'am-
» bitieux et de mal-intentionnés, s'oc-
» cupent à le perdre dans l'esprit de
» son peuple pour faire triompher leur
» médiocrité. Dans le fait, les circons-
» tances, plus que la réalité, font souvent
» le mérite des hommes, et c'est ce qui
» fait qu'assez ordinairement les rangs et
» les dignités ne sont que les ombres de
» la vertu : aussi dans ce cas, j'en con-
» viens, les ombres du mérite sont

» bien payées par les ombres de l'estime!
» Je voudrois donc, si mon fils parvient
» un jour à être maître d'une grande na-
» tion, qu'il se ressouvînt que certains
» abus doivent être respectés, de peur de
» froisser la chose même dont on abuse.
» Si Carondas eût respecté tous les pré-
» jugés de ses premiers tems, si une teinte
» philosophique, aussi mal-adroite qu'in-
» considérée, n'eût pas taché sa conduite
» et par conséquent exaspéré les esprits
» médiocres, on le respecteroit lui-même
» encore. . . . . Mais il a voulu éclairer le
» peuple, et comme les sots et les igno-
» rans ne mettent point de bornes à leur
» croyance, la multitude s'est érigée en
» souveraine, et chacun s'est cru capable
» d'être le premier. De là tous les maux
» qui l'écrasent aujourd'hui. Qu'il eût
» rendu le peuple heureux dans sa con-
» dition, c'étoit ce que son devoir et
» l'humanité exigeoient de lui! Mais éclai-
» rer le peuple sur sa force, c'est l'inviter
» à s'en servir. Il ne devoit pas ignorer que

» les gens du peuple n'ont besoin que de
» savoir subsister. Les hautes connoissances
» ne sont sans inconvéniens et ne devien-
» nent même avantageuses qu'aux per-
» sonnes de la première classe, qui sont
» élevées pour voir les choses dans leur vé-
» ritable point de vue..... »

Sigismond en dit beaucoup plus ; mais nous ne devons pas en rapporter davantage pour des raisons faciles à deviner. Après ces réflexions, qui n'étoient pas entièrement inutiles, on s'occupa de tout ce qui devoit composer la conduite préliminaire de Bellovèse. Ensuite, dès que celui-ci eut recueilli tous les avis dont il croyoit avoir besoin, attendu sa très-grande jeunesse, il alla faire ses préparatifs de voyage, et le lendemain à la pointe du jour, ces mêmes amis allèrent l'accompagner jusqu'à la sortie de la forêt : il assura qu'il ne tarderoit pas à leur faire part du succès de son voyage, et il partit comme un éclair.

CHAPITRE XVIII.

Effet de l'absence de Bellovèse. Rencontre imprévue.

On n'aura pas de peine à croire que l'absence de Bellovèse forma un vide remarquable parmi les solitaires. On parloit de lui à tout instant et sous différens prétextes. C'étoit s'attacher à un portrait pour se dédommager de l'éloignement de l'original. L'esprit des solitaires le suivoit partout ; on cherchoit, mais en vain, à percer le nuage immense qui le rendoit invisible. On avoit un peu d'espoir au milieu d'une foule d'inquiétudes sur son compte. Il se passa six mois sans qu'on eût de nouvelles, et ce fut bien long, sur-tout pour la tendre Béritrix. On craignoit qu'il n'eût plus écouté les mouvemens de son cœur

que les conseils de la prudence, et qu'il n'eût été victime de sa forte énergie. On usoit ses facultés intellectuelles par toutes sortes de conjectures, et l'on étoit dans une anxiété déchirante, quand un événement singulier occasionna une distraction salutaire.

Inguiomer avoit résolu de partir incognito pour se rendre à la cour de Carondas et savoir ce que Bellovèse étoit devenu. Mais le prince qui sut son projet s'y opposa, et même affecta de le garder à vue en ne le quittant jamais sous les prétextes les moins suspects.

Un jour qu'ils se promenoient tous deux dans la forêt, ils marchoient assez vîte. Ils ne s'en apercevoient point, parce qu'ils s'agitoient en parlant toujours de Bellovèse. Ils le regardoient même comme perdu, et, suivant l'usage, ils accusoient ce qu'ils appeloient son imprudence. Leur préoccupation fut à un tel point, qu'ils arrivèrent jusqu'à l'entrée de la forêt, ou si l'on veut, par rapport à eux, jusqu'à sa

sortie. Ils étoient sur le point de s'en retourner, lorsqu'ils aperçoivent un cheval tout enharnaché, qui paissoit avec sa bride. A quelque distance étoit un homme nouvellement mort, étendu sur la poussière de la grande route. Ce spectacle les frappa de pitié. Ils se consolèrent un peu, pourtant, en s'assurant qu'ils ne le connoissoient pas. Ils s'emparent du cheval, et remettent à un autre tems le soin d'enterrer l'inconnu. Comme ils s'en revenoient tout pensifs, ils entendent une voix foible et plaintive, pas bien loin de là. Ils s'approchent; une femme sans mouvement extérieur et sans connoissance, étoit couchée sur le gazon, tandis que son cheval rôdoit autour d'elle en paissant l'herbe qui l'environnoit. Le premier soin du prince et d'Inguiomer est d'examiner cette dame qui ne leur paroissoit pas morte. Ils lui tâtent le cœur; il battoit encore. Il étoit impossible qu'ils lui donnassent là les soins nécessaires. Aussitôt ils s'occupent à briser de fortes branches, et forment comme ils

peuvent avec elles une espèce de litière à laquelle ils attellent un cheval par derrière et l'autre par devant. Ensuite ils se déshabillent, et font avec leurs habits et beaucoup de feuilles une sorte de matelas avec lequel ils adoucissent la dureté de ces branches; et puis ils posent dessus, le mieux qu'il est possible, le corps de cette infortunée, qui, quoique la mort peinte sur le visage, n'en étoit pas moins belle. C'est dans cet état qu'ils arrivent au palais souterrain.

Les dames l'environnent, et l'ayant posée sur un lit, elles lui donnèrent tant de soins, qu'au bout de quelques heures elle ouvre les yeux. Ce fut un commencement d'espérance.

Nicéphore qui ne savoit encore rien, arrive dans ce moment. Il s'approche, il examine, et dans le même instant jette un cri qui surprend tout le monde. Il ne pouvoit plus parler, tant il étoit saisi!

« Je ne demande plus, dit la princesse,

» quelle est cette jeune personne : elle ne
» m'est plus inconnue, et Nicéphore
» m'en dit assez par le saisissement qui
» l'étouffe ! »

« Ah ! grands dieux ! s'écria Nicéphore,
» ne suis-je pas bien malheureux de ne
» la revoir que pour la perdre si cruelle-
» ment ? Dans quel état je la retrouve !... »

« Vous ne la perdrez pas, mon cher
» Nicéphore, lui répondit la princesse ;
» ses yeux s'ouvrent, et sûrement ce ne
» sont que la frayeur et la foiblesse qui la
» mettent dans cet état. C'est le même
» dans lequel vous étiez. En la traitant
» comme on a fait pour vous, le résultat
» en sera le même. »

Dans ce moment Marcovèse tourne et fixe ses yeux sur Nicéphore. Ce dernier qui s'en aperçoit se jette à genoux auprès de son lit, et va lui parler. On l'arrête, et on ne lui permet que de la regarder : bientôt même on le fait retirer, parce qu'on s'aperçoit que les mouvemens de respiration de la malade augmentent d'une manière pénible. On ne laissa auprès d'elle

CHAPITRE XIX.

Histoire de Marcovèse.

Le lendemain après dîner, Marcovèse étoit assez bien remise de toutes ses fatigues. Elle s'empressa, comme elle le devoit, à satisfaire la curiosité des solitaires. Elle fit un compliment très-gracieux et de circonstance à la princesse, témoigna sa reconnoissance envers tout le monde, et commença son histoire à-peu-près dans ces termes :

« Puisque, dit-elle, Nicéphore vous a » déjà rendu compte de ce qui s'est passé » jusqu'au moment de notre séparation, » je vais seulement commencer mon ré- » cit à la fin du sien.

» Quand donc j'appris qu'il étoit pour- » suivi par les barbares, je fus d'une in- » quiétude brûlante, et quand je sus qu'il

» s'etoit précipité dans la forêt sacrée, je
» ne doutai plus de sa mort. Je ne vis plus
» alors de consolation que d'unir ma des-
» tinée à la sienne; j'en parlai à Ingo-
» berge qui me plaignit tendrement. Elle
» aimoit beaucoup Nicéphore et le re-
» grettoit avec sincérité. Elle me conseilla
» pourtant de modérer les emportemens
» de ma douleur, et d'user d'une dissi-
» mulation sage auprès du roi, qu'elle sup-
» posoit pouvoir n'être pas content d'a-
» voir un rival. C'étoit aussi lui faire un
» reproche de son extrême foiblesse pour
» un peuple qui ne vouloit tout que parce
» que son roi ne vouloit rien.

» Je compris parfaitement bien que les
» conseils d'Ingoberge étoient raison-
» nables, mais je sentis aussi que j'étois
» incapable de les suivre, tant mon cœur
» étoit agité! Pendant que nous étions à
» nous entretenir ainsi, le roi entra dans
» mon appartement, et dit à Ingoberge
» d'aller recevoir un étranger qu'il avoit
» amené avec lui.

» Carondas s'aperçut bien à travers mes
» efforts que je venois de répandre des
» larmes et que j'en verserois bien encore.
» Ne vous contraignez pas, me dit-il, vos
» pleurs ne sont que trop justes ! Il est
» bien naturel que vous regrettiez Nicé-
» phore ! ce n'est point un crime à mes
» yeux ! il méritoit votre attachement ! Si
» j'avois de l'amour pour vous, je ne vous
» parlerois peut-être pas ainsi ; mais le
» sentiment que vous m'inspirez, est celui
» d'un père tendre pour une fille aimable ;
» et malgré la faute que vous avez faite de
» vous engager sans mon consentement,
» je vous trouve excusable, parce que
» votre choix n'est point indigne de vous,
» parce que vous n'avez pas pu naturelle-
» ment arrêter les mouvemens de votre
» cœur, et que vous n'avez pas eu l'inten-
» tion de m'offenser. — La bonté du roi
» m'attendrit, et elle redonna le cours à
» mes larmes.

» Je serois indigne de vos bontés, sei-
» gneur, lui dis-je, si je vous cachois plus

» long-tems le fond de mon ame. Oui,
» j'aimois Nicéphore et j'en chéris encore
» le souvenir! Notre attachement a com-
» mencé avec notre enfance; nos idées
» ont crû ensemble; elles se sont, pour
» ainsi dire, entrelacées; la raison n'a fait
» que fortifier ce lien de l'enfance, et l'a-
» mour l'a serré bientôt avec des fleurs. Je
» ne songeois pas que je pouvois vous of-
» fenser, et si vous m'eussiez ordonné de
» ne plus le voir, il m'en auroit terrible-
» ment coûté, mais je vous aurois obéi
» aux dépens de ma vie. »

« Eh bien! reprit le roi: c'est aujour-
» d'hui que vous devez m'obéir. Renfer-
» mez vos larmes pour paroître en public,
» devant lequel je veux prendre votre
» défense. »

« Aussitôt je me jette à ses pieds, je lui
» témoigne une partie de ma reconnois-
» sance, et je lui promets de faire tout ce
» qu'il voudra. Il me laisse en liberté, et va
» rejoindre Ingoberge.

» L'étranger dont il s'agissoit étoit Gon-

» demar. Il arrivoit pour le tournois qui
» alloit avoir lieu sous peu de jours.

» J'étois si pénétrée des bontés du roi,
» que je mis tout en usage pour lui prou-
» ver mon obéissance. Le lendemain j'as-
» sistai au sacrifice qu'on avoit coutume
» d'offrir au dieu Mars avant que d'ou-
» vrir la carrière de cette sorte de combats
» publics. Gondemar étoit à côté de moi,
» et malgré mon indifférence pour tous
» les hommes de la terre, j'eus le mal-
» heur de faire sa conquête.

» C'étoit de ces fats comme il y en a
» partout. Il se croyoit tout le mérite qu'il
» n'avoit pas. Il ne voyoit point ses dé-
» fauts, et ne cessoit de parler de lui. Il
» avoit tout fait; il savoit tout; il ne crai-
» gnoit personne. Il étoit l'égal de ses
» supérieurs, il valoit beaucoup plus que
» ses égaux, et quiconque n'étoit pas de
» son avis étoit affligé d'imbécillité. Fati-
» guant par ses balivernes, il rioit de bon
» cœur de la moindre chose qu'il disoit,
» tandis qu'il n'inspiroit que le sourire de

» la pitié par son langage plein d'affé-
» terie, d'orgueil et d'impudence. C'é-
» toit absolument pour moi la caricature
» de l'esprit. Il étoit assez bien fait, et ri-
» dicule dans sa mise, il l'étoit encore
» plus dans ses manières à l'avenant. On
» souffre avec patience de pareils êtres
» quand on n'a point avec eux d'autre
» relation que celle de la société; on s'en
» amuse même dès qu'ils sont dehors, et ils
» deviennent un sujet inépuisable de mé-
» disance aussi juste que plaisante. Ce sont
» des sujets de mistification qui tuent le
» tems quand on est désœuvré; mais ils
» deviennent un supplice rigoureux quand
» ils vous font l'honneur de vous adresser
» leurs hommages et qu'ils ont des pré-
» tentions sur vos sentimens. Que je plains
» une femme avec des orgueilleux aussi
» sots!

» J'étois excédée de ses prétentions et
» de sa galanterie mal-adroite; je brûlois
» d'impatience de me retirer, et je me res-
» serrois le plus que je pouvois dans les

» réponses qu'exige la société, où l'on con-
» vient de n'humilier personne, à moins
» que ce ne soit par une politesse affectée.
» J'étois avec lui dans un de ces débats,
» quand un prodige occupa tout le
» monde.

» Les faisceaux d'armes placés d'une
» manière particulière devant la statue de
» Mars, remuèrent d'eux-mêmes sans
» qu'on y touchât; ils s'agitoient avec vio-
» lence et l'on entendoit un cliquetis qui
» fixa tous les yeux de ce côté-là. En
» même tems le ciel parut embrasé, et un
» rouleau de satin blanc qui descendit
» des nues, fit voir aux spectateurs ces
» mots, écrits dessus en traits de lu-
» mière :

» Mortels, un fils de Mars approche de ces lieux ;
» Prosternez-vous pour rendre hommage au sang des Dieux.

» On avoit été saisi de crainte ; on fut
» aussitôt rempli d'alégresse. On n'at-
» tendoit plus que son arrivée pour lui

» rendre tous les hommages qui sont au
» pouvoir des mortels.

» Malgré cette préoccupation, les Fran-
» ciens n'oublièrent point de faire déclarer
» le roi à mon égard. En effet, en sortant
» du temple, ils l'environnent et deman-
» dent impérieusement qu'il s'explique.
» Qu'un peuple est coupable quand il
» respecte aussi peu ses chefs, et que de
» malheurs doivent punir son audace que
» le ciel ne pardonne jamais! Enfin le roi
» qui déjà connoissoit la licence indécente
» de son peuple incivil, ne fut point
» étonné de cette brusque interpellation.
» Il répondit avec douceur, et demanda
» qu'on voulût bien remettre son expli-
» cation après le tournois. Les Franciens
» parurent satisfaits pour le moment, et
» ils consentirent au délai demandé,
» pourvu que ce fût le dernier.

» Ce malheureux roi donna une fête
» superbe aux étrangers qui accouroient
» de toutes parts pour le tournois. Les

» dames

» dames les plus considérables y furent
» invitées.

» Gondemar ne manqua pas de s'y trou-
» ver comme les autres. Ce sont presque
» toujours les moins méritans qui, en pa-
» reille fête, s'empressent le plus à se
» montrer. Il continua auprès de moi ses
» persécutions. On sait qu'une femme rai-
» sonnable ne connoît pas de supplice
» plus insupportable que la fatuité amou-
» reuse d'un sot. Heureusement que cette
» fois j'étois surveillée de si près, qu'il ne
» put pas me fatiguer comme il l'avoit
» voulu par de longs entretiens.

» Le lendemain le grand-prêtre an-
» nonça un songe qu'il avoit fait pendant
» la nuit précédente. Il lui prédisoit l'ar-
» rivée d'un fils de Mars. Ce fils devoit
» sortir du côté de la forêt sacrée. Tout
» le monde se porta en foule sur le
» chemin indiqué. Le roi même ne s'en
» dispensa pas, et l'on rencontra en effet
» ce céleste étranger qui venoit le long du
» rivage de la mer.

» Il fut tout étonné des acclamations pu-
» bliques ; il reconnut le roi à sa couronne,
» mit pied à terre et le salua respec-
» tueusement. — Fils de Mars, lui dit le
» roi, vous nous voyez tous empressés à
» vous recevoir. Nous devons ces honneurs
» à votre illustre naissance. Mon peuple,
» qui révère particulièrement le dieu qui
» vous a donné le jour, regarde comme
» le moment le plus fortuné de mon
» règne, celui de votre arrivée dans nos
» états.

» Seigneur, reprit l'étranger qui s'ap-
» peloit Bellovèse, je ne sais comment
» vous avez appris qui je suis ; car mon
» intention étoit bien de vous le laisser
» ignorer ; mais j'espère que cette révé-
» lation ne servira qu'à m'attirer vos
» bonnes graces que je suis jaloux d'ac-
» quérir.

» Dès que la reconnoissance fut faite,
» on entendit de nouvelles acclamations
» générales que le peuple exprima par
» des *houras* répétés, qui se prolon-

» gèrent au loin. Ensuite on le conduisit » au milieu des applaudissemens et en » triomphe au palais, où toutes les dames » l'attendoient avec autant d'intérêt que » de curiosité.

» Ingoberge et moi nous y étions. Il » parut que cet étranger fixa sur nous sa » première attention. Gondemar s'en aper- » çut. De ce moment, jalousie d'un côté, » amour-propre blessé de l'autre, il mon- » tra de la colère contre celui qui venoit » de recevoir tant d'honneurs, et qui pou- » voit lui enlever la considération que sa » fatuité lui faisoit regarder comme une » chose appartenante à lui seul. Dès-lors » il porta la plus terrible aversion à son » prétendu rival. Il s'approche de moi et » me dit :

» Est-ce que vous seriez la dupe de » tout ce manège ? partageriez-vous, ma- » dame, l'amour de ce peuple ignorant, » amoureux du merveilleux ? Croyez- » vous que cet aventurier soit réellement » le fils de Mars ?

» Ma religion, lui répondis-je, m'or-
» donne de le croire. Sûrement elle vaut
» mieux que la raison, qui ne sert qu'à
» égarer les orgueilleux quand il s'agit de
» mystères. D'ailleurs, ce que tout le
» monde croit peut bien mériter ma
» croyance!

» Eh bien! répliqua-t-il, puisqu'il a le
» bonheur de vous trouver si crédule, je
» veux éprouver, moi, s'il est réellement
» ce qu'on dit. Je ne m'en rapporte point
» aux réputations contemporaines, elles
» sont trop souvent trompeuses. Je ne lui
» rendrai hommage que quand je me se-
» rai assuré que sa valeur est égale à celle
» de son père. Mais en attendant, et
» comme les occasions de vous entrete-
» nir deviennent rares de plus en plus,
» je vous prie de profiter de celle-ci pour
» me dire la manière dont vous voulez
» répondre à l'amour qui me consume
» pour vous.

» Cette impertinente déclaration, où l'on
» voit toute l'assurance de la fatuité, ne fit

» qu'augmenter mon tendre souvenir pour
» Nicéphore; enfin, cette brusque incar-
» tade, qui montre plus de brutalité que
» de passion délicate, ne fit qu'allumer
» mon indignation contre cet homme dé-
» testable. — Quoi, lui dis-je, il faut que
» vous soyez bien téméraire, pour ne pas
» dire plus! Vous m'adressez des vœux
» pour lesquels je n'ai point d'expres-
» sions égales à leur indécence. N'avez-
» vous pas entendu le roi hier lorsqu'il a
» répondu au peuple à mon sujet? Appre-
» nez que les tournois ne regardent que les
» guerriers; ils ne sont pas institués pour
» favoriser des audacieux comme vous.
» Je vous prie très-sérieusement de cesser
» désormais vos prétentions ridicules.

» Vous n'êtes pas encore reine, me ré-
» pondit-il avec un petit air de ressenti-
» ment, et vous ne devez pas déjà en af-
» ficher la fierté: d'ailleurs, il n'est pas
» impossible que je trouve quelque moyen
» d'arrêter votre grandeur future.....

» Je me hâtois de lui tourner le dos et

» de m'en aller, quand heureusement plu-
» sieurs personnes entrèrent. C'est ainsi
» que pour cette fois je fus débarrassée de
» l'importunité d'un être auquel tant
» d'autres, qui ne s'en doutent pas, ne
» ressemblent que trop parfaitement dans
» la société. Revenons à Carondas.

» Il dit à Bellovèse qu'il n'y avoit nulle
» apparence qu'il voulût contester la gloire
» du dieu Mars, et qu'ainsi on ne le
» verroit pas au tournois, à moins que ce
» ne fût pour soutenir le parti des Fran-
» ciens.

» Mais, seigneur, lui répondit-il, je
» ne manquerai point au devoir que ma
» naissance m'impose, si je soutiens qu'on
» lui fait une injure en supposant que sa
» valeur ne soit que cruauté ; je sou-
» tiendrai, au contraire, qu'il exige qu'on
» ait de l'humanité pour le vaincu. Si
» quelqu'un veut disputer le contraire,
» je suis tout prêt à défendre mon opi-
» nion les armes à la main.

» Tous les Franciens n'avoient aucune

» prétention à contredire le fils de Mars :
» ils regardoient même comme un crime
» inutile la témérité de combattre contre
» lui, et ils répondirent qu'ils n'avoient
» rien à opposer. Mais Gondemar, dont
» je vous ai laissé entrevoir le caractère
» orgueilleux, vit un rival dans Bellovèse,
» et sur-le-champ il répondit d'un ton
» brusque que Bellovèse étoit un impos-
» teur dont il prétendoit rabattre l'im-
» pudence.

» Ce discours irrita même si fort les
» barbares Franciens, que si Bellovèse ne
» s'y fût opposé, Gondemar eût été mis
» en pièces : mais il les pria de lui laisser
» le soin de sa vengeance, et qu'il en au-
» roit amplement raison : de manière
» qu'au lieu d'un tournois ordinaire, il
» fut arrêté qu'il y auroit un combat à
» toute outrance. Le bouclier, suivant
» l'usage, devoit être donné au vainqueur.

» Bellovèse, que le sang-froid ne quit-
» toit point, comme c'est d'usage parmi
» les militaires vraiment braves, et qui

» sembloit même ne pas penser à ce qui
» devoit arriver, s'approcha de moi. Il ne
» songeoit pas que nous étions surveillés.
» Il me dit : Je m'aperçois, à votre beauté,
» madame, que vous êtes Marcovèse. J'ai
» souvent entendu parler de vous avant de
» venir ici. Quand vous me le permettrez,
» madame, je vous entretiendrai un peu
» plus longuement à ce sujet. Je ne doute
» pas que vous n'en sentiez de la satisfac-
» tion.

» Si de votre part, seigneur, lui dis-je,
» je mérite quelqu'attention, ce ne peut
» être, sans doute, que par les vœux que
» je fais pour votre gloire.

» Je m'aperçus que Gondemar nous
» écoutoit avec une rage difficile à ex-
» primer ; et je l'avoue franchement, j'é-
» tois enchanté du dépit que je causois à
» ce fat qui ne voyoit que lui, qui n'ai-
» moit que lui.

» Enfin le jour du combat arrive. Le
» peuple se rend en foule sur la place pu-
» blique. Les deux guerriers, furieux l'un

» contre l'autre, ne se font pas attendre.
» Il paroissent sur des chevaux écumans,
» qui, superbement enharnachés, ajou-
» toient encore à la grandeur du spectacle.

» Ils courent l'un sur l'autre la lance en
» arrêt. Bellovèse n'est seulement pas tou-
» ché et il culbute son ennemi. Gonde-
» mar se relève, et sur ses pieds il se met en
» garde, le javelot à la main; Bellovèse
» saute légèrement de son cheval, et il
» se met également en garde vis-à-vis de
» son adversaire. La victoire reste long-
» tems indécise. Un moment paroît en
» faveur de Gondemar; mais Bellovèse
» qui se ménageoit pendant qu'il exci-
» toit le sang bouillant de Gondemar,
» voit le moment favorable, il ranime
» toute sa vigueur, rassemble toute sa force,
» et fonce sur Gondemar qu'il désarme
» au même instant.

» Au lieu de lui ôter la vie, comme la
» loi le lui permettoit, il lui tend la main,
» l'aide à se relever, et lui dit sans hau-
» teur, mais avec dignité : Reconnoissez

» le fils de Mars à sa clémence. Apprenez
» que c'est ainsi qu'il veut qu'on en use
» avec son ennemi.

» Aussitôt les acclamations parcoururent le tour de l'arène, et les Franciens, en applaudissant à cette générosité, convinrent que c'étoit pour eux une nouvelle vertu, et que c'étoit pour la première fois qu'ils la voyoient mettre en pratique.

» Le roi présenta le bouclier au vainqueur, et le vaincu se retira, la honte sur le visage et la rage dans le cœur.

» Pendant deux jours, il ne fut question que de fêtes et de réjouissances. On n'avoit jamais vu tant de gaieté. Bellovèse gagna tellement les cœurs, que les Franciens décidèrent qu'ils engageroient le roi à le nommer son successeur, ou à souffrir que Bellovèse m'épousât.

» Carondas apprit sans peine ce que le peuple exigeoit de lui. Il avoit tant de bontés pour moi, qu'il desiroit tout ce qui pouvoit m'être avantageux. Cepen-

» dant il ne s'expliqua pas encore tout-à-
» fait.

» On vint me prévenir un matin, que
» j'eusse à me parer le plus élégamment
» possible, attendu que le soir il y auroit
» une grande fête au palais. Vous pré-
» voyez bien, sans doute, que cet ordre
» m'alarma. Je craignois que le roi n'eût
» décidé de me faire épouser Bellovèse.

» J'attachois le plus grand prix à la
» bienveillance du roi, et ma reconnois-
» sance pour lui n'avoit point de bornes;
» mais la perte de Nicéphore étoit encore
» toute entière sur mon cœur. Je regar-
» dois comme un malheur affreux de
» m'unir à l'homme le plus aimable après
» Nicéphore. Mon ame eût été moins
» révoltée, si mon mariage eût dû avoir
» lieu avec le roi, parce que le monarque
» septuagénaire me sembloit offense beau-
» coup moins la mémoire de mon amant.
» Cependant il falloit obéir, et Ingoberge
» me conduisit chez le roi. Toute la soi-
» rée s'y passa en divertissemens, et j'y

» fus comme une victime couverte de ban-
» delettes. Ma tristesse intérieure déchi-
» roit toutes mes facultés morales, et je
» ne voyois, au milieu de la joie publi-
» que, que le supplice qui m'étoit ré-
» servé.

» Bellovèse y brilloit de tout son éclat;
» et, comme le soleil efface toutes les
» étoiles, il paroissoit seul dans la société:
» on ne voyoit que lui. Il ne mettoit au-
» cun empressement particulier à me par-
» ler. Son esprit jetoit des fleurs sur tou-
» tes les femmes indistinctement, et il
» n'y en avoit pas une qui ne pût se flat-
» ter d'être aimée de lui. Néanmoins, ayant
» saisi sans affectation le moment de s'ap-
» procher de moi, il me dit tout bas
» qu'il étoit chargé de m'assurer de l'a-
» mour le plus constant, et même le plus
» fidèle; que ce qu'il avoit à m'appren-
» dre ne me déplairoit pas, et qu'il étoit
» nécessaire pour cela qu'il m'entretînt
» seule dans un endroit où nous ne pus-
» sions être entendus.

» Je fus interdite de ce discours. Je de-
» sirois l'éclaircissement d'une nouvelle
» aussi intéressante, et j'allois lui répon-
» dre, quand le roi le fit appeler et eut
» avec lui un assez long entretien.

» Il étoit fort tard quand on sortit du
» palais, et tout le monde étoit si fatigué,
» que chacun ne pensa qu'à se retirer
» promptement chez soi pour aller se re-
» poser. Pour nous, Ingoberge et moi,
» nous n'avions qu'une cour à traverser
» pour être dans la rue et vis-à-vis la
» porte du jardin de notre maison. Nous
» n'étions accompagnées que d'un flam-
» beau, qui s'éteignit je ne sais trop com-
» ment.

» Comme on ouvroit la porte du jar-
» din, et que j'y allois entrer, je me sen-
» tis soulevée de terre. Un inconnu me
» saisit dans ses bras, m'enlève, et me place
» sur un cheval à côté d'un autre homme
» à cheval aussi, qui prit promptement la
» bride du mien, et partit comme un
» trait. Je fus saisie à un tel point, que je

» n'eus pas la force de crier dans le mo-
» ment. Je ne savois ni ce que je faisois
» ni ce qu'on me vouloit. J'entendis seu-
» lement l'homme à cheval me dire tout
» bas, que si je faisois le moindre bruit
» j'étois perdue; qu'il étoit résolu à m'ôter
» la vie plutôt que de voir son entreprise
» échouée.

» A la fin je reconnois la voix de Gon-
» demar, et alors je fais des cris perçans.
» Il paroît que je fus entendue malgré la
» rapidité de sa course; car je vis bientôt
» qu'on nous poursuivoit de loin avec des
» lumières. Gondemar, comme étranger,
» ne connoissoit pas bien les chemins.
» Quand il vit qu'on étoit tout près de
» l'atteindre, il devint furieux. Eh bien!
» me dit-il, puisque vous préférez mou-
» rir à faire mon bonheur, vous allez être
» satisfaite. Ces flambeaux qui nous sui-
» vent, que vous regardez, sans doute,
» comme les instrumens de votre déli-
» vrance, vont servir à me faire porter
» plus sûrement mes coups. En même

» temps il redouble d'efforts, et prend au
» grand galop le bord de la mer qui con-
» duit à cette forêt. Au bruit des vagues
» qui avancent et reculent sur le rivage,
» il devine où il est. Il me dit alors : Enfin
» me voilà où je desirois d'arriver ! main-
» tenant je puis chercher la mort à droite
» ou à gauche, ou me précipiter avec vous
» dans la mer, ou avec vous encore me
» jeter dans la redoutable forêt. Voilà
» mon parti bien décidé, si vous ne ces-
» sez de crier, et si vous m'empêchez
» toujours de poursuivre ma route !

» Je pris également mon parti ; ce fut
» de ne pas cesser d'appeler à mon se-
» cours. Dès qu'il voit qu'on approche de
» manière à rendre certaine ma déli-
» vrance, il s'élance avec les deux che-
» vaux dans la forêt. Mourez donc, dit-
» il en entrant, puisque vous ne voulez
» pas que je vive avec vous !

» Pendant cet accès de fureur, il nous
» avoit embarrassés dans un sous-bois dont
» il ne pouvoit nous retirer au milieu de

» la nuit. C'est dans cette pénible situa-
» tion que nous attendions le jour, qui ne
» tarda pas à paroître. C'est dans ce moment
» que la mort de Nicéphore se présente à
» mon esprit avec toutes ses horreurs. Je
» tombai dans un tel abattement, que je
» ne pouvois ni remuer, ni prononcer un
» mot. Je n'avois plus d'autre ressource
» que d'implorer les dieux, puisque la
» mort me paroissoit certaine. Je vous
» jure que jamais prière ne fut plus fer-
» vente que la mienne, et je sentis tout
» ce que la religion a de consolant.

» Les Franciens n'avoient pu voir
» notre entrée dans la forêt, et il est
» possible qu'ils soient encore à notre
» poursuite.

» Au point du jour, Gondemar qui
» avoit abandonné son cheval, et qui
» m'avoit forcée à descendre du mien,
» me regarde avec des yeux étincelans de
» courroux. Il n'appréhendoit plus rien
» des poursuites; il s'adresse à moi, et me
» dit: Je vais compléter ma vengeance;

» et puisqu'il faut que je meure, je veux
» du moins avant de mourir satisfaire
» mon amour ! Après mon bonheur, que
» m'importe la mort que l'on reçoit dans
» cette forêt sacrée !

» Vous devinez aisément tout ce que
» j'ai pu lui dire, et par conséquent tout
» ce que je lui ai dit. Malheureux, lui dis-
» je, tu vas être écrasé par la foudre ! Il
» n'est pas possible que le ciel laisse inju-
» rier ainsi l'innocence. Tu déshonorerois
» le crime lui-même. — J'aurois voulu
» pouvoir fuir, mais j'étois excédée ; et
» où fuir pour qu'il ne pût pas m'attein-
» dre ? Il ose porter sur moi des mains
» téméraires, je le repousse avec indigna-
» tion ; il use de sa force, je me débats
» avec cet ascendant qu'a toujours une
» femme honnête sur un homme coupa-
» ble. Il fait de nouveaux efforts, je re-
» double de courage ; il brave les dieux ;
» il fonce sur moi avec toute la fureur de
» l'amour criminel, et le ciel, indigné de

» son impiété, le précipite mort à mes
» pieds.

» Je l'avoue, j'éprouvai dans ce mo-
» ment même une espèce de joie de me
» voir délivrée de cet horrible monstre.
» Mais au feu de ma trop juste indigna-
» tion succéda ce mouvement intérieur
» qui rappelle l'humanité en faveur même
» du plus grand criminel. Je ne pus me
» défendre d'un reste de pitié pour ce
» malheureux condamné aux tourmens
» éternels, comme tous ceux qui, comme
» lui, ne savent pas résister au déréglé-
» ment de leurs passions. Ensuite me
» voyant abandonnée dans cette forêt,
» seule, et ne sachant que devenir, incer-
» taine du sort qui m'attendoit, ayant
» sans cesse le spectacle de ce mort indi-
» gne de sépulture, mes idées effrayantes
» m'accablèrent. Je prévis la foiblesse qui
» alloit arrêter mes mouvemens. Je ne vou-
» lus point mourir à côté du crime, je
» rassemblai le peu de forces qui me res-

» toient, et je m'éloignai autant que je
» le pus de Gondemar. J'attendois la
» mort, madame ; et sans votre généro-
» sité, il est certain que je ne serois plus !»

« Je dois à mon tour, dit la princesse,
» vous apprendre qui nous sommes. Mon
» nom seul vous rappellera mes malheurs.
» Je suis Celta, cette même Celta que
» mes cruels sujets ont condamnée au sup-
» plice, dont son innocence l'a préservée.
» Celui qui vient de vous arracher à la
» mort est le prince mon fils qu'on exposa
» sans pitié en naissant à la fureur des
» bêtes fauves, moins cruelles souvent que
» les hommes. Voilà, continua-t-elle,
» Béritrix, nièce d'Ingoberge, et vous-
» même vous vous trouvez aujourd'hui
» parmi des personnes que l'infortune à-
» peu-près du même genre rassemble en
» ces lieux. Vous devez juger toute la
» part qu'elles prennent à vos peines, puis-
» qu'on n'est jamais plus sensible au mal-
» heur que quand soi-même on a été
» malheureux. »

Après quelques momens d'un silence de surprise et d'admiration, Marcovèse dit tendrement à la princesse, qu'elle n'avoit plus le droit de se plaindre ; que le plaisir qu'elle éprouvoit auprès d'elle lui faisoit oublier ses chagrins. Elle lui demanda en même tems l'honneur de lui consacrer le reste de sa vie. La princesse répondit avec les signes les plus gracieux de la reconnoissance. Tout le monde entoura Marcovèse, et la combla de caresses.

Quant à Nicéphore, il débordoit de joie ; son enchantement étoit céleste, puisque Marcovèse lui avoit été fidelle, et Inguiomer étoit ravi de voir son jeune frère heureux.

Le récit de Marcovèse tranquillisa les esprits sur le sort de Bellovèse ; Béritrix étoit dans le ravissement, et tous les solitaires reprirent leur gaieté ordinaire. Depuis, la princesse informa Marcovèse que Bellovèse, qui sollicitoit d'elle un entretien particulier, ne vouloit que lui apprendre l'heureuse conservation de Nicéphore, et

que son départ n'avoit eu pour but que les meilleurs services pour tous les solitaires sans exception.

La journée se passa dans l'appartement de Marcovèse. On desiroit qu'elle se rétablît promptement. En effet, le lendemain elle se sentit assez bien pour sortir comme les autres. La liberté qu'elle avoit de voir à son aise l'aimable Nicéphore, et le plaisir d'examiner les beautés naturelles de ce désert, lui faisoient préférer sa nouvelle retraite au séjour qu'on l'avoit forcée d'abandonner. Quant à la princesse et à Sigismond, ils avoient goûté la vie champêtre dans ce qu'elle a de plus délicieux, et ils ne se sentoient plus le moindre desir de monter sur le trône, dans le cas même où Bellovèse parviendroit à leur en ouvrir le chemin. Ils ne songeoient plus qu'à y placer le jeune prince, qui acquéroit tous les jours des graces nouvelles. Passons à un autre chapitre : il doit développer cette idée.

CHAPITRE XX.

Un songe. Le jeune prince combat un Géant. Retour de Bellovèse. Ce qui en résulte.

BARTIDA renfermée, pour ainsi dire, dans son cœur, n'étoit occupée que des hautes destinées de son amant. Un jour, de grand matin, elle entre dans l'appartement de la princesse. Celle-ci, surprise de ce qu'elle venoit sitôt, lui demande si elle avoit quelque bonne nouvelle à lui apprendre. « Madame, lui dit-elle, je viens » d'avoir un songe qui doit vous faire » plaisir. J'ai cru entendre le Dieu qui » m'a donné naissance, m'annoncer » le retour de mon frère. Je l'ai vu en » même temps offrir un sceptre au prince » votre fils. Je me flatte que mon imagi-

» nation ne m'a point trompée, ou du
» moins ce songe est un pressentiment cer-
» tain de sa grandeur future. »

Celta, toute étonnée, lui dit qu'elle a fait absolument le même songe, et qu'elle espère beaucoup de cette conformité.

Sigismond ajouta aussitôt : « J'ai une
» telle confiance dans ce pressentiment,
» que je vais faire tout de suite les pré-
» paratifs nécessaires pour aller au-devant
» de Bellovèse. Je crois, en tout événe-
» ment, qu'il vaut mieux hasarder une
» promenade inutile, que de manquer de
» lui rendre ce que nous lui devons. »

En peu de tems tout est prêt, et il sort. Le jeune prince, Nicéphore et Inguiomer l'accompagnent, n'ayant d'autres armes que leurs lances et leurs boucliers. D'abord ils parcourent indifféremment les plus beaux endroits qui se présentent ; ensuite ils prennent la résolution d'aller sur le chemin que devoit prendre Bellovèse pour revenir.

Mais dans la route ils aperçoivent une

source si agréablement soignée par la nature, qu'ils ne croient pas devoir la dépasser sans s'y reposer un moment. Sigismond s'y entretenoit avec son fils de plusieurs circonstances de sa vie. Il lui demanda entr'autres s'il ne croyoit pas avoir perdu de sa légéreté depuis qu'il ne vivoit plus avec les animaux de la forêt. Le jeune prince lui dit que ce devoit être ; que ne s'exerçant plus à la course, il devoit avoir perdu beaucoup de sa vélocité.

Ils étoient près de remonter à cheval, quand une biche parut. Le jeune prince profita de l'occasion pour s'essayer. Il partit avec tant de vîtesse, que bientôt on ne le vit plus. D'abord Sigismond s'amuse de cette course qu'il regarde comme un badinage. « Je vois bien, dit-il, que mon » fils veut prouver qu'il n'a point oublié » les leçons de ses premiers maîtres. » — Et on se remit au bord de la source pour y attendre le retour du jeune homme.

Deux heures se passent, et il ne revient pas..... Il faut être père pour sentir tout ce qu'a

qu'a de déchirant une pareille inquiétude pour un tendre père ! On craint qu'il ne lui soit arrivé quelque chose de fâcheux. On se hâte d'aller à la découverte. On y emploie inutilement la journée entière. « Qu'allons-nous faire ? dit Sigismond. Si » nous nous en retournons sans lui, la » princesse va mourir d'inquiétude. Mon » avis est que nous passions la nuit ici. » Demain, je l'espère, nous serons plus » heureux. »

Le lendemain, dès que l'aurore eut un peu éclairé les objets, on continua la recherche. On étoit précisément sur la route que Bellovèse devoit prendre ; l'on approchoit de la lisière de la forêt, quand on entend un cliquetis d'armes. On hâte le pas : on arrive, et l'on voit étendu sur la poussière un géant effroyable qui venoit d'y tomber. Le jeune prince étoit appuyé contre un arbre. Il y étoit dans un abattement qui faisoit craindre qu'il n'eût été dangereusement blessé. Le cri de Sigismond fut affreux. Mais le jeune prince

le rassure bientôt, en lui demandant pardon de l'inquiétude qu'il lui a causée.

« Je n'ai pu me dispenser d'obéir aux » dieux, dit-il : voyez ce bouclier magni- » fique, et lisez l'ordre qu'il porte. »—En effet, on y vit gravés les vers suivans :

« Que l'enfant protégé par le Dieu de la guerre
» En trouvant cet égide obéisse à son père ;
» Qu'il aille sur-le-champ
» Rencontrer le géant,
» Reste impur et cruel d'une maudite race ;
» Que par son grand courage, il renverse, il terrasse
» Ce monstre qui voudroit profaner la forêt !
» Qu'il succombe aujourd'hui, qu'il meure... c'est l'arrêt ! »

Cette aventure surprit tous les assistans, qui ne pouvoient revenir de leur saisissement. Sigismond ne disoit rien : il se contentoit de mesurer des yeux l'étendue de ce géant, et puis il regardoit son fils. Plus il appuyoit sur la comparaison, et plus il manquoit d'expressions pour rendre son étonnement. Enfin, son fils lui explique ce mystère.

« Je poursuivois la biche depuis long-

» temps, dit-il, et je ne pouvois l'atteindre, quand elle me fait entrer dans un » sous-bois fort épais, et s'y arrête. Elle » reçut alors mes caresses sans en être » effarouchée. Sur le point de m'en revenir, j'aperçois près d'elle ce bouclier » attaché à un arbre avec une lance qui » le croisoit. Je lis l'inscription; je me » figure qu'elle s'adresse à moi. Aussitôt » je prends le bouclier et la lance; j'accours à l'entrée de la forêt, et j'y rencontre ce redoutable ennemi. C'est avec » le secours des dieux, sans doute, que je » l'ai vaincu, malgré l'énorme différence » entre lui et moi. Je crois lui avoir entendu dire en mourant : Voilà donc le » sort qui attendoit le dernier des Titans, » moi qui avois l'espoir d'entretenir la révolte et l'anarchie parmi les Franciens !... » A ces mots que j'ai cru bien entendre, il » rendit son dernier soupir, dont la force » m'avoit mis dans l'abattement où vous » m'avez trouvé. »

« O mon fils ! répondit Sigismond,

» la vie est tissue de merveilles. J'espère
» qu'un jour tu seras le digne représen-
» tant de la grandeur des dieux, et sur-
» tout de leur bonté. Souviens-toi que
» l'élévation n'est que le comble du mal-
» heur quand elle ne sert pas à rendre
» meilleur que les autres hommes. Ce
» qui n'est rien dans un particulier, de-
» vient tout de suite un crime dans celui
» qui dépasse les autres par son rang, et
» on ne lui pardonne rien. Profite de mes
» avis, mon fils, et, quoique précoces,
» souviens-toi qu'ils te deviendront néces-
» saires. Retiens-les, et réfléchis d'avance
» sur leur solidité. C'est le moyen d'ap-
» prendre en peu d'années ce qui exige-
» roit des siècles d'une autre manière.
» Voilà l'avantage de l'éducation, et la
» reconnoissance que l'on doit à tous les
» maîtres. Les méthodes de ce genre sont
» les leviers dont l'esprit humain se sert
» pour lever les masses trop pesantes de
» l'intelligence; et comme les opérations
» de l'esprit humain sont toujours lentes,

» on a trouvé ainsi le moyen de leur don-
» ner l'activité qui leur manque naturelle-
» ment. C'est à moi de lire pour toi dans
» l'avenir, et de préparer ton expérience,
» de la mûrir même par la mienne. Je te
» considère comme devant un jour ser-
» vir d'exemple aux autres hommes, et
» je te fais part de toutes mes idées pour
» t'aider à mériter de bonne heure l'au-
» guste emploi que les dieux te destinent.
» Les plaisirs des grands ne sont que trop
» souvent les enfans de la vanité ; que les
» tiens ne cessent d'être les inspirations
» de la bienfaisance. Quand tu soulageras
» un malheureux dans sa nécessité, donne-
» toi bien de garde de le blesser dans son
» amour-propre. On doit bien distinguer
» l'honorable fierté qui rejetant une au-
» mône implore et bénit un secours, de
» cette bassesse d'ame qui ne se conten-
» tant point de la bienfaisance, ne rougit
» pas d'être assistée par la charité publi-
» que. La première est estimable, et elle
» devient utile à la chose publique par

» son industrie, tandis que l'autre pèse
» sur elle, et en devient la sangsue. Les
» grands n'ont trop souvent le cœur
» doublé d'un triple airain, que parce
» qu'ils ne veulent pas se donner la peine
» d'étudier les hommes, et qu'il leur est
» plus commode de les confondre et de
» les regarder tous comme indignes de
» leur intérêt. Dans nos mœurs actuelles,
» le fripon mal-adroit est le seul coupa-
» ble, et le pauvre est le plus ridicule des
» hommes : avec cela faites une morale
» publique, je vous en défie ! Tu vois,
» mon ami, que voilà des matériaux sur
» lesquels tu peux travailler d'avance.....
» Prends l'habitude de réfléchir sur tout ;
» il te viendra des idées dont tu seras
» étonné toi-même. L'esprit exercé à pen-
» ser, saisit, même dans les lieux les plus
» arides, toutes les petites circonstances
» qui peuvent fournir des réflexions, et
» l'on ne s'ennuie jamais. Ensuite porte
» continuellement, et rassemble toutes tes
» idées sur le but que tu te proposes, et

» il est comme impossible, avec ton heu-
» reuse organisation, et que tu ne par-
» viennes pas à ce que tu dois en atten-
» dre, et que tu ne surpasses pas même
» la mesure ordinaire des autres hommes
» qui ne prévoient que peu, ou qui ne
» travaillent que par routine. »

Ils s'entretenoient ainsi, quand ils voient de loin un homme arriver au galop. Ils vont au-devant; ils reconnoissent Bellovèse; quelle joie! On lui raconte le prodigieux succès du jeune prince. Quelle est sa surprise! il regarde le corps immense du géant, et se retournant vers le jeune prince, il lui dit: « O jeune héros, quel
» pressentiment vous donnez de tout le
» bien que vous ferez! et que vous avez
» de monstres encore à détruire chez les
» Franciens! Ce ne sera pas sans des tra-
» vaux au-dessus de l'humanité, que vous
» parviendrez à rendre à ce peuple ses
» antiques vertus. Quel dommage que
» votre valeur fût ignorée de l'univers!
» vous êtes digne de tenir les rênes d'un

» empire, et vous vaincrez, je l'espère;
» tous les monstres qu'on affectera de
» placer sur votre chemin! vous régnerez
» pour le dépit de vos ennemis, pour le
» bonheur et la gloire de votre siècle!
» Mais c'est en présence de l'illustre prin-
» cesse, votre mère, qui doit vous servir
» de règle, que je vous rendrai compte
» des mesures que j'ai prises pour vous
» faire monter sur le trône. »

« Déjà nous savons par Marcovèse, ré-
» pondit le jeune prince, que la couronne
» vous a été offerte. Un homme moins
» délicat, moins généreux, n'auroit pas
» manqué d'accepter un trône que l'on
» peut regarder comme le premier de
» l'univers. »

« Je me persuade, dit Bellovèse, que
» vous ne m'avez point déshonoré par un
» soupçon qui blesseroit et ma vertu et
» notre amitié! Je ne demande que l'hon-
» neur d'être admis au nombre de vos
» sujets les plus fidèles. Je vous remercie
» également du plaisir que vous me faites

» de m'apprendre que Marcovèse est parmi
» vous. Je n'aurois su comment m'appro-
» cher de Nicéphore, dans la crainte qu'il
» ne lût dans mes yeux les nouvelles fâ-
» cheuses touchant l'objet cher à son cœur.
» On n'a pas pu découvrir dans toute la
» Francie ce qu'elle est devenue. »

Déjà la nuit étoit fort avancée, l'obscurité étoit telle, que par l'éloignement il étoit impossible de se rendre au palais souterrain On prit la résolution de rester dans ce même endroit jusqu'au retour de l'aurore. Bellovèse, desireux de connoître toutes les particularités de l'aventure de Marcovèse, et la manière dont le jeune prince avoit trouvé la lance et le bouclier avec lesquels il avoit combattu si vaillamment le géant, entendit ces deux récits avec le plus grand intérêt. On avoit tant de choses à se dire, que la nuit disparut avec rapidité.

Mais un peu avant le jour on entendit des cris épouvantables parmi les ours, les tigres et les lions; on eût dit qu'ils se déclaroient la guerre, et qu'ils avoient choisi

cet endroit-là exprès pour leur champ de bataille. Il faut avoir été pendant la nuit dans les forêts de l'Afrique ou de l'Amérique septentrionale, pour se faire une idée de cette horreur. Aussi les solitaires, malgré toute leur fermeté, ne purent se défendre d'une sorte de frayeur, et l'on conçoit leur satisfaction quand ils virent reparoître la lumière du jour. A l'aspect de l'aurore, les bêtes féroces rentrèrent dans le plus épais de la forêt, se dispersèrent. Tout rentra dans le silence.

Les solitaires s'approchent de l'espèce de champ de bataille, et ils trouvent que ces animaux s'étoient disputé le corps du géant, et qu'ils l'avoient mis en pièces. « Ah! » s'écria le jeune prince, puissent ainsi » finir tous les géans d'anarchie qui cou- » vrent leur patrie de sang et de tom- » beaux! »

On devina donc bientôt le sujet du combat nocturne; mais on ne trouva plus auprès du géant ses armes. L'on ne pouvoit concevoir ce qu'elles étoient devenues.

On voulut pourtant en faire la recherche avant de partir : on alla jusqu'à l'endroit par lequel le géant étoit entré pour pénétrer dans la forêt. Quel fut l'étonnement général d'y trouver ces mêmes armes rangées en trophée sur la frontière même de la forêt, avec cette inscription :

« A la gloire immortelle
» Du héros dont les dieux protégeront toujours
» La conduite fidelle.
» Téméraires, tremblez, et respectez ses jours! »

Il est aisé de voir que le ciel s'occupoit non-seulement de la conservation du jeune prince, mais que tout agissoit encore pour sa gloire. Sigismond ne se sentoit pas d'aise; il ne trouvoit pas d'expressions pour rendre ce qui se passoit dans son ame. Dans le fait, c'est une grande satisfaction pour les honnêtes gens, que de voir prospérer un grand homme; et une calamité pour eux de le voir sans cesse combattre avec la médiocrité, la jalousie et la malveillance. Hélas! ce jeune prince aura bien des efforts à

vaincre pour parvenir au trône que sa vertu lui donne encore plus que sa naissance!

Enfin on se hâte de retourner auprès de Celta dont l'inquiétude fut cruelle. Elle s'étoit figuré, les deux nuits précédentes, que quelque malheur les avoit tous engloutis. Elle et ses compagnes étoient dans un état digne de pitié. Aussi, dès que le jour parut, elles sortirent sous la conduite d'Otoglotte, qui les mena dans la route de Bellovèse. Elles marchoient dans le silence que l'on garde aux cérémonies funéraires. On s'imagine aisément qu'on ne fut pas long-tems à se rencontrer.

Dès qu'elles aperçoivent les objets de leurs recherches, elles sortent tout de suite de leurs profondes rêveries, hâtent le pas, courent pour ainsi dire, et toutes en même tems leur font les plus tendres reproches pour les avoir exposées à mourir d'inquiétude. Elles s'apaisèrent pourtant en voyant Bellovèse: à cette vue, l'orage de leurs plaintes se calma presqu'aussitôt. Après lui avoir exprimé toute

leur satisfaction, la princesse invita Sigismond à lui expliquer la cause d'un retardement qui avoit pensé lui devenir si funeste. Il ne lui laissa rien ignorer ; et après avoir tout entendu, la princesse embrasse son fils avec enthousiasme, et lui dit: « Ah, mon ami, que votre gloire a failli » me coûter cher ! Que les dieux semblent » avoir peu d'égards pour votre mère ! » Peut-elle être coupable d'avoir donné » l'être à un enfant comme vous ? Pour- » quoi donc me causent-ils toujours tant » d'alarmes ? »

« Loin de les accuser, répondit le jeune » prince, remerciez-les, ma mère, de m'a- » voir donné la force de vous défendre ! » Ce géant auroit tout anéanti dans la » forêt, s'il eût pu y pénétrer. Il y auroit mis » le désordre. Je n'avois plus ni père, ni » mère, ni amis; je perdois tout dans » un jour ! Je suis donc trop heureux de » vous avoir délivrée de sa fureur ! »

Bellovèse, après avoir félicité Marcovèse sur son arrivée, s'approcha en trem-

blant de Béritrix qu'il brûloit d'entretenir. Mais Béritrix le reçut de manière à l'encourager. Elle lui témoigna une si grande joie de le revoir, qu'il ne put davantage douter de son bonheur.

La conversation devint générale. On ne s'occupa plus que du jeune prince ; et Bellovèse, pour mettre le comble à la satisfaction de tout le monde, fit part des moyens qu'il avoit employés pour lui assurer un jour la couronne. C'est ce qui va faire la matière du chapitre suivant.

CHAPITRE XXI.

Récit de Bellovèse.

QUAND tout le monde fut assis, Bellovèse leur apprit combien l'exaspération des esprits rendoit les Franciens insoutenables dans leurs prétentions contre les chefs qui les commandoient. Ils étoient dans une chaleur qui donnoit de vives inquiétudes pour la chose publique. Cependant, par une inconstance qui faisoit le fond de leur caractère, et par un penchant à la frivolité la plus mobile, ils alloient d'idées en idées sans s'attacher à aucune. Le système de la veille étoit détruit par un autre qui survenoit le lendemain. C'est dans cet état de choses, qu'ils avoient proposé à Bellovèse la couronne, pourvu qu'il épousât Marcovèse.

Selon le récit de Bellovèse, il leur avoit persuadé que le ciel, suivant toute apparence, leur réservoit un roi légitime par ses vertus et son grand cœur. Il leur dit qu'il étoit instruit des prodiges opérés pour la conservation du jeune prince qu'ils avoient voulu faire périr d'une manière affreuse; qu'il n'y avoit aucun doute qu'une protection particulière ne dût recevoir son exécution; que quant à lui, il ne lui convenoit pas de s'emparer d'un trône qui ne lui appartenoit sous aucun point de vue, et qu'il s'attireroit avec raison toutes les malédictions du ciel; que les grands talens du jeune prince étoient des titres plus mérités que ceux de la naissance, et que quand ils le connoîtroient ils regarderoient ses droits comme certains.

« Le peu d'empressement que j'ai montré » dans cette occasion, dit Bellovèse, a redou- » blé leur zèle au lieu de le ralentir. Après » avoir fait tous les efforts pour arracher » Marcovèse des bras de son ravisseur, je » vins retrouver le roi, qui fut extrême-

» ment affligé de ce terrible accident.
» Bellovèse, me dit-il, puisque j'ai perdu
» Marcovèse que j'aimois autant que ma
» fille, je n'ai plus d'autre consolation que
» de vous adopter pour mon fils et de vous
» céder une couronne qui maintenant pèse
» sur ma vieillesse écrasée de chagrins,
» qui d'ailleurs échappe à tout moment de
» mes mains par les tracasseries de mes su-
» jets rebelles. Vous les ramenerez, peut-
» être, aux vrais principes dont ils s'écar-
» tent tous les jours, et je sens que je suis
» trop foible pour y parvenir moi-même. »
« Mon cœur est pénétré de reconnois-
» sance, lui dis-je, et vos bontés ne peu-
» vent s'effacer de ma mémoire; mais je
» ne pourrois accepter la couronne qu'au-
» tant que je serois sûr que vous seriez sans
» postérité. Rien n'est plus utile à un état,
» de plus sûr pour la paix de son intérieur,
» que l'hérédité de la dynastie régnante. »
« Eh! me répondit-il, quant à ma
» fille, elle ne pourroit y prétendre pour
» elle-même, quand elle vivroit, d'après

» la faute qu'elle a commise de s'allier à
» un étranger ! Les lois sont formelles à
» cet égard. Je conviens, pourtant, que
» son fils y auroit quelques droits si la dé-
» sobéissance de sa mère avoit moins ir-
» rité la nation. Mais comme il est vrai-
» semblable que l'un et l'autre n'existent
» plus, c'est une folie que de s'occuper
» d'eux pour cet objet. »

« Seigneur, lui répliquai-je, je vous dois
» trop pour ne point prendre les intérêts
» de votre sang contre moi-même ! J'ai un
» secret que je ne dois révéler qu'à vous ;
» et j'ai des preuves certaines que la mère
» et l'enfant vivent et se portent bien. Je
» crains même, lui ajoutai-je, que les dieux
» ne vous demandent compte un jour de
» votre foiblesse pour les avoir abandon-
» nés à la fureur de vos sujets barbares.
» Car, permettez-moi de vous le dire
» avec la franchise d'un sujet plein de
» de zèle, il est dangereux qu'un roi soit
» trop bon ! Sa bonté devient foiblesse, et
» sa foiblesse autorise la méchanceté à

» tout renverser. Mais au moins vous pou-
» vez aujourd'hui réparer la condescen-
» dance blâmable, j'ose le dire, que vous
» avez eue, en travaillant à les rétablir
» dans le rang qui leur est dû. Je m'offre
» même, aux dépens de ma vie, à vous
» seconder dans ce louable dessein. Vous
» connoissez mieux que moi le caractère
» du peuple dont vous êtes le chef, et
» nous tenterons la force ou la douceur
» suivant que vous le jugerez à propos.
» Mais dans l'un et l'autre cas, soyez
» ferme : le peuple n'obéit qu'à la raison
» qui le tient en respect, et souvenez-
» vous qu'un pouvoir qui recule est à demi
» renversé.

» Le roi étonné, attendri même de la
» fermeté de mon discours, m'embrasse
» comme un fils en couvrant mes joues de
» ses larmes. Il me demande avec empres-
» sement les preuves de votre existence.
» Aussitôt, madame, je lui racontai com-
» ment le hasard m'avoit conduit dans
» cette forêt, comment je vous avois rencon-

» trée, et la manière dont votre fils a été
» élevé : je lui fis son portrait. Il prit le
» plus grand intérêt à tout ce que je lui
» dis. Je remarquai, sur-tout, que mon
» récit réveilloit toute sa tendresse : mais
» il m'exposa qu'il n'osoit prendre sur lui
» de vous faire sortir d'un asile où vous
» étiez en sûreté, pour vous exposer au res-
» sentiment d'un peuple barbare, contre
» lequel, peut-être, il ne pourroit pas
» vous défendre. Je crains sur-tout, dit ce
» bon roi, je crains pour Celta. Le prétexte
» des lois est contr'elle d'une force invin-
» cible : on verra toujours en elle un
» crime politique ; au lieu que l'enfant
» peut mériter quelque considération à
» leurs yeux. »

« Eh bien ! seigneur, lui dis-je, ne
» parlons plus de Celta ; laissons-la dans
» son désert ; mais élevons son enfant sur
» le trône ; elle le lui cède avec plaisir :
» une fois qu'il y sera il trouvera bien le
» moyen de la rappeler et de lui faire par-
» tager les honneurs de la couronne. Com-

» mençons donc par-là, et puis nous ver-
» rons pour le reste.

» Le roi parut de mon avis, et je sortis.
» J'allai songer au parti à prendre pour
» l'exécution de mon projet.

» J'avois déjà prévenu les Franciens que
» ma délicatesse ne me permettoit pas de
» régner sur eux au préjudice d'un prince
» né parmi eux, et que ses vertus ren-
» doient légitime; que d'ailleurs il con-
» venoit, avant d'accepter leur bienfait,
» que je m'assurasse si ce prince n'étoit
» pas encore vivant. Je leur proposai en
» conséquence de faire toutes les recher-
» ches à ce régard ; que si elles ne me pro-
» curoient aucune certitude sur l'exis-
» tence de ce jeune prince, je me ferois
» honneur de me rendre à leur gracieuse
» invitation. Je leur ajoutai que comme
» je ne voulois avoir aucun reproche à me
» faire, je me décidois à hasarder d'entrer
» dans cette forêt; que c'étoit un moyen
» sûr de connoître la volonté des dieux;
» que je me laisserois guider par leur ins-

» piration, et que si de cette manière je
» m'exposois à mourir, c'étoit leur prou-
» ver combien j'étois digne de leur com-
» mander, puisque ma vie ne me coûtoit
» rien pour les assurer de mon attache-
» ment, et que je trouverois dans ma
» mort un dédommagement bien doux,
» en songeant que je vivrois dans leurs
» cœurs.

» Ce projet les pénétra de respect pour
» moi, et je m'en aperçus par le frémis-
» sement que l'idée de la forêt leur occa-
» sionna. Ils me firent beaucoup d'op-
» position; mais voyant que je tenois
» d'une manière imperturbable à ce parti,
» ils se décidèrent à me laisser faire. Dès
» ce moment je visitai de plus près les pa-
» rens d'Inguiomer et de Béritrix. Je les
» plaignis fortement sur les pertes qu'ils
» avoient faites; mais je me gardai bien
» de leur dire ce que je savois. Je les ca-
» ressai sous tous les points de vue, et je
» sentis que si leur amitié peut nous être
» d'une très-grande utilité dans l'exécu-

» tion de notre vaste plan, il pouvoit être
» impolitique de les instruire d'avance.
» Une sage dissimulation est permise,
» elle est même indispensable dans toutes
» les opérations de ce genre.

» Hier j'allai prendre congé du roi, qui
» est au milieu de ses sujets comme un
» criminel gardé à vue. Il m'a chargé,
» madame, de vous assurer de toute sa
» tendresse, et il s'en rapporte à tout ce
» que je ferai pour vos intérêts.

» Maintenant les Franciens croient
» tellement à ma bonne foi que je crois
» à l'heureux succès de mes démarches,
» autant qu'on peut néanmoins compter
» sur des têtes qui ont la mobilité du vif-
» argent. Je pourrois encore jouir de leur
» sincérité momentanée, par le zèle qu'ils
» ont mis à m'accompagner jusqu'à l'en-
» trée de la forêt, et par les vœux qu'ils
» ont formés pour moi quand ils m'ont
» quitté au moment de ma confiance
» audacieuse en entrant dans ce désert.
» Mais, encore une fois, leurs têtes sont si

» exaltées, que je crains toujours de leur » part beaucoup d'irrésolutions; et je ne » serois pas étonné qu'ils fissent plusieurs » essais avant de se fixer. Dans ce cas » même, je ne vois que le jeune prince » capable par son génie et par les différentes formes qu'il saura prendre au » besoin, de les ramener au point de » fixité qui convient à leur gouvernement, » et par conséquent à leur bonheur. »

La princesse Celia ne trouvoit point d'expressions assez fortes pour témoigner sa reconnoissance à Bellovèse. Elle pria le ciel de le récompenser pour elle. Il est des bienfaits qu'on ne peut reconnoître assez dignement. L'on remit au lendemain le soin de s'occuper des mesures les plus convenables pour la perfection d'une des plus grandes entreprises.

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Dispositions pour l'exécution du plan dont il s'agit. Préparatifs pour le départ du jeune prince. Son vrai nom.

On va tenir une véritable assemblée ; et comme elle n'est pas nombreuse, on n'y étouffera pas le ton modeste du bon sens par des cris et des injures. On n'y veut que le bien général, et l'on y oublie son intérêt individuel. Ce qui est bien différent de toutes les grandes assemblées que nous avons vues et qui ont fait de si petites choses, ou qui n'ont mis de grandeur que dans les crimes. D'ailleurs, ici on n'agite pas moins que la destinée d'un jeune prince dont les dispositions annoncent le plus grand avenir.

Quand tous les membres de ce conci-

liabule sont réunis, Bellovèse, au lieu d'un grand discours plus rempli de mots que de choses, comme c'est assez l'usage dans les assemblées où l'on cherche plus à se faire remarquer qu'à s'occuper de la chose publique, entre tout de suite en matière.

« Il s'agit, dit-il, de faire réussir le » jeune prince; et comme en matière po- » litique le premier talent pour avoir du » succès est de connoître bien ceux à » qui l'on doit avoir affaire, il me semble » que j'ai assez profondément étudié l'es- » prit national des Franciens, pour les » juger, et en examinant toutes les extré- » mités de la nature humaine, je vois » que si les Franciens effraient par leurs » vices, par leurs atrocités, ils méritent » encore qu'on les admire, parce qu'à » travers tous les crimes qu'ils ont com- » mis, filtrent des vertus naturelles à leur » climat, qui m'assurent de leur repentir » par la suite, et de leur retour aux » principes qui en faisoient, il y a peu

» de tems, un peuple juste et traitable.
» D'un autre côté, ils sont guerriers et
» valeureux ; il ne s'agit que de les rame-
» ner à ce penchant, pour en faire tout
» ce qu'on veut : rien de plus aisé que
» de les enchaîner en leur mettant les
» armes à la main ! L'esprit militaire les
» domine au point, qu'ils se soumettent
» à la discipline la plus rigoureuse, et
» qu'ils se croiroient deshonorés s'ils
» manquoient au moindre engagement
» militaire ! Ce sont des barres de fer qui
» s'entrelaçant l'une dans l'autre, prennent
» la forme que l'on desire, et qui se con-
» tiennent les unes les autres dans le sens
» qu'on a su leur donner ; il s'agit donc,
» sitôt qu'on le pourra, d'enrôler les plus
» vigoureux sous le prétexte des avan-
» tages les plus séduisans. Quant aux au-
» tres trop foibles pour agir, mais trop
» indiscrets pour ne pas s'expliquer ouver-
» tement, il faut encore les prendre par
» ce qui achève l'esprit de la nation, par
» l'attrait du merveilleux : tout ce qui

» paroît extraordinaire, les séduit ; il oc-
» casionne même chez eux une espèce
» de paralysie générale, pendant laquelle
» on peut exécuter tous les plans : c'est
» enfin le véritable moyen, et le seul
» peut-être d'obtenir d'eux ce qu'ils ré-
» fusent à la vérité toute nue.

» J'imagine donc que notre jeune prin-
» ce devroit paroître aux yeux des Fran-
» ciens tel que nous l'avons trouvé ici pour
» la première fois : il aura seulement une
» ceinture de feuillage, et une couronne
» de fleurs, la lance au poing, et le sou-
» rire sur les lèvres. Ce tableau fort
» simple, aura quelque chose de grand
» pour les Franciens : quand on parle à
» leur imagination, on a bientôt leur
» cœur. Ils y verront quelque chose qui
» tient de la divinité, et ce prestige les
» contiendra.

» Je leur dirai, qu'admis dans cette
» forêt, j'invoquai à chaque pas les dieux,
» et qu'à chaque pas je rencontrai ce
» jeune sauvage, sur-tout quand je de-

» mandois au ciel si je devois accepter
» la couronne ! que j'ai pris la présence
» repétée du jeune sauvage pour la ré-
» ponse que les dieux me faisoient, et
» que je n'ai pu interpréter leur silence,
» et la présence continuelle de ce jeune
» homme, que comme une preuve que
» Mars veut qu'il monte sur le trône. La
» valeur guerrière est le premier des titres.
» Je leur dirai que le trophée que j'ai
» trouvé à l'entrée de la forêt, m'a paru
» l'indice assuré que ce jeune homme
» est le fils de la princesse Celta ; je leur
» ajouterai que ce jeune homme, trop
» farouche, ne se laissoit point appro-
» cher, et que desirant néanmoins le
» connoître mieux, mais n'en trouvant
» point le moyen dans les causes terres-
» tres, je fus inspiré de lui donner au
» nom des dieux l'ordre de me suivre,
» et qu'à l'instant il cessa de faire résis-
» tance !

» D'un autre côté, la conformité de
» ses traits avec ceux de la princesse

» achevera de les convaincre qu'il en est » véritablement le fils ; et puis, le crédit » que je crois avoir acquis sur eux met- » tra indubitablement un frein à la » ferocité qui, après tout, ne leur est » pas tout-à-fait naturelle, et qui ne leur » vient que parce que des hommes in- » dignes de la qualité d'homme, la leur » ont inspirée : ils craindront, sûrement, » de nuire à un prince qui a si visible- » ment la protection des dieux. »

Bellovèse eut sur-le-champ l'approbation de Sigismond : celui-ci vouloit accompagner son fils, pour le secourir en cas de besoin ; mais Bellovèse lui fit apercevoir que sa présence ne serviroit qu'à aigrir ce peuple, déjà si disposé au fond à le haïr ; qu'au lieu d'être utile, elle ne pourroit que rompre toutes les mesures. Inguiomer et Nicéphore demandèrent à le suivre, mais Bellovèse s'y opposa encore. Il leur dit que cela ne se pouvoit point, parce qu'il étoit essentiel que les Francïens crussent que c'étoit par

un privilége particulier que le jeune prince avoit été conservé dans la forêt, et qu'ils ne croiroient plus à rien, s'ils voyoient d'autres mortels avoir le même avantage. On sentit la force de ces raisons, et l'on ne montra plus de desirs indiscrets.

La princesse Celta éprouvoit beaucoup de satisfaction des préparatifs qu'elle voyoit pour l'élévation de son fils ; mais elle étoit troublée par les craintes que l'avenir mêloit dans toutes ses pensées.

On agita aussi la question de savoir quel nom le jeune prince prendroit désormais ; car on n'avoit pas songé encore à lui en donner. Il falloit aussi un nom nouveau qui écartât les idées des Franciens sur une dynastie qui ne leur plaisoit plus ; il fut arrêté qu'il porteroit le nom de AÏTHÈS, qui annonceroit tout à-la-fois les talens du génie, et les qualités du cœur.

Ensuite, pour que la princesse fût informée promptement de ce qui se passeroit, Nicéphore proposa de partir aussi la

nuit suivante, et d'aller chez le grand prêtre du dieu Mars. Il en étoit l'ami intime, et il y avoit apparence qu'il en seroit bien accueilli. Il proposa de s'y cacher et de revenir dans l'obscurité apprendre comment le prince auroit été reçu.

« D'ailleurs, dit-il, je me flatte de gagner » l'esprit de cet homme vénérable, et vous » savez combien les ministres d'une re- » ligion ont d'influence sur le peuple qui » l'exerce. Quoiqu'il sache se faire à l'om- » bre de l'autel une vie commode et pai- » sible, il n'en est pas moins zélé pour le » bien de son pays, et sa vigilance et ses » moyens pour en rétablir la paix sont » d'un prix infini. On sentit qu'il avoit » raison, et on le laissa faire. »

« Et moi, dit Bartida qui n'avoit point » encore parlé, je suis humiliée de voir » qu'on ne pense point à moi; je regarde » comme une injure qu'en ma qualité » d'Amazone on ne daigne pas songer à » me rendre utile au prince. Qui m'em- » pêche de paroître aux yeux des Fran-

» ciens ? ne suis-je pas pour eux une
» étrangère ? Puisqu'ils ont reçu mon
» frère, je ne vois pas pourquoi je ne
» pourrois point exercer le même avan-
» tage. Le sang d'Antiope coule encore
» dans mes veines, je le sens, mon courage
» se réveille, et jamais circonstances ne
» se sont montrées où mon cœur soit plus
» intéressé à s'en servir. Permettez donc,
» madame, dit-elle à la princesse, que je
» reprenne mes armes ; vous pouvez être
» assurée que je les emploierai avec tout
» le zèle que vous êtes fondée à espérer
» des sentimens que j'ai pour vous et pour
» le jeune prince. »

Tout le monde admire sa résolution, on applaudit beaucoup à son courage guerrier. Aïthès, sur-tout, sentit avec vivacité ce dévouement généreux ; mais il remarqua que l'aveu de Bellovèse pouvoit seul déterminer le consentement général.

« Je conviens, répondit Bellovèse, que
» depuis que ma sœur a quitté les vête-
» mens d'Amazone, j'ai perdu la cou-

» tume de la traiter en guerrière. J'avois » oublié tout-à-fait qu'elle peut être utile. » Mais avec raison elle rappelle sa valeur, » et j'accepte de grand cœur le secours » qu'elle nous offre. »

Aïthès n'avoit cherché qu'un prétexte en réclamant l'adhésion de Bellovèse; il ne croyoit pas l'obtenir; aussi, d'après ce consentement inattendu, il voulut encore détourner d'une autre manière le dessein de Bartida.

« Quoi! dit-elle, je vous verrois tous » deux exposer vos jours, et je ménagerois » les miens, quand ils peuvent vous être » utiles? Oh! vous pouvez me mener » comme il vous plaira; mais parée du » bouclier et de la lance que j'ai reçus des » dieux, je serai suffisamment vêtue, » puisque je pourrai vous défendre. Je » n'ai reçu la vie du ciel que pour vous » la consacrer à tous deux. »

Comme on vit qu'il étoit impossible de la retenir, la princesse prit la parole: « Allez, jeunes amans, dit-elle, allez

» travailler à votre bonheur, allez con-
» quérir une couronne que vous ne de-
» vez qu'à votre mérite, et que vous devez
» partager si les destins vous favorisent.
» Pendant votre absence l'air va porter au
» ciel les vœux continuels de mon cœur.
» Je commence à me flatter de les voir
» s'accomplir. »

Au moment du départ, Bartida se couvre de ses armes. Sigismond la voyoit ainsi pour la première fois; il fut frappé de sa bonne mine; il trouva que son nouvel habillement augmentoit encore ses charmes. « Madame, lui dit-il, mon fils en com-
» battant à vos côtés ne peut manquer
» d'être invincible. Déjà votre air an-
» nonce la victoire, et on diroit que vos
» beaux bras veulent disputer à vos beaux
» yeux le droit de faire des conquêtes. »

« Certainement, seigneur, répondit-
» elle, si ma force égaloit mon zèle, moi
» seule je voudrois vaincre les Francieus!
» Mon plaisir seroit de les traîner aux
» pieds du prince qu'ils voudroient si

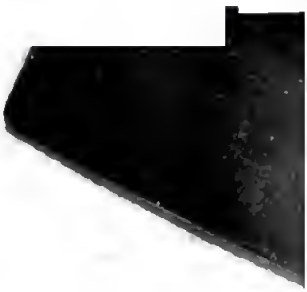
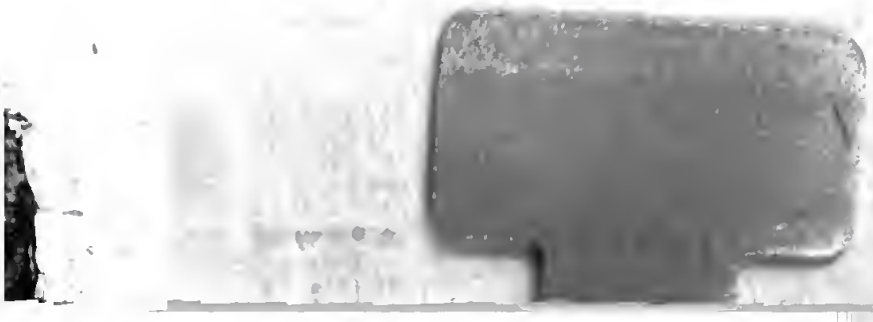
» injustement écarter de la couronne que » son grand cœur lui mérite. »

Aussitôt on voit paroître Bellovèse accompagnant le jeune prince Aïthès. Celui-ci avoit en forme de ceinture une simple écharpe de feuilles vertes, et sa tête étoit agréablement chargée d'une couronne de fleurs.

L'un et l'autre montent à cheval. Celui du prince est beau et n'a que la bride. Ainsi monté à poil, le cavalier et l'animal n'ont que les beautés de la nature qui frappent d'admiration ceux mêmes qui sont le plus accoutumés aux recherches de l'art. Bientôt Aïthès, Bartida et Bellovèse sont hors de vue.

Fin du premier volume.

Errata du Tome Ier.

Page 153, 5e ligne, *Béritrix ;* lisez : *Bartida.*

4350